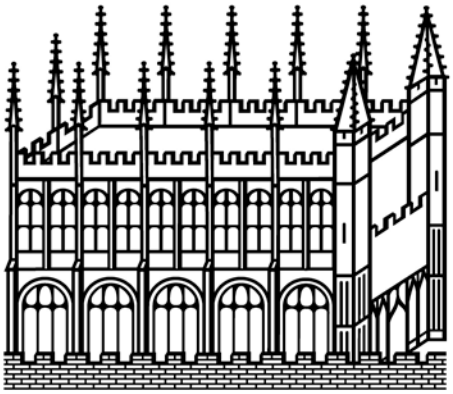


Bodleian Libraries

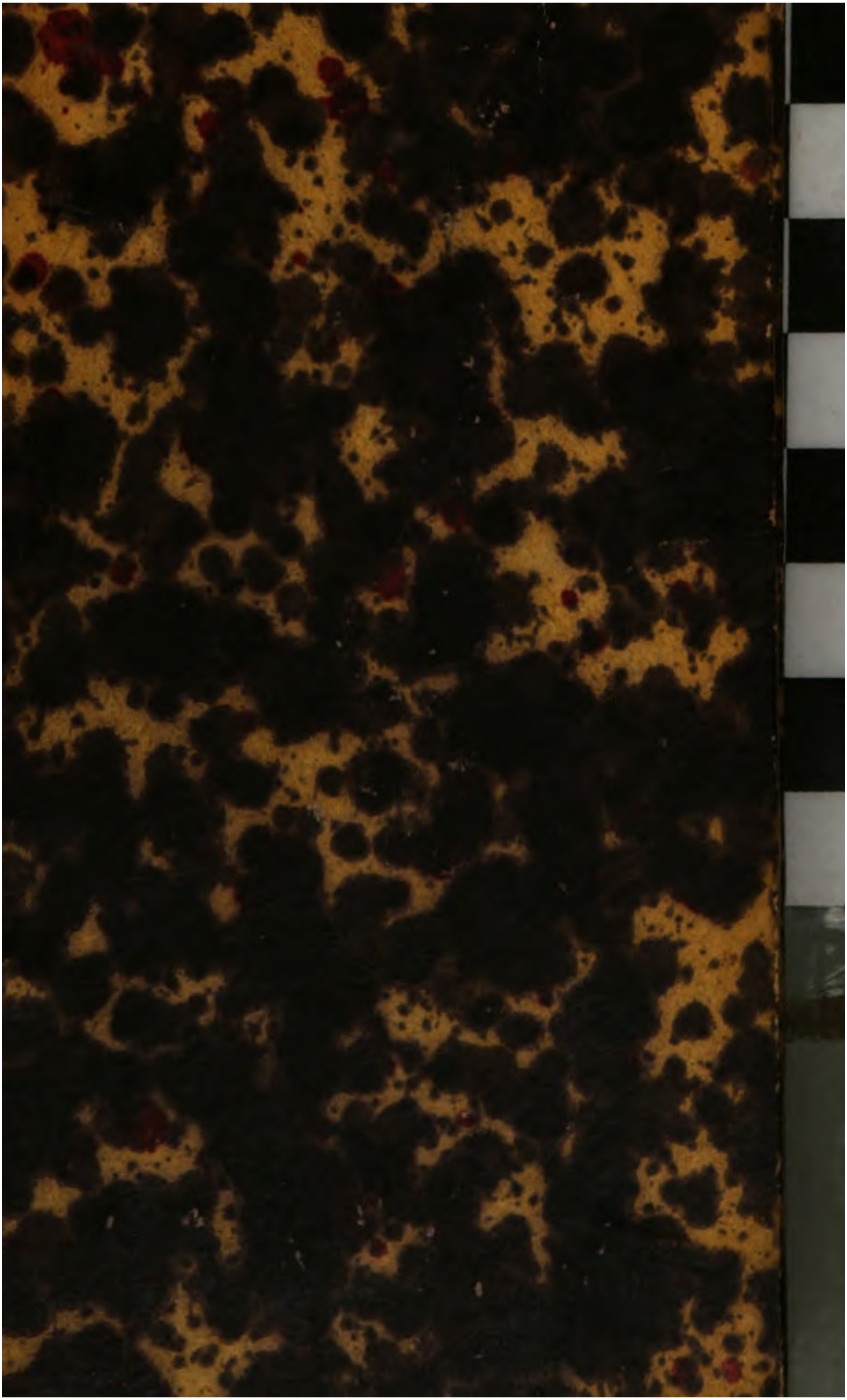
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

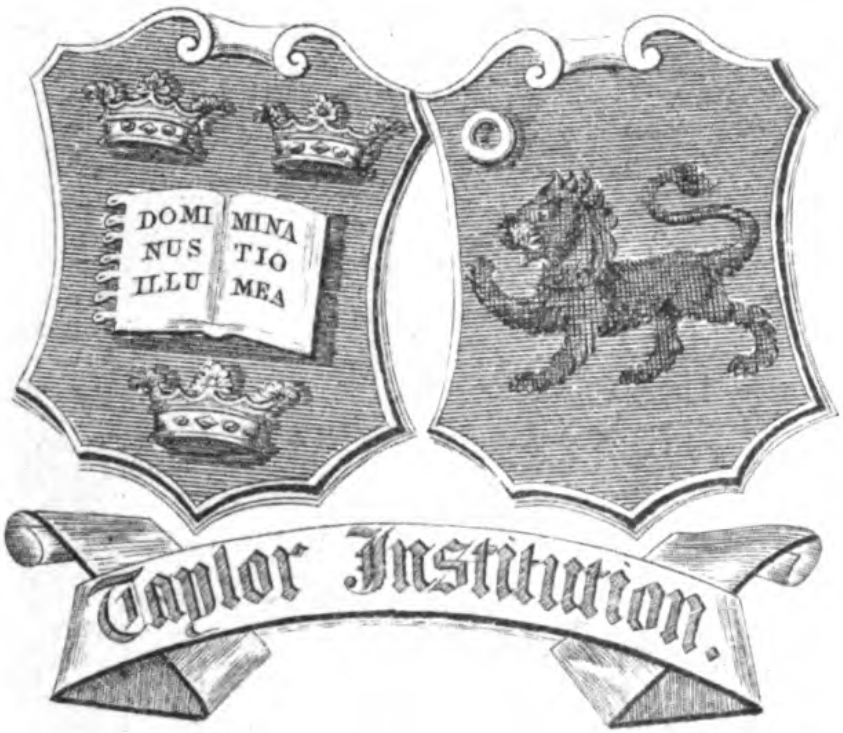
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



155. a. 5.



Table

28 Mme de émile De Girardin
18 Thiers
16 Taylor (Baron)
26 horace Vernet
24 Ponsard
30 françois Arago

MADAME DE GIRARDIN

PARIS, TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

AVANT-PROPOS.

—

Depuis le jour où nous avons écrit sur notre drapeau cette audacieuse devise : « Vérité quand même, vérité sur tous ! » nous sommes victime d'attaques sans nombre.

Encore si nos agresseurs venaient se placer devant nous sur le terrain loyal que nous choisissons, pour nous y combattre hardiment et bien en face.

Mais point.

Ils refusent d'accepter nos armes ; ils cherchent à se glisser par derrière, afin de pouvoir nous assommer sans risque ou nous égorger sans péril.

Ces nobles ennemis partagent tout à fait le sentiment de ce bon M. de Voltaire : « Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose ! »

Et la calomnie va le diable, comme dit Figaro.

Nous sommes, à les entendre, un homme sans conscience et sans foi, un piètre auteur, dépourvu de bagage littéraire, entièrement déshérité d'imagi-

nation et de verve, pauvre d'idées, pauvre d'esprit, pauvre de style. Partout, dans les cercles, dans les foyers de théâtre, dans les assemblées artistiques, dans les salons, dans les boudoirs, ils colportent ces gentillesses.

Or, trois cent mille de nos petits volumes sont entre les mains du public.

Et, comme le public est notre seul juge, nous laissons nos ennemis parfaitement libres de leur appréciation, en ce qui concerne l'esprit, le style et le talent.

Mais, pour ce qui est de la bonne foi,

de la conscience et de l'honneur, halte-là, messieurs les voltairiens!

Ici nous n'acceptons ni vos insinuations déloyales, ni vos lâchetés anonymes, et nous saurons bien vous forcer à quitter l'ombre, à montrer votre visage, à parler haut.

Jusqu'alors nous n'avons pu nous défendre qu'à des intervalles très-éloignés, et en dérobant quelques pages à ces notices déjà trop courtes.

Patience! vous nous trouverez bientôt devant vous, armé d'une plume quotidienne.

Avis aux Jeannots des *Débats* et aux Éthiopiens du *Mousquetaire !*

Il faut une bonne fois livrer bataille à tous ces héros du charlatanisme, à tous ces chevaliers du mensonge. Les avez-vous vus, les avez-vous entendus pendant ces derniers jours? Nous étions prophète ; ils ont semé de fleurs la tombe de ce pauvre Gérard ; ils attendaient pour faire son éloge que le désespoir et la misère l'eussent conduit à la mort.

Gérard était une âme digne, un cœur plein de délicatesse et de fierté.

Toujours il repoussa l'argent que lui

glissaient dans la main ses amis heureux ; mais la pension d'homme de lettres qu'on ne lui a jamais offerte, il l'eût prise peut-être, — et qui l'a demandée pour lui ?

Personne.

Vous n'avez songé ni l'un ni l'autre à servir de tuteur à ce naïf enfant du rêve, qui s'en allait au hasard, sans souci des réalités de l'existence et sans chercher le pain de chaque jour.

Pour l'arrêter sur cette pente qui le menait à l'abîme, aucun de vous n'a su lui tendre un bras secourable.

Effrayés du résultat de votre égoïsme

ous avez parlé de prétendues ressources, de vie de bohême systématique ; vous avez essayé de faire croire à un crime.

Allons donc !

Gérard de Nerval s'est pendu, le 24 janvier dernier, à sept heures du matin, le jour même de l'anniversaire de la mort de Jenny Colon, comme l'affirme un journal que nous avons sous les yeux.

Donc il n'y a pas eu de crime.

Le hasard n'opère point de tels rapprochements.

Jenny Colon, — chacun peut le sa-

voir, aujourd'hui que nous sommes en face de deux tombes, — était cette Adrienne tant aimée dont le souvenir ne quittait plus le cœur du poëte.

Il a dit à son âme d'aller la rejoindre.

Et l'âme a laissé le corps en face d'un égout, rue de la Vieille-Lanterne, pour faire honte au siècle, pour faire honte aux hommes.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

MADAME DE GIRARDIN

Vous souvient-il de ces contes merveilleux de notre enfance, où l'on voyait les fées, assises autour d'un berceau, promettre à la jeune princesse qui venait de naître les qualités les plus rares de l'esprit et du cœur, et lui donner en partage fortune, mérite, grâce et beauté?

Madame de Girardin doit avoir eu pour

marraine toutes ces fées bienveillantes.

Elle est née, le...

Nous vous y prenons, indiscret lecteur! Vous voilà devant nous, la bouche béante et l'oreille au guet. Savez-vous à qui vous ressemblez, en demandant ainsi l'âge de tout le monde? A un employé de la mairie ou à un président de chambre.

Votre curiosité nous fatigue à la fin.

Seul vous êtes cause de tous les désagréments qui nous arrivent. Mademoiselle Déjazet ne nous pardonne pas d'avoir dit son âge. Madame George Sand, envers laquelle nous avons eu le même tort, a trouvé notre faute si peu digne d'excuse, qu'elle s'est donné un an de plus, tout exprès pour nous convaincre de mensonge.

Une femme! Jugez de sa colère!

Les hommes ne sont pas moins irrités, croyez-le bien, lorsque vous nous obligez à dérouler sous vos yeux leur acte de naissance. Paul de Kock jette feu et flammes. Il jure qu'il a trente ans, et qu'il peut en donner la preuve. Théophile Gautier proteste à son tour et déclare qu'il a écrit *Mademoiselle de Maupin* sur les genoux de sa nourrice.

Voyez où tout cela nous mène!

Pour cette fois, nous nous révoltons sérieusement contre l'état civil, et nous refusons d'écouter ses révélations perfides.

Allez vous promener avec vos poudreux registres!

L'âge d'une femme est sur son visage,

dans ses yeux, dans son sourire, — et le sourire, les yeux, le visage de madame de Girardin ont vingt-cinq ans.

Si les faits et les dates semblent nous démentir dans le cours de cette notice, n'y prenez pas garde.

Avant d'unir ses destins à ceux du trop célèbre publiciste dont la biographie nous a causé tant de déboires, notre héroïne était déjà connue de la France entière.

Les pures et suaves poésies de mademoiselle Delphine Gay descendaient du Parnasse en ruisseaux de miel.

On allait cueillir des branches de laurier sur la tombe de Sapho pour en couronner le front de la jeune Française, qui

recevait, elle aussi, le nom de *dixième muse*.

Fille d'une mère poëte, elle fut bercée par le rhythme et apprit, tout enfant, à faire vibrer les cordes de la lyre.

Madame Sophie Gay était une demoiselle Lavalette.

Mariée au receveur général de l'ancien département de la Rhur[1], elle le suivit dans sa résidence, et en eut cinq enfants[2].

[1] Rivière des États prussiens (province Rhénane). Aix-la-Chapelle était le chef-lieu de ce département.

[2] Un fils, mort en Algérie, à la suite d'une blessure reçue au siége de Constantine, et quatre filles. La première est mariée au comte O'Donnell, et la seconde à M. de Canclos; la troisième, après avoir fait une éducation en Angleterre, est revenue en France fonder un pensionnat. Delphine est la plus jeune. On nous affirme qu'elle a été baptisée à Aix-la-Chapelle sur le tombeau de Charlemagne.

Spirituelle jusqu'au bout des ongles, le sachant trop, et tenant par malheur à en donner perpétuellement la preuve, madame Gay sacrifia plus d'une fois à sa verve maligne ses amis et ses intérêts.

Ayant, un certain soir, décoché contre le préfet de la Rhur et sa digne épouse, nombre de traits satiriques, elle amusa fort le salon où elle se trouvait.

Mais le magistrat tourné en ridicule apprit, le lendemain, tous ces beaux coups de langue, et le télégraphe, jouant aussitôt par un ciel sans nuage, rapporta de Paris, en moins de deux heures, la révocation de M. Gay.

Deux ou trois bons mots de sa compagne lui faisaient perdre une recette de cent mille francs, année courante.

Les femmes d'esprit coûtent cher.

Toute la famille regagna la capitale. En vain madame Sophie Gay tâcha de réparer sa faute, en essayant d'obtenir pour son époux une place analogue à celle qu'on venait de lui reprendre, le ministre des finances ferma l'oreille et n'écouta point sa prière.

Furieuse, elle se jeta dans l'opposition.

Jadis, sous le Directoire, elle s'était liée fort intimement avec madame Tallien. Devenue princesse de Chimay; celle-ci faisait une guerre sourde à l'Empire, afin de se venger de Napoléon, qui refusait de l'admettre à sa cour.

La femme du receveur destitué prit

part aux manœuvres de son ancienne amie.

Elles applaudirent des deux mains à la chute du colosse, et on put les voir, en 1815, à la tête de ces Parisiennes coupables, qui se portèrent au-devant de Wellington, et lui offrirent des bouquets de violettes.

« — Mesdames, leur dit le noble lord, si les Français entraient à Londres, toutes les Anglaises seraient en deuil. »

La leçon était dure, mais nos porteuses de fleurs la méritaient complétement.

Restée veuve, et presque sans ressources, madame Sophie Gay chercha dans la littérature des moyens d'existence. Elle

obtint un succès incontestable et fut bientôt en vogue.

Son cercle réunit les écrivains les plus distingués de la Restauration.

Chateaubriand [1], Jouy, Étienne, Alexandre Soumet, Amaury Duval, Baour-Lormian, Casimir Bonjour le fréquentaient d'une manière assidue, et M. Henri de Latouche y prenait les allures du maître de la maison.

Béranger, lorsqu'il n'était pas à la Force, rendait quelquefois visite au bas-bleu à la mode.

Carle et Horace Vernet, le baron Gros, le baron Gérard, Talma, le vieux

[1] Entre l'auteur des *Martyrs* et madame Sophie Gay, il y a une certaine histoire de *Verre d'eau*, que nos lecteurs peuvent demander à ceux qui la savent.

Fleury, mademoiselle Duchesnois et une foule d'autres célébrités des lettres, des arts et du théâtre, acceptaient les invitations de la reine du cercle[1].

On causait, on riait, on dansait; on jouait surtout, car la mère de la *dixième muse* était une joueuse émérite.

Seulement, lorsque la veine se montrait défavorable, elle offrait les cartes à ses amis d'une manière si vive, qu'ils reçurent parfois en plein visage une dame de pique ou un roi de carreau.

Le jeu fini, chacun lisait des vers.

Ce fut là que notre héroïne obtint ses premiers triomphes. Elle fut applaudie dans ses essais poétiques par toutes les

[1] Les assemblées littéraires de madame Ancelot ne vinrent qu'après celles de madame Sophie Gay.

illustrations du jour. Son talent précoce et ses grâces naïves la rendaient l'idole du cercle de sa mère.

A quatorze ans, Delphine [1] était radieuse de beauté.

Ses grands yeux bleus pleins de charme et de douceur, sa magnifique chevelure blonde, son front large et pur, sa bouche mignonne, écrin précieux où s'alignaient des perles, sa peau d'une blancheur de lait, tout se réunissait pour en faire un prodige accompli.

Béranger disait qu'elle avait les épau-

[1] Certaines personnes, irrévocablement décidées à nous trouver partout des torts, nous ont jeté le blâme pour avoir, dans notre troisième petit volume, appelé madame de Girardin *Delphine* tout court. Si jamais ces personnes font l'histoire des femmes poëtes, elles écriront sans doute *mademoiselle Corinne* ou *madame Sapho*.

les d'une Vénus, et Chateaubriand lui trouvait le sourire d'un ange.

Les femmes, dont la mauvaise foi en matière plastique découvrirait mille imperfections dans les statues de Pradier, ne manqueront pas de vous dire à l'oreille que madame de Girardin ne quitte en aucune occasion son mantelet ou son écharpe, et qu'elle a fait venir la mode des robes longues ; mais un pied de Chinoise, une taille de guêpe seront toujours, à notre avis, quelque chose d'analogue à une difformité.

En 1822, nous voyons Delphine envoyer pour la première fois des vers à l'Académie.

C'était un éloge du dévouement sublime des sœurs de Sainte-Camille et

des médecins français dans la peste de Barcelone. La pièce portait le n° 113, et le secrétaire perpétuel déclara, dans son rapport du 24 août, que, « si l'auteur n'avait donné pour excuse et son sexe et son jeune âge, l'Académie, à la perfection et au charme des vers, aurait pu considérer l'œuvre comme émanée d'un talent exercé dans les secrets du style et de la poésie. »

Delphine n'avait pas traité le sujet tout entier.

Par cela même elle se trouvait en dehors du concours ; mais on la jugea digne d'un prix spécial, et la couronne académique ceignit son front.

A Paris, une jolie femme sans fortune devient presque toujours le point de

mire de ces aimables intrigants qui briguent, au palais des rois, le titre de courtiers d'amour.

Charles X venait de monter sur le trône.

On lui cherchait une favorite, et nous ne savons plus quel Mercure des Tuileries s'avisa de songer à mademoiselle Gay pour tenir ce bel emploi.

Ni Delphine ni sa mère n'étaient évidemment informées de ces manœuvres de cour. On engagea la jeune fille à rimer sur madame de La Vallière une élégie, où l'on remarque ce passage :

Mais un espoir me reste en ma misère extrême :
Non, la postérité ne me confondra pas
Avec ces cœurs impurs qui, cédant sans combats,
N'adoraient dans Louis que son pouvoir suprême,
Puisqu'à force d'amour j'ai retrouvé l'honneur,

Et que son épouse elle-même
M'avait pardonné mon bonheur.

La pièce fut apportée à Charles X, qui feignit d'accorder son assentiment aux intrigues du Mercure, et voulut bien se laisser présenter la jeune muse.

« — Mademoiselle, lui dit-il, vous avez un véritable talent poétique. Dès aujourd'hui, je vous fais une pension de cinq cents écus sur ma cassette. Cherchez, croyez-moi, des inspirations dans les voyages. Il y a pour vous à Paris plus de dangers qu'on ne semble le prévoir. »

Et le roi passa.

Tous les plans de favoritisme venaient d'être déjoués par le monarque, de la

façon la plus honnête et la plus inattendue.

Madame Sophie Gay partit avec sa fille pour voyager en Suisse et en Italie.

Elles firent une halte à Lyon, ainsi que le prouve ce passage d'une lettre qui nous est communiquée, passage trop flatteur pour que nous hésitions à le reproduire.

« Quand je l'ai vue pour la première fois, belle, imposante comme la Rachel de la Bible, elle était couverte de cheveux blonds retombant sur toutes ses roses, et semblait en être formée. Jamais rien de si éclatant n'est apparu dans une ville. Sa mère la conduisait alors en Italie et s'arrêtait quelques jours à Lyon. Mon mari, qui l'avait entrevue au balcon de l'hôtel, vint me chercher vite, vite, pour me faire voir, disait-il, ce que je ne verrais plus de ma vie. Il y avait là une foule

qui passait et repassait émerveillée. Comme il faisait affreusement chaud, la jeune fille fut obligée de s'étouffer, en fermant ses fenêtres très-basses, et les curieux la regardaient encore au travers des vitres. J'appris dans le jour que c'était mademoiselle Delphine Gay, et je sus bientôt par moi-même qu'elle était bonne, vraie comme sa beauté. En l'examinant avec attention, on ne tombait que sur des perfections, dont l'une suffit à rendre aimable l'être qui la possède.

« Mme DESBORDES-VALMORE. »

Si l'on nous trouve indiscret de publier ces lignes, il faut nous excuser en faveur du sentiment d'admiration que nous inspire la signataire. Pour la première fois nous voyons une femme rendre aussi complétement justice au mérite et à la beauté d'une autre femme.

La renommée poétique de la jeune muse avait déjà franchi les Alpes.

On la reçut en Italie comme une autre Corinne.

Elle fut conduite en triomphe au Capitole, où elle récita des vers en présence d'une foule enthousiaste, et ce glorieux souvenir de sa vie de jeune fille doit lui faire encore aujourd'hui battre le cœur.

Pendant son séjour à Rome[1] elle écrivit le neuvième chant de *Magdeleine*. Depuis cinq ans elle travaillait à ce poëme, qui est son œuvre la plus sérieuse. Il se distingue par l'élévation du sentiment chrétien qui l'a dicté. La grande figure du Christ et celle de Magdeleine pénitente sont admirablement rendues.

[1] Avril 1827.

A Naples, quelques semaines auparavant, elle avait écrit au pied du Vésuve *le Dernier jour de Pompéi*.

Jeune, divinement belle, adulée, flattée, comblée d'hommages, suivie par une multitude d'adorateurs, Delphine trouva sur sa route un opulent hyménée, qu'elle repoussa, parce qu'il eût fallu renoncer à la France.

Elle nous donne ce détail elle-même dans une de ses plus jolies pièces de vers, intitulée *le Retour*, et dédiée à sa sœur, la comtesse O'Donnell.

. . . . . .

Mon pélerinage est fini.
Je rapporte, ma sœur, de Rome antique et sainte,
L'albâtre d'un tombeau par les siècles jauni,

Des chapelets d'agate et d'hyacinthe,
Quelques vases d'argile, et du laurier béni.

. . . . . .

Je reviens dissiper le vain bruit qui t'alarme.
De ces beaux lieux, ma sœur, j'ai senti tout le charme ;
Mais loin de mon pays, sous les plus doux climats,
Un superbe lien ne m'enchaînera pas.
Non, l'accent étranger le plus tendre lui-même
Attristerait pour moi jusqu'au mot : Je vous aime.
Un sort brillant, par l'exil acheté,
Comblerait mes désirs ! Ma sœur n'a pu le croire.
D'un plus noble destin mon orgueil est tenté :
Un cœur qu'a fait battre la gloire
Reste sourd à la vanité.
Ce bonheur dont l'espoir berça ma rêverie,
Nos rivages français pouvaient seuls me l'offrir.
J'ai besoin pour chanter du ciel de la patrie ;
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir.

Son retour en France fut le signal d'une ovation plus glorieuse encore que celle qui l'avait accueillie à Rome.

Le baron Gros venait de terminer les fresques du Panthéon.

Conduite sous la coupole par le peintre lui-même, Delphine lut des vers à tout Paris aristocratique réuni dans la vaste enceinte. Des fleurs, des couronnes tombèrent à ses pieds sur l'estrade, et les voûtes retentirent de bravos unanimes.

Elle se crut un instant reine de France.

Cette époque de sa vie fut une joie perpétuelle, une fête poétique de chaque jour et de chaque heure. Le mariage seul devait lui faire connaître plus tard le chagrin et la prose.

Or, déclarons-le bien vite, afin de nous mettre en garde contre un nouveau procès, nous ne prétendons en aucune sorte que son mari l'ait rendue malheureuse.

Peste ! n'interprétez point ainsi nos paroles.

Tous les souvenirs de Clichy sont là pour nous inviter à ne pas laisser le moindre nuage sur nos phrases. Nous voulons dire que M. de Girardin, par le fait même de la position qu'il avait prise dans les journaux, allait inquiéter plus d'une fois sa compagne et la faire pâlir devant son industrialisme audacieux, sa passion pour la lutte et ses articles querelleurs.

Mais, avant de conduire à l'autel Émile et la dixième muse, il faut que nous tancions vertement le *Bourgeois de Paris*, dont la plume insensée continue, malgré nos sages conseils, à griffer le sens commun, à torturer la période, à désespérer la langue.

Ce diable de docteur, qui l'a prié d'écrire?
Il pensait que la France avait besoin de rire.

Au troisième volume de ses *Mémoires*, page 105, il parle de notre héroïne et dit :

« Mademoiselle Delphine Gay vivait en plein des succès de sa beauté. »

Que pensez-vous de la phrase et de l'idée scandaleuse qu'elle exprime?

Selon toute apparence, l'ancien directeur de l'Opéra, métamorphosé en homme de lettres, n'a pas eu l'intention de dire ce qu'il dit; ce serait trop impardonnable et trop odieux, car les douces vertus de la jeune fille, son innocence, sa candeur, la mettaient à l'abri de tout soupçon de ce genre.

Alors quel sens attacher aux expres-

sions de ce gros homme ? Nous l'ignorons ; mais il doit au plus vite effacer de son livre cette sottise.

Une suprême et dernière fois, nous l'exhortons à ne plus jouer avec les armes à feu du style.

Au commencement de 1830, les charmes vainqueurs de mademoiselle Delphine Gay attelaient à son char beaucoup plus de prétendants que Pénélope n'en eut jadis.

On avait les oreilles rebattues de leurs soupirs.

Cette volée de tourtereaux affligeait de sa présence tous les salons où paraissait Delphine, et, quand venait l'été, les plus hardis allaient s'abattre sous les ombrages de Villiers-sur-Orge, où madame Gay

possédait une petite maison de campagne.

Presque toutes les poésies de Delphine, avant son mariage, sont datées de ce lieu de retraite [1]. Elle aimait la solitude et la paix des champs.

Se voyant en butte à une sorte de

[1] Ce fut là qu'elle écrivit le premier, le deuxième, le cinquième, le sixième et le huitième chant de *Magdeleine*, — *la Vision*, pièce légitimiste à l'occasion de l'avénement de Charles X, — *la Prise d'Alger*, — *les Serments*, etc. Publiés d'abord sous le titre d'*Essais poétiques* par Ambroise Tardieu et P. Dupont, les vers de madame de Girardin ont été réunis, vers 1842, en une seule édition Charpentier. Les morceaux les plus remarquables, outre ceux dont nous avons déjà parlé, sont : *la Confession d'Amélie*, fragment de l'épisode de *René*, — le poëme de *Napoline*, — les stances sur la mort du général Foy, — *la Quête au profit des Grecs*, — *la Jeune Fille enterrée aux Invalides*, — *la Tour du Prodige*, — *Ourika*, — l'*Hymne à sainte Geneviève*, — *la Druidesse*, dédiée à Horace Vernet, — *le Pêcheur de Sorrente*, — le *Rêve d'une jeune fille*, etc.

course au clocher matrimoniale, elle prit la résolution de disperser d'un seul coup la troupe importune de ses admirateurs.

Rien n'était plus simple.

Elle choisit au milieu d'eux l'homme pour lequel son cœur éprouvait le plus de sympathie, et manifesta sa préférence devant tous les autres, qui disparurent en un clin d'œil.

Le baron de La Grange fut l'heureux personnage auquel ils se virent obligés de céder la place.

Delphine et lui échangèrent l'anneau des fiançailles.

Or, tout à coup, sans prélude, sans que rien annonçât une détermination

aussi brusque, le baron discontinua ses visites, et tout fut rompu.

M. de La Grange adorait la fille, mais le caractère de madame Sophie Gay lui inspirait des craintes.

Celle-ci avait trop coudoyé le Directoire.

De folles allures, qui eussent autrefois semblé charmantes au bon temps de mademoiselle Cabarrus et de la comtesse Merlin, ne cadraient plus avec le rigorisme et la dignité des cercles légitimistes.

A une soirée chez le peintre Gérard, deux cents personnes tombèrent positivement des nues, en apercevant une dame qui se précipitait dans le salon,

avec toutes sortes de chassés-croisés et de pas de gavotte.

Elle chantait, en dansant, les paroles suivantes, sur un air très-connu :

J'entre en train,
Quand il entre en train;
J'entre en train, quand il entre !

C'était madame Sophie Gay, dont les domestiques venaient de jeter le nom à la foule.

M. de La Grange recula devant des façons d'être que La Réveillère, Barras et Roger-Ducos eussent trouvées fort à leur goût.

Le baron parti, M. de Girardin se présenta.

Il fut agréé par Delphine, et la jeune muse répondit à toutes les observations

qu'on ne manqua pas de lui faire sur la naissance et sur le reste :

« — Qu'importe ? C'est un homme de volonté ferme, un caractère énergique. Il saura conquérir la fortune. »

On les maria dans le courant de l'année 1831, et nous n'avons plus à nous occuper ici de certains détails racontés ailleurs.

Émile n'était que médiocrement riche alors, ce qui ne l'empêcha point d'acheter un magnifique hôtel, rue Saint-Georges, pour y recevoir sa jeune femme.

Dans les premiers jours du mariage, M. de Girardin père rendit visite à la nouvelle épouse.

Voyant un logis quasi princier, des salons encombrés de meubles de Boule,

avec des tableaux magnifiques et des tentures en damas de soie, le grand veneur fit une grimace significative.

— Mon Dieu, balbutia Delphine, honteuse de tant de luxe, Émile a voulu ces choses ; je ne les ai pas demandées, je vous le jure. De pareilles frivolités n'ajoutent rien au bonheur. Émile et une mansarde, cela me suffisait.

— Une mansarde ? dit M. de Girardin père, qui s'en alla grondant : ça viendra, madame, ça viendra !

C'est une nature de vieux soldat légèrement brutale, très-naïve et sans beaucoup de tact ni de raison. Quand son fils remportait quelque victoire de journalisme, il s'écriait :

« — Quel gaillard ! Il ira loin, c'est moi qui vous le jure ! »

En revanche, si Émile échouait dans une entreprise, il haussait les épaules et murmurait d'un air dédaigneux :

« — Tête folle ! point de cervelle ! Je soutiens qu'il finira mal. »

Dans les jours de fortune et de chance, on ne rencontrait que le grand veneur à la maison. Survenait-il une déconfiture, il s'éclipsait comme une ombre et ne reparaissait plus.

Le talent de mademoiselle Delphine Gay, si remarquable, avant son mariage, par un cachet de sensibilité naïve et de candeur séraphique, sembla perdre tout à coup ces qualités précieuses le jour où elle reçut le nom de madame de Gi-

rardin. Nous ne savons ni pourquoi ni comment, si ce n'est peut-être que le journaliste déteignit sur la muse et que la colombe prit quelque chose du vautour.

On s'étonne de retrouver Delphine railleuse, mordante, presque agressive.

Dans le poëme de *Napoline*[1], elle rit de la perruque de son vieux maître d'écriture, et traite fort irrespectueusement le roi Louis-Philippe.

Un monarque absolu, je comprends qu'on l'encense.
Au moins ce qu'on adore en lui c'est la puissance.
Il peut nous exiler selon son bon plaisir,
Repousser ou combler notre plus cher désir,
Nous dégrader ou bien nous admettre à sa table,
Nous faire pendre ou bien nous faire connétable.

[1] Ce poëme est l'histoire d'une fille naturelle de Napoléon Ier, amie de madame de Girardin, et qui s'est tuée par désespoir d'amour.

Mais qu'on adore un roi Cons-ti-tu-ti-on-nel !
Mais pour un tiers de trône un amour éternel !
D'amour aimer le roi, la pairie et la chambre,
Quatre cents députés convoqués en novembre
Pour régner, et vouer un amour de roman
A ce trio royal qui fait cent lois par an...

Nous n'avons pas la force d'aller plus loin. Voyez-vous notre infortunée dixième muse atteinte de la maladie fatale du premier-Paris? A-t-elle bien le courage de traduire en vers la prose, la vile prose de son époux? Ose-t-elle mêler ainsi les flots d'or de l'Hippocrène à l'encre noire et bourbeuse de la presse politique?

Ah! Delphine! Delphine! et vos lauriers du Capitole!

C'est fort bien d'adorer votre mari. M. de Girardin, certes, mérite à tous

égards une aussi vive tendresse. Loin de nous la pensée dangereuse de vous infliger là-dessus le moindre blâme. Par exemple ! En fin de compte, néanmoins, il faut être juste, et vous appartenez à la France avant d'appartenir au journaliste. Rien ne vous oblige à suivre Émile dans les buissons où il se fourre, et où vous déchirez, pauvre muse, la blanche robe que vous ont donnée vos sœurs !

Voilà ce que nous aurions dit à madame de Girardin en 1832 et en 1833.

D'autres, à coup sûr, n'ont pas manqué de lui tenir ce langage ; mais les femmes de lettres ont la déplorable habitude, comme Delphine elle-même en fera l'aveu tout à l'heure, de n'être absolument qu'un reflet de l'homme qui a leur tendresse.

Heureusement le diable de l'agiotage et de la spéculation vint ressaisir Émile et l'emporter dans un tourbillon d'affaires plus ou moins scabreuses, mais toujours lucratives.

Madame de Girardin, ne subissant plus aussi directement l'influence de son époux, redevint elle-même, à la plus grande satisfaction des amis des lettres.

Les romans avaient alors beaucoup de vogue. Il en pleuvait de tous côtés.

Delphine s'était jadis essayée dans le genre, en publiant *le Lorgnon*, petite nouvelle assise sur une impossibilité, mais remplie d'observations fines et morales. Elle remania le sujet de cette première œuvre, lui prêta une forme plus fantastique encore, plus intéressante, et

offrit au public ce livre délicieux qui s'intitule *la Canne de M. de Balzac.*

Son mari lui chercha noise, et la querella sur ce qu'il appelait sa rage d'écrire.

Mais, toujours heureusement pour les lecteurs, l'esprit de contradiction, qui caractérise, en ce monde, les femmes les plus douces et les plus soumises, décida madame de Girardin à composer deux romans nouveaux, *le Marquis de Pontanges* et *Marguerite.*

Le premier de ces livres fut acheté quinze cents francs par l'éditeur Dumont, du Palais-Royal.

Émile, instruit de ce marché de librairie, se hâta d'aller toucher la somme, en vertu du droit que le code civil

donne au chef de la communauté. Madame de Girardin n'eut pas même l'agrément d'employer à sa toilette les bénéfices de sa plume.

Il espérait ainsi la dégoûter d'écrire.

Cela montre qu'on peut être de première force en industrialisme et n'avoir qu'une médiocre connaissance de la nature humaine.

Marguerite, à notre avis, est un chef-d'œuvre de sentiment et de vérité. La lutte de cette pauvre femme entre deux amours qui la tuent vous tient jusqu'au dernier chapitre sous le poids de l'angoisse.

Le Marquis de Pontanges a des qualités dramatiques moins puissantes; mais,

en compensation, l'esprit y pétille d'un bout du volume à l'autre.

On trouve là une héroïne qui reste sage entre deux fous, et qui devient heureuse entre deux malheurs.

S'il arrive quelquefois à madame de Girardin de se montrer paradoxale, elle rachète ce défaut par une étude profonde et sentie du caractère de son sexe. Comme elle trace admirablement le portrait de ces créatures coquettes, mignonnes, délicates, élégantes, pleines de cœur, de dévouement, de caresse et d'amour! Il semble qu'elle regarde au fond de sa propre nature, pour y trouver la femme dans sa plus adorable expression, dans sa plus parfaite image.

Avant la mise en vente de ces der-

niers livres[1], *la Presse*, fondée par Émile, avait entamé déjà contre ses confrères en journalisme une croisade furieuse.

Le jour où l'on rapporta de Vincennes son mari blessé, Delphine, qu'on n'avait pas cru devoir prévenir de ce duel, se montra pleine de courage. Elle ne s'évanouit point, donna des ordres, appela un chirurgien, fit étendre de la paille dans la rue, et resta au chevet de son époux, jusqu'à l'heure où la blessure cessa d'offrir un danger sérieux.

On n'habitait plus l'élégant hôtel de la rue Saint-Georges. Les fonds ayant manqué à l'acquéreur, il avait fallu le re-

[1] N'oublions pas de citer, au nombre des plusjolies nouvelles de madame de Girardin, celle qui a pour titre : *Il ne faut pas jouer avec la douleur*.

vendre, au plus grand scandale de M. de Girardin père, qui affirma très-nettement que monsieur son fils méritait un domicile à Charenton.

Le rédacteur en chef de *la Presse* et sa femme demeuraient alors rue Laffitte, dans un logement au rez-de-chaussée.

Dujarrier, copropriétaire du journal, occupait une moitié de ce logement. Lorsqu'il y avait du monde, on ouvrait la porte de communication.

Ce pauvre Dujarrier n'était plus alors chez lui.

Mais les époux Girardin avaient l'air, aux yeux de tous, de posséder un appartement immense, et l'orgueil était sauf.

Émile se chargeait de la rédaction po-

litique. Son associé dirigeait la partie littéraire.

Nous ne savons plus quel auteur de romans entra un jour chez Dujarrier et lui offrit de broder deux volumes pleins d'intérêt, sur un canevas dont il lui fit lecture.

Ce canevas était curieux.

Le hasard l'a fait tomber entre nos mains, et peut-être nous saura-t-on gré de le reproduire, car il est l'histoire fidèle d'un événement connu de toute la société parisienne, événement dont il est inutile de citer la date. Chacun peut se la rappeler comme nous.

Donc, voici le canevas en question.

Vous aurez la complaisance d'y chercher seulement le fait pur et simple, sans

vous inquiéter du style, que nous laisserons tel quel.

« X*** est un enfant du hasard et de l'amour, abandonné, marchant seul en ce monde, sans affection, sans soutien. — Cœur aigri, voyant partout des inimitiés, des embûches, n'ayant jamais aimé personne, et ne s'aimant pas lui-même. — Bile et fiel dans les artères au lieu de sang. — Taquin, haineux, prêt à la lutte, décidé à brûler le monde pour se faire cuire un œuf.

« Saisi dans toutes ses nuances, et bien développé, ce caractère ne manquera pas de ressort.

« Le héros du livre a juré de faire fortune. Il cherche à se donner par le

mariage la considération que lui a refusée le baptême.

« Une jeune fille poétique et rêveuse (nous la nommerons Louise) le remarque dans le monde. Elle prend tous ses défauts pour des qualités supérieures. — Haine et sourde rage se transforment à ses yeux en noble indignation ; — l'attaque brutale et systématique devient de l'héroïsme ; — ainsi du reste. Bref, elle en tombe éprise et lui accorde sa main.

« Le développement de ces deux caractères, les amours et le mariage composeront le premier volume.

« Dix-huit mois, deux ans se passent. Louise cherche à modeler ses goûts, ses impressions, son caractère sur la na-

ture bizarre de cet homme. — Impossible. — La désillusion commence. — Dans l'hymen, la pauvre femme avait rêvé le bonheur intime, les joies mystérieuses du foyer, la pensée à deux, la fusion des âmes. — Rien de tout cela.

« X***, en l'épousant, n'a fait qu'une affaire.

« C'est un meuble qu'il a placé dans son logis, c'est une tenue qu'il se donne, c'est une première victoire sur le préjugé qui le gêne. Il n'est plus un aventurier. La lice lui est dorénavant ouverte. Sous un pan dérobé au manteau social, qui l'avait laissé à nu le jour de sa naissance il s'agite, il intrigue, il spécule. — On lui connaît de par la ville des passions à froid ; il a pour

maîtresses des poupées politiques intelligentes qui le servent auprès des ministres, etc., etc.

« Désespoir de Louise. Elle apprend tout, elle se lamente, elle pleure. — « Sois coquette, lui disent ses amies; il sera jaloux, tu le verras bientôt revenir. »

« Le conseil lui semble merveilleux.

« Mais, en approchant de la flamme, on se brûle; en jouant à l'amour, on se passionne. La malheureuse femme se prend dans son piége.

« X*** a l'éveil. Il connaît l'amant de Louise; c'est un jeune homme riche, noble et d'une distinction rare. — « Point d'éclat, se dit l'époux; je perdrais, en

un jour, ce que j'ai conquis avec tant de peine. »

« Adolphe (c'est le nom de l'amant) devient son ami. On les rencontre ensemble, au spectacle, sur le boulevard, à la Bourse surtout. X*** le lance dans des spéculations superbes. En quelques mois Adolphe est ruiné.

« Perte à la hausse, perte à la baisse, épuisement complet du crédit.

« Louise essaie en vain de sauver le triste jeune homme. — Diamants, parures, tout est mis en gage; mais la dette ouvre un gouffre que nul sacrifice ne peut combler.

« Adolphe se donne la mort.

« Convenances, devoir, respect humain, rien n'arrête Louise. Elle s'é-

chappe, elle court se précipiter sur le cadavre de son amant.

« X*** arrive aussi vite. Il était sur ses traces.

« — Oh! dit Louise, vous êtes un infâme! C'est vous qui l'avez tué!

« — Je n'en disconviens pas, répond-il avec calme. Ceci m'a paru préférable à un duel où le mari peut recevoir deux blessures, celle d'une balle et celle du ridicule. J'étais dans mon droit, vous n'êtes pas dans le vôtre. Ayez des amants, vivons séparés sous le même toit; mais épargnez les risées du monde à l'homme qu'il vous plaît de trahir. Je ne combats qu'au dehors, madame. Paix à tout prix dans l'intérieur. »

« Il la força de le suivre.

« Une calèche était à la porte. Tout Paris, vingt minutes après, put les voir ensemble au bois de Boulogne. »

Dujarrier trouva ce sujet de roman très-acceptable, comme étude de mœurs vivantes, et le communiqua, le jour même, à son associé, dont il voulait prendre conseil avant de traiter avec l'auteur.

M. de Girardin déclara que de telles invraisemblances ne paraîtraient jamais dans son journal.

Dès la fondation de *la Presse*, il révéla clairement, soit par ses actes, soit par ses discours, la pensée égoïste qui réglait sa conduite.

Cette feuille périodique était créée pour lui, rien que pour lui. La publicité

du journal et son influence ne devaient pas servir à d'autres.

Un feuilleton par trop remarquable et par trop intéressant, publié dans *la Presse*, gênait Émile, le chagrinait, lui faisait craindre qu'on n'accordât plus à ses premiers-Paris toute l'attention dont ils étaient dignes.

Ainsi, rien ne lui causait plus d'impatience et de colère, que de voir sa femme, sous le pseudonyme du vicomte Charles de Launay, rédiger ces *Lettres parisiennes*, dévorées alors par des myriades de lecteurs, causeries aimables, pages charmantes, où l'esprit pétillait toujours, où la verve ne tarissait jamais.

Là-dessus M. de Girardin ne partageait point l'opinion générale.

—Eh! madame, criait-il, ce que vous écrivez est absurde! Vous avez donc bien envie de faire parler de vous?

Fatiguée des scènes, Delphine jetait la plume.

Mais Dujarrier la ramassait toujours et la lui remettait entre les mains.

Il fit décider, dans une réunion des actionnaires, que chaque lettre du spirituel vicomte serait payée cinq cents francs.

Delphine commença le 28 septembre 1836, environ trois mois après la naissance du journal, cette piquante revue parisienne, et la continua jusqu'au 3 septembre 1848 [1].

[1] Les lettres réunies forment deux volumes, l'un publié par Charpentier, contenant l'histoire des an-

Bien certainement, dans un siècle d'ici, tous les écrivains auxquels il plaira de peindre l'époque actuelle, n'auront pas un recueil plus sûr, pour se mettre au courant des mœurs, des habitudes et du langage. Ils trouveront là mille indiscrétions naïves, mille peintures de caractère, tantôt folâtres, tantôt sérieuses, mille études entièrement vraies, mille petits détails précieux, au moyen desquels ils recomposeront aisément dans son ensemble la société de nos jours.

nées 1836, 1837, 1838 et 1839, — et l'autre, édité par Michel Lévy, sous ce titre : *le Vicomte de Launay*. L'histoire contemporaine y suit son cours, de 1840 à 1848. Michel Lévy a réimprimé le roman du *Marquis de Pontanges* et un volume de nouvelles. Il est, en outre, l'éditeur de toutes les pièces de théâtre de madame de Girardin, à l'exception de *Judith*, publiée chez Tresse.

Madame de Girardin parle de tout avec élégance et distinction.

Tour à tour elle nous entretient de Longchamp ou d'une messe à Saint-Roch, du duc de Bordeaux ou de M. Guizot, de la semaine sainte ou du bal Musard, du faubourg Saint-Germain ou de la haute banque, de la bourse ou du salon, de Paul de Kock ou de l'abbé de Ravignan, des gens de lettres ou des bourgeois, de la Chambre ou du théâtre, des chevaux de fiacre ou des chasses à courre, de l'éléphant de la Bastille ou du roi constitutionnel.

Ses plaisanteries n'ont pas d'aigreur, sa malice est innocente. Elle critique à la fois les chapeaux de ces dames et la politique des ministres.

Rarement on a vu plus divine et plus gentille causeuse.

Voulez-vous quelques échantillons de son savoir-faire? Ouvrons le livre et prenons au hasard, il y a de l'esprit partout.

« Les Anglais admirent les statues des Tuileries; mais, comme nous, ils s'étonnent du peu de soin qu'on prend pour les entretenir. Le roi qui emploie, dit-on, tant d'argent à faire mutiler ses orangers, pourrait bien en consacrer la moitié à faire débarbouiller ses dieux. Phaétuse est déjà si noire qu'on ne sait si elle est changée en négresse ou en peuplier ; Vénus a beau se laver les pieds depuis trente ou quarante ans, il n'y paraît pas; quant à Thémistocle,

vainqueur de Salamine, et à Scipion l'Africain, vainqueur de Zama, nous les dénonçons à M. le maréchal commandant de la garde nationale : leurs buffleteries sont dans le plus mauvais état. »

Les travers, les ridicules, les sottises de son siècle, rien ne lui échappe. Elle brode chacun de ses feuilletons de traits pleins de finesse et d'anecdotes charmantes.

« Comment passez-vous votre temps ? Vous amusez-vous dans ce vilain monde? — Mais oui, je me suis fait une existence à part ; je vogue dans un esquif avec des gens d'esprit sur un océan d'imbéciles. — Prenez garde ! les tempêtes d'imbéciles sont dangereuses ! »

Et comme elle parle modes! comme c'est coquet! comme c'est gracieux! comme toutes ces futilités se poétisent sous sa plume!

Au besoin vous la trouvez sérieuse, solennelle, exprimant de hardies et nobles pensées. Elle plaint tout haut Louis Bonaparte prisonnier à Strasbourg, ou s'incline sur la tombe du vieux roi Charles X, mort en exil.

Puis elle vous raconte l'histoire d'une lecture de tragédie, où tout le monde dort, excepté un sourd.

Ou bien elle vous prouve catégoriquement qu'en France on aime M. Thiers, parce qu'il est mal fait, mal né et mal élevé.

Si vous lui demandez pourquoi les

femmes ne sont pas de l'Académie, elle vous répondra :

« Parce que les Français sont envieux des Françaises, et ils ont raison. Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne, un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole, un Russe a plus d'esprit qu'une Russe ; mais une Française a plus d'esprit qu'un Français. »

Voilà, certes, une grande vérité, madame, et nous vous croyons sur parole. Il suffit, du reste, de parcourir les *Lettres parisiennes* pour en avoir la preuve.

Jamais un mot sceptique, jamais une phrase impie n'arrivent sous la plume de notre héroïne.

Elle se montre fidèle croyante et chrétienne sincère.

« Oh ! qu'elle est généreuse cette religion qui, d'un sacrifice, nous fait une espérance ; qui nous montre toujours après la nuit, et même à cause de la nuit, un beau jour ; qui nous promet le bonheur comme une conséquence des larmes ; qui nous fait d'un revers un gage de triomphe, et nous dit : Souffrir c'est mériter ! »

Madame de Girardin n'a point de parti pris en littérature. Le goût chez elle passe avant le système.

On la voit rendre également justice à Balzac et à Paul de Kock, à madame

Ancelot et à Victor Hugo, à M. Empis et à George Sand.

Nous trouvons au sujet de cette dernière une appréciation dont la justesse nous frappe.

Delphine prouve avec une logique désespérante que madame Sand a toujours été en quelque sorte le décalque des personnages qui se trouvaient en possession de son cœur, ou, si vous le préférez, l'écho sonore et harmonieux d'une pensée qui d'abord n'était point la sienne, et que lui suggérait l'ami du jour.

« L'histoire de ses affections, dit notre spirituel vicomte, est tout entière dans le catalogue de ses œuvres.

« Jadis elle rencontra un homme distingué, élégant et froid, égoïste et gracieux, un ingrat de bonne compagnie, ce qu'on appelle un homme du monde, et M. de Ramière (un des héros d'*Indiana*) vit le jour.

« Plus tard, un jeune homme d'une condition moins brillante, mais d'une bonne famille et doué d'un admirable talent, est présenté à George Sand, et bientôt ses lecteurs enchantés apprennent que *Valentine* a donné sa vie à Bénédict.

« A l'horizon apparaît un poëte, et soudain George Sand a révélé *Stenio*.

« Un avocat se fait entendre, George Sand se montre au barreau, et *Simon*

obtient la main de Fiamma pour prix de son éloquence [1].

« Enfin George Sand rencontre sur sa route un saint pasteur, et voilà que les idées pieuses refleurissent dans son âme. Cette sainte métamorphose étant due aux *Paroles d'un croyant*, déjà le héros du nouveau roman est un vénérable curé.

« Vous le voyez, chacun de ces livres admirables porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira, ce qui faisait dire l'autre jour à un mauvais plaisant : « C'est surtout à propos des ouvrages des femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style c'est l'homme ! »

[1] Plus tard, madame de Girardin n'eût pas oublié le virtuose Listz et *les Sept Cordes de la lyre*.

Nous regrettons de ne pas citer tout le passage, mais nous en avons assez lu pour nous demander comment il est possible que George Sand n'ait pas écrit vingt lettres écrasantes à madame de Girardin.

Si nous avions eu l'audace de dire le quart de tout ceci, nous pauvre biographe, bien positivement, à l'heure qu'il est, nous n'existerions plus.

Mais l'auteur de *Valentine* témoigne aux personnes de son sexe une indulgence et des égards, dont elle déshérite le nôtre.

En feuilletant la *Correspondance parisienne*, nous arrivons à une époque terrible, où notre charmante conteuse, d'une malice jusque-là si douce et si

délicate, se transforme brusquement et déploie une méchanceté notoire.

Ah ! c'est fâcheux à dire ! mais, après la révolution de février, votre mari, madame, a reconquis sur vous toute son influence, et le diable politique se reflète dans vos œuvres.

Des médisants affirment que vous teniez à être femme de ministre, et, soit dit entre nous, ce bruit n'est pas dénué de vraisemblance.

Comme vous les traitez, hélas ! ces malheureux provisoires de 1848.

« Faire tirer le canon des Invalides chaque fois que M. Crémieux se dérange... Allons donc ! c'est se moquer d'un pays ! »

Comprend-on ces maroufles ? A-t-on

vu pareille outrecuidance et pareille sottise ?

« Ils se pavanent dans les hôtels des ministères avec le superbe entourage de leurs prédécesseurs ; ils ont des chaînes d'or, des laquais, des carrosses... »

Voyez les misérables !

Par malheur, M. de Girardin n'est pas ministre ; il n'a pas voix délibérative au conseil pour mettre un terme à tous ces désordres, pour rappeler le gouvernement au respect de lui-même, au mépris des richesses, à la moralité antique.

« Et le cabinet noir, contre lequel ils ont tant hurlé ! — eh bien, ils l'ont supprimé, de quoi vous plaignez-vous ! Il

n'est plus noir ; la blanche clarté du jour y pénètre librement à grands flots, et c'est à la face du soleil qu'on y viole tous vos secrets. »

Ceci est le maximum de l'abus de confiance ; mais permettez, madame, vous en êtes un peu cause.

Les membres du gouvernement provisoire vous ont offert pour votre mari la poste aux lettres, et vous avez répondu sur un ton dédaigneux :

— Fi donc ! Émile sera ministre ou il ne sera rien.

Sur quoi le gros Ledru vous répliqua brutalement :

— C'est convenu, il ne sera rien.

Là ! que disions-nous tout à l'heure?

Émile, chargé de la direction des postes, n'aurait jamais souffert qu'on décachetât les lettres avec ce sans-gêne insolent. Sous ses yeux, madame, tout se serait passé de la façon la plus digne et la plus honnête.

Ce n'est pas lui qui eût employé, pour obtenir de l'argent, les moyens honteux que ces faquins ont mis en œuvre.

« Un beau jour on a vu... à ce souvenir nous rougissons encore... on a vu le noble peuple de France traverser solennellement la capitale, promenant une grosse caisse à argent sur les boulevards, tendre aux passants des corbeilles d'osier ornées de rubans tricolores, et de-

mander l'aumône pour le gouvernement provisoire !... Et ils ont appelé cela, le lendemain, dans leurs journaux, une superbe manifestation !... Oh ! les malheureux !... déshonorer ainsi une grande nation !... On leur confie un peuple de héros, ils en font un peuple de mendiants !

« Mais connais-les donc enfin, ô peuple ! Leur imposture tout entière est écrite dans l'union monstrueuse de ces deux mots : ils t'ont fait MENDIER, et ils t'appellent le peuple ROI !

« Dérision cruelle, impudente ! Tu mourais de faim, disaient-ils, et c'est au nom de ta faim qu'ils mangent le gibier qu'ils te font courir. Va donc, brave meute ! Courage. Tayaut ! tayaut ! rap-

porte le gibier de messeigneurs, ils l'aiment à la folie. Comment donc ! ce sont des gastronomes consommés ; ils ont inventé un mets exquis, d'une délicatesse inconnue : les filets de chevreuil au coulis d'ananas !... »

Qu'en dites-vous ? Ceci est de la vraie colère et de la haine à trente-six carats.

Nous ne vous reconnaissons plus, madame.

Il est impossible que la dixième muse, que la Delphine du Panthéon et du Capitole se soit ainsi changée, du jour au lendemain, en harpie politique. Vous n'avez point écrit ces lignes, ou pour le moins on vous les a dictées.

Dans sa rage de ne pouvoir être mi-

nistre, votre cher époux vous aura fait signer quelques-uns de ses articles, et tout s'explique ainsi.

Vous n'êtes pas coupable ; n'en parlons plus.

Revenons à celles de vos œuvres où la collaboration conjugale ne s'est point glissée. Là, du moins, vous ne mériterez jamais le blâme, et vous serez certaine d'obtenir souvent nos louanges.

Madame de Girardin travaille pour le théâtre depuis 1839.

Sa première pièce, *l'École des journalistes*, reçue à l'unanimité par le Théâtre-Français, eut le malheur de déplaire à la censure, qui n'en autorisa pas la représentation.

Ce fut grand dommage, car jamais sa-

tire plus virulente n'aurait cinglé de son fouet vengeur le visage de messieurs les critiques.

Nous aurions lu avec plaisir le compte-rendu qu'en eût fait ce bon M. Janin.

Dans cette comédie, mademoiselle Mars avait un rôle. La grande actrice se montrait fort assidue au cercle de la rue Laffitte.

Bientôt Rachel, dont les débuts à la Comédie-Française jetaient Paris tout entier dans l'enthousiasme, vint elle-même illustrer par sa présence le salon de madame de Girardin. Celle-ci se lia très-intimement avec la jeune tragédienne et consacra, dès lors, sa plume à écrire des rôles pour sa nouvelle amie.

Judith, tragédie en trois actes et en vers, fut représentée le 24 avril 1843.

C'était un sujet malheureux, presque impossible à la scène. Obligée de tourner l'obstacle et d'atténuer par les convenances dramatiques le caractère un peu sauvage de la fille de Béthulie, madame de Girardin ne put offrir au parterre qu'une Judith anodine, très-irrésolue en face d'Holopherne, et se décidant avec infiniment de peine à lui couper le cou.

Une versification soutenue, pleine de majesté et de grandeur, ne put racheter qu'à demi les inévitables défauts du plan.

Cléopâtre, jouée en 1847, obtint meilleur accueil.

Toutefois, l'auteur parut comprendre que le cothurne n'allait point aux allures de son génie, plus doux que terrible, plus gracieux que puissant. Un proverbe plein d'esprit et de finesse [1] signala son retour à un genre moins solennel. Ce proverbe servit de prélude à deux magnifiques succès, *Lady Tartuffe* et *la Joie fait peur*, qui placent aujourd'hui madame de Girardin à la tête du répertoire moderne.

Au Gymnase, *le Chapeau de l'horloger*, délicieux éclat de rire en un acte, prouve qu'elle possède aussi complétement le don de la joie que le don des larmes.

Exquise sensibilité, verve comique,

[1] Il avait pour titre : *C'est la faute du mari.*

Elle a pour le faubourg Saint-Germain des cajoleries toutes particulières. Lorsque marquises ou duchesses viennent à ses réunions, elle ne manque jamais, à leur départ, de les reconduire jusqu'à la porte, ce qu'elle ne fait ordinairement pour personne.

Le duc de Doudauville, le baron Rothschild, Lamartine, Méry, Théophile Gautier continuent d'être les fidèles de madame de Girardin. La place de Victor Hugo reste vide, ainsi que celle de Charles Hugo, son fils, l'un des plus chers favoris de la maison.

De son vivant, Balzac se montrait fort assidu.

Ami intime de Delphine, il détestait

cordialement Émile, qui lui jouait dans *la Presse* quantité de méchants tours au sujet de ses feuilletons-romans.

Le cercle de madame de Girardin s'ouvre tous les soirs, et tous les soirs il se remplit des notoriétés parisiennes les plus remarquables.

M. de Girardin, comme nous l'avons dit ailleurs, ne s'y montre guère, et personne ne l'y réclame.

Il déjeune, le matin, dans sa rotonde, sort à midi, ne rentre que fort rarement à l'heure du dîner, et sa femme ne le voit que dans les circonstances périlleuses, où elle trouve toujours occasion de se dévouer pour lui.

Quand les agents du dictateur Cavaignac vinrent arrêter Émile à la maison de la rue de Chaillot, il se crut perdu.

— Bien certainement, pensa-t-il, on va me fusiller.

Le commissaire lui accorda vingt minutes, pour mettre ordre à quelques intérêts, ou écrire quelques lettres.

Émile se précipita vers son bureau.

Il se hâta de tracer son nom sur une multitude de carrés de papier, qu'il fourra dans sa poche; puis il descendit chez sa femme.

— On m'arrête, lui dit-il. J'ignore le destin qu'ils me réservent; mais j'ai là beaucoup de petits papiers, sur lesquels

se trouve écrit mon nom; je les sèmerai le long de la route. Mets tous les gens de *la Presse* en campagne. Peut-être parviendra-t-on de la sorte à savoir où ils vont me conduire.

On le fit monter en voiture, et il jeta ses morceaux de papier un à un par la portière, plein de confiance en cette manœuvre naïve, imitée du Petit Poucet.

Madame de Girardin ne crut pas devoir perdre un temps précieux à chercher la trace de son époux, de rue en rue, et de carrefour en carrefour. Elle alla droit chez le général Cavaignac, força les consignes de sa porte [1], et lui tint le hardi langage que chacun sait.

[1] Voir la biographie de M. de Girardin.

Du reste les pressentiments d'Émile étaient faux ; la dictature ne songeait point à lui loger des balles dans le crâne.

Sain et sauf, après tant d'orages politiques, M. de Girardin surveille aujourd'hui la cuisine des dîners de l'Exposition.

Quant à la dixième muse, elle ne songe plus à être femme de ministre, et se livre avec ardeur à ses chères occupations littéraires, qui lui donnent une illustration bien préférable, une gloire plus certaine.

Madame de Girardin travaille fort avant dans la nuit et se lève tard.

Casanière par goût, elle ne sort pas. Elle se tient au salon pendant la saison froide, et se réfugie, en été, sous une tente à l'algérienne, qu'elle a fait dresser au milieu de son jardin. C'est là qu'elle écrit ses beaux vers ; c'est là qu'elle reçoit ses amies, semblable à une reine d'Orient, dont la voix est toujours écoutée avec religion, dont chaque désir est un ordre, et qu'on est heureux d'enivrer d'encens, de combler de louanges.

A peine si nous avons dit un mot du caractère plein de grâce, de douceur et de bonté, que tous les amis de la dixième muse se plaisent à lui reconnaître.

Pleinement autorisée à se croire d'une nature supérieure à beaucoup d'autres,

elle ne se montre en aucune sorte orgueilleuse de son mérite.

Il semble qu'elle n'ait pas acquis son talent d'écrivain et de poëte, son esprit et son style avec plus d'effort que sa grande beauté.

Quelquefois, elle se montre piquante.

Comme sa mère, elle ne sait pas retenir un mot qui peut blesser l'amour-propre d'autrui.

Mais lorsqu'elle s'aperçoit du chagrin qu'elle cause, elle a dans ses excuses un charme si affectueux et verse avec tant d'empressement le baume sur la bles-

sure, qu'on la remercie presque de l'avoir faite.

D'une coquetterie délicieuse, elle se met en frais pour tout le monde, pour les enfants, pour les vieillards, même pour les femmes.

Elle tient à être aimée; elle veut qu'on la trouve charmante, et rien n'est plus facile que de lui obéir sur ce point, car elle est bien évidemment une des plus spirituelles et des plus aimables femmes de son siècle.

Nous ne lui connaissons qu'un seul défaut.

— Bah ! dites-le, quel est-il ? va nous crier encore cet indiscret lecteur.

Eh bien, nous ne le cacherons pas, ce défaut c'est... son mari.

FIN.

M de Lamartine doit
diner chez moi dimanche
[illegible]
donnerons des coussins, des
tabourets Venez, Venez
mille affectueux souvenirs
aimés Delphine Gay de Girardin

LE BARON TAYLOR

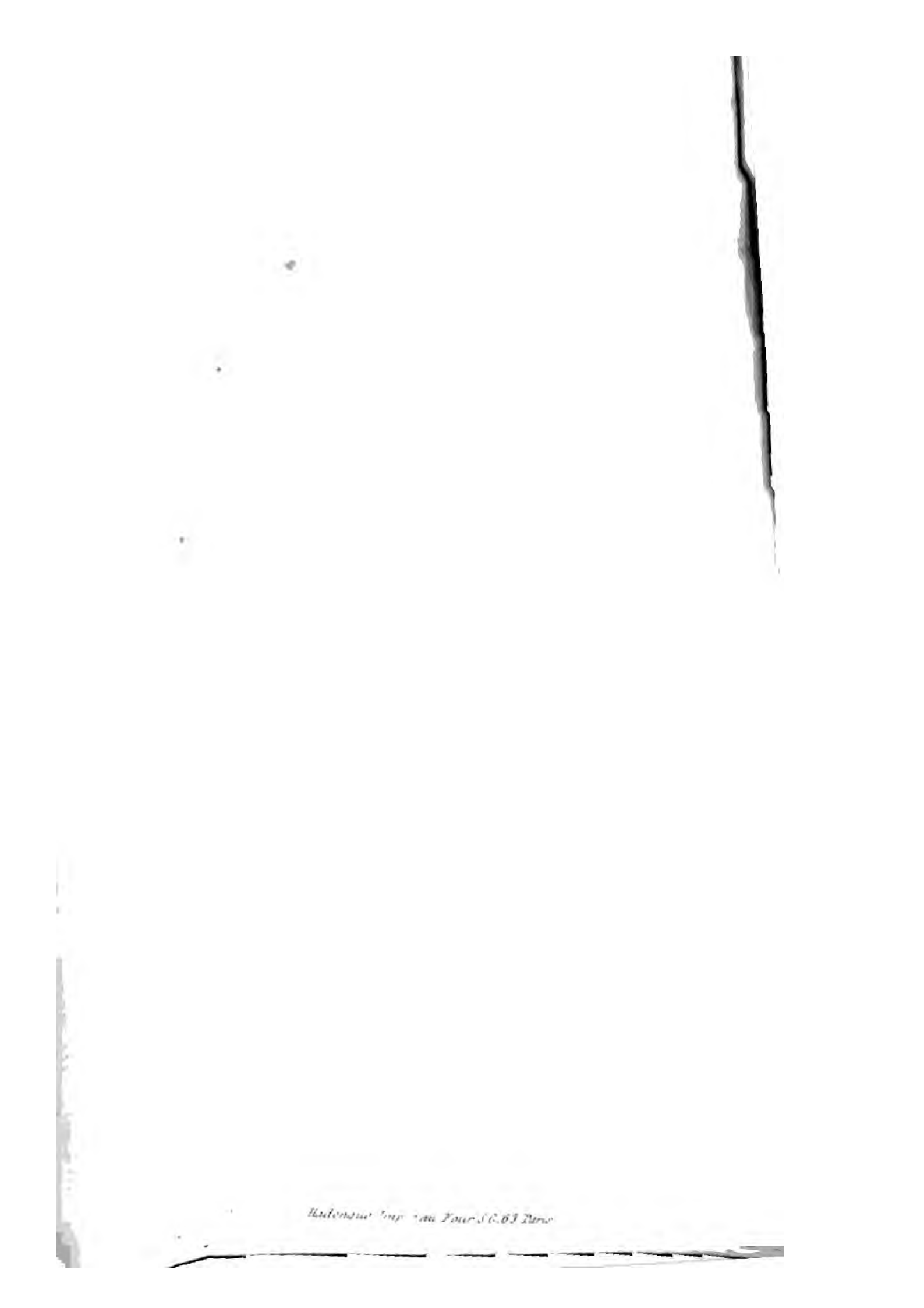
PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44

R. Gervais del.

B.on TAYLOR

Hadengue Imp. r. du Four S.G. 63 Paris

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



LES CONTEMPORAINS

LE BARON

TAYLOR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

Les auteurs se réservent
duction et de reproduction à l'étranger.

Hadengue Imp r. du Four S.G. 63. Paris

LES CONTEMPORAINS

LE BARON

TAYLOR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

...eurs se réservent
...duction et de reproduction à l'étranger.

AVANT-PROPOS

A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Vous avez l'habitude, ô grand homme ! de déplacer toutes les questions, et vous exécutez sur la corde roide de votre journal des tours de voltige de la plus haute école.

Ainsi, dans ce moment, vous êtes en train de prouver aux lecteurs de la *Presse* que nous avons été condamné *on ne peut plus sévèrement* par les tribunaux pour avoir écrit votre histoire.

Et vous nous déniez le droit de réponse dans vos colonnes, afin de laisser le public sous l'impression que vous avez voulu produire.

Mais nous avons, comme vous, une tribune. Nous rétablissons les faits.

Les voici dans leur plus scrupuleuse exactitude.

Une biographie, signée de nous, paraît en janvier dernier. Cette biographie est la vôtre. Deux mois s'écoulent, vous ne réclamez pas et vous ne portez aucune plainte devant les tribunaux.

Seulement, vous insérez, un beau jour, une lettre assez piquante de madame George Sand à votre serviteur, et, comme notre réponse, extrêmement convenable et polie, vous déplaisait par cette raison même, vous jetez notre réponse au panier.

C'était tout simplement vous révolter contre la loi.

Là dessus, nous vous intentons un procès.

Acculé dans vos derniers retranchements et forcé par la perspective d'une condamnation imminente à publier notre lettre,

vous la faites suivre de cette petite note perfide :

« En fermant aux plus courtoises récla-
« mations contre ses inexactitudes ou ses
« *diffamations* la porte d'un journal,
« M. de Mirecourt l'ouvre nécessairement
« aux tribunaux. Il ne saurait donc ni s'é-
« tonner ni se plaindre d'être suivi sur le
« terrain qu'il choisit. »

Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi nous soulignons le mot *diffamations*.

L'essentiel est de montrer ici le jésuitisme de vos phrases. Après les avoir lues, il est certain que tous les abonnés de la *Presse* ont dû se dire : « C'est madame Sand qui intente un procès à M. de Mirecourt. »

Pas du tout, c'était vous-même !

Or, vous ne pouviez faire un tel aveu dans un journal qui a publié, pendant deux années consécutives, de si magnifiques articles sur le DROIT DE TOUT DIRE.

Ces articles étaient signés de votre nom.

L'un des plus remarquables a paru à l'époque où vous avez besoin de *tout dire* sur les hommes qui vous empêchaient d'être ministre.

En voici quelques extraits, ils sont textuels.

« La liberté de TOUT DIRE doit exister par cette « raison souveraine qu'il n'y a aucun avantage à « la limiter. Toute limite, quoi qu'on fasse, sera « toujours arbitraire. — En matière de liberté « de pensée, nous n'admettons pas plus les lois « répressives que les lois préventives : nous n'ad- « mettons qu'un seul tribunal compétent, le *tri- « bunal de la conscience publique.* — C'est à la « conscience publique à s'armer de sévérité con- « tre les *injures,* les *diffamations*, les *erreurs*, « tout ce qui enfin aujourd'hui constitue le do- « maine des délits et des crimes de la parole et « de la presse. — L'individu *fort de sa conscience* « n'a pas besoin de tribunal qui le venge de la « calomnie ! — Quand le droit de mépriser la *ca- « lomnie*, l'*injure*, la *diffamation*, devrait s'acqué-

« rir par *une plus grande pureté de conscience*, où « serait le mal? — Nous sommes encore des en- « fants, soyons donc enfin des hommes.

« Émile de Girardin. »

(*Presse du* 25 *janvier* 1850.)

Ouf ! respirons !

Il est certain qu'après cela vous n'osiez pas convenir vis-à-vis de vos lecteurs que vous intentiez un procès au sujet de votre propre biographie. Vous sentiez combien on allait vous trouver peu conséquent avec vous-même. Ces diables d'abonnés collectionnent, gardent les articles et confrontent celui du jour avec celui de la veille.

Ainsi, grand homme, vous n'étiez pas assez *fort de votre conscience?*

Ainsi vous aviez *besoin d'un tribunal pour vous venger* ? Le tribunal de la *conscience publique* ne vous suffisait pas. Doutiez-vous, par hasard, de l'arrêt qu'il aurait pu rendre?

Enfin, passons ! vous avez préféré la septième chambre.

Vous demandiez aux juges : 1° la suppression de la livraison des *Contemporains* qui contenait votre histoire ;

2° Mille francs de dommages-intérêts. (C'était bien peu !)

Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Attendu qu'Eugène de Mirecourt se reconnaît l'auteur d'une brochure intitulée : *Emile de Girardin*, commençant par ces mots : « Il est des « figures impossibles à saisir... » et finissant par ceux-ci : « Il est mort... » ;

« Attendu que, dans cette brochure, il ne s'est pas borné à juger l'homme public, dont les actes et opinions sont soumis à l'appréciation et à la critique de tous ; qu'il descend aussi dans les détails les plus intimes de la vie privée : *que, s'il n'articule pas d'une manière précise et directe des faits qui soient de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération* de celui dont il retrace la biographie, il emploie cependant *trop souvent* vis-à-vis de lui des formes de langage acerbes et

violentes; que c'est ainsi qu'il parle à plusieurs reprises de son *mercantilisme, de ses habitudes d'audacieuse exploitation, de son égoïsme, de son esprit haineux, du fiel qui gonfle son cœur, de son défaut de moralité;*

« Que dans un passage notamment on lit : « *Il « ne croit ni à l'amitié, ni au désintéressement, ni « à la conscience; il a perdu la sienne à la ba- « taille;* » que plus loin on lit encore : « *Que ses « qualités ne sont qu'apparentes et cachent un « calcul; que son âme a perdu tous les sentiments « de sincérité et de justice; qu'il fait le mal par « instinct;* »

« Que, dès lors, Eugène de Mirecourt a commis le délit prévu et puni par l'art. 19 de la loi du 17 mai 1819;

« Vu ledit article;

« Le condamne à 500 francs d'amende et aux dépens;

« Statuant sur les conclusions de la partie civile,

« Attendu *qu'elle n'a éprouvé aucun préjudice*, dit qu'il n'y a lieu d'accorder les *dommages-intérêts reclamés;*

« Attendu toutefois que la brochure d'Eugène de Mirecourt a reçu une certaine publicité, et

qu'il y a lieu d'ordonner, *à titre de réparation*, l'insertion du présent jugement dans les journaux ;

« Dit qu'il sera inséré dans trois journaux, au choix de Girardin et aux frais d'Eugène de Mirecourt ;

« *Déboute* Émile de Girardin du *surplus* de sa demande. »

Nous citons ce jugement, parce que c'est la réponse la plus catégorique et la plus simple que nous puissions faire aux insinuations étranges contenues dans la *Presse* du 1er août dernier.

Nous renvoyons nos lecteurs à cet article, qui essayait d'être perfide et qui n'a été que maladroit.

Vous baissez, grand homme! Votre plume s'émousse, votre polémique boite et votre génie devient apoplectique.

Songez à Gil Blas et à son archevêque.

Le lendemain, nous avons répondu par une courte lettre ainsi conçue :

« Mousieur,

« Le public sait maintenant deux choses : 1° que le partisan quand même du *droit de tout dire* a voulu m'empêcher de répondre à madame George Sand dans les colonnes de son propre journal ; 2° que l'apôtre de la *liberté illimitée* applique ses doctrines en menaçant un écrivain de la contrainte par corps [1].

« Je ne demandais rien de plus ; chacun jugera.

« Vous aviez votre plume, j'avais la mienne. *Les tribunaux* (je cite vos paroles) *ne doivent jamais intervenir dans les affaires de presse.*

[1] M. de Girardin, nos lecteurs ne l'ignorent pas, s'est imaginé que l'insertion du jugement ci-dessus, à raison de 5 francs la ligne, importait à son honneur. Un référé très-habile, introduit par notre avoué pour le payement des frais de cette insertion, a forcé le rédacteur en chef de la *Presse* à donner dans son journal même un démenti formel à ses principes.

« Envoyez, monsieur, toucher vos douze cents francs à la caisse des *Contemporains* ; mon éditeur payera.

« Seulement, vous avez eu le tort très-grave, dans l'article publié hier par la *Presse*, de vous dire *diffamé* et de m'appeler *diffamateur*. Le tribunal ne m'a condamné que pour injure, et le texte même du jugement déclare que je ne vous ai *porté aucun préjudice*.

« Donc, vous vous rendez vous-même coupable du délit que vous me reprochez faussement. J'en prends acte.

« Recevez toutes mes salutations.

« EUGÈNE DE MIRECOURT. »

Vous n'avez pas jugé convenable de publier cette lettre, ô journaliste plein de loyauté que vous êtes ! et, franchement, nous sommes las de vous signifier notre prose par huissier.

Maintenant, tirez-vous d'affaire ; conciliez vos actes avec vos doctrines.

Puisque vous n'envoyez pas toucher le montant des insertions, — y compris celle de la *Presse*, qui doit entrer directement dans votre poche, — vous pouvez être sûr que nous ne vous porterons pas cette somme. Il nous paraît décidément curieux de voir jusqu'où vous pousserez la contradiction dans vos systèmes ; et, quand nous aurons pris nos mesures pour que la *retraite* ne nuise point à notre travail, nous irons, sous vos généreux auspices, transporter rue de Clichy nos pénates littéraires.

Deus nobis hæc otia fecit.

Traduction libre : « Girardin, l'apôtre de la liberté illimitée, a daigné limiter la nôtre. »

En attendant, grand homme ! nous al-

lons vous montrer comment nous écrivons l'histoire de ceux de nos contemporains qui ne vous ressemblent pas. Lisez pour votre enseignement la biographie du baron Taylor, et ne nous forcez plus à nous occuper de votre personne.

« Quand vous devriez acquérir le droit de nous laisser en repos par une plus grande pureté de conscience, où serait le mal? Vous n'êtes encore qu'un enfant; soyez donc enfin un homme. »

Ah! ce sont là de vos phrases, et vous n'avez rien à dire : nous n'y changeons que ce qui ne s'applique point à nous.

Sur ce, que Dieu vous ait en sa sainte garde!

E. DE M.

LE BARON TAYLOR

Si la France est reine du monde, si nous voyons les peuples se courber devant elle et saluer sa gloire, c'est que, seule entre toutes les nations, elle a constamment applaudi, soutenu, protégé les arts.

Chez nous éclate avec plus de vivacité que partout ailleurs cet enthousiasme qui chauffe le génie et fait éclore les chefs-d'œuvre.

Même dans les plus mauvais jours, au sein de la tempête révolutionnaire, au milieu des absorptions industrielles, malgré l'émeute et malgré la Bourse, malgré les barricades et l'agiotage, malgré l'instinct bourgeois, malgré tous les fléaux, la religion de l'art n'a pas encore vu, en France, déserter son autel.

De courageux apôtres sont là toujours prêts à la lutte.

Ils chassent, comme le Christ, les marchands du temple; ils sont les gardiens de la doctrine; ils réveillent les saintes ardeurs de la foi artistique.

Patients, résolus, infatigables, on les trouve éternellement sur la brèche lorsqu'il y a des obstacles à vaincre, des résistances à combattre; ils soutiennent le cou-

rage abattu, raniment la confiance éteinte, entretiennent le feu sacré dans les âmes, et ne demandent pour eux ni récompense ni salaire.

Nous venons de tracer en quelques lignes le portrait du baron Taylor.

C'est le plus fervent, le plus actif, le plus intrépide et le plus dévoué de tous ces apôtres dont nous venons d'expliquer la généreuse mission.

Sans autre fortune que son esprit, sans autre puissance que son cœur, on l'a vu, depuis cinquante ans, opérer des prodiges.

Il n'a jamais cessé de prêcher la croisade contre les Sarrasins modernes qui arrêtent la marche des arts; il a suscité contre eux plus d'un Charles-Martel,

fournissant au héros ses premières armes et lui présageant la victoire.

Isidore-Justin-Severin, baron Taylor, est né à Bruxelles en 1789.

Il appartient par sa mère à une ancienne famille d'Irlande, les Walvein [1].

Chassés par la conquête britannique, ses ancêtres se réfugièrent sur le continent et vinrent habiter la Flandre occidentale. En compulsant les vieilles chroniques flamandes, on trouve, vers 1297, un seigneur du nom de Walvein au nombre des nobles qui furent, à Ypres, victimes d'une sédition populaire [2].

[1] Il reste encore quelques membres de cette famille en Angleterre; ils habitent le château de Longworth, dans le Herefordshire.

[2] On les précipita du haut des fenêtres de l'Hôtel de Ville.

Trente ans après, un Jean Walvein était à la tête de la magistrature de Bruges. Sur la fin du siècle dernier, M. Walvein, grand-père du baron Taylor, fut nommé gouverneur du cercle de cette ville et devint le conseiller intime de l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette.

A l'exemple de Frédéric de Prusse, Joseph II se montrait grand partisan des idées philosophiques. Il ne devinait pas que derrière l'impiété voltairienne se dressait l'échafaud de sa sœur.

La persécution des catholiques excita des révoltes en Flandre. M. Walvein fut obligé de prendre la fuite, après avoir vu sa maison livrée au pillage.

Il se réfugia à Marseille, où il mourut[1].

[1] Les Marseillais l'avaient nommé commandant en

Sa fille, mariée à un noble Anglais, depuis naturalisé Français, est la mère du baron Taylor[1].

Du côté paternel, celui-ci compte également des illustrations : le général Taylor, qui alla combattre en Irlande pour la défense du catholicisme, est son oncle. Il vint plus tard mettre son épée au service de la France.

Ruinée par les discordes politiques, la

chef de leur garde nationale. A Bruges, M. Walvein a laissé les plus honorables souvenirs. Un jardin botanique et une des écluses de la ville portent son nom. Il créa deux bourses au collége de Bruges pour élever deux jeunes gens choisis par la ville. Un de ces élèves a été le célèbre bibliographe Van-Praet, mort conservateur à la Bibliothèque royale de Paris, et l'autre M. Legillon, peintre de genre distingué. On conserve aux archives de Bruxelles la correspondance de M Walvein, gouverneur du cercle de Bruges, avec Joseph II.

[1] Il eut aussi un fils, Charles Walvein, massacré à l'Abbaye aux journées de septembre.

famille Taylor eut à supporter de mauvais jours.

Ne pouvant plus offrir à son dernier héritier ni fortune ni patrimoine, elle voulut au moins lui donner les bienfaits de l'éducation. Elle s'imposa les plus durs sacrifices pour l'envoyer étudier à Paris.

Taylor commença ses classes au pensionnat de M. Sané.

Sous la direction de M. Jacob, son successeur, il reçut quelques leçons préparatoires à l'école Polytechnique; mais le jeune élève montrait plus de dispositions pour les arts que pour les sciences. Il dessinait avec goût. Les premiers essais de son crayon révélaient une grande originalité, un talent réel. On le dirigea vers la carrière qu'il semblait choisir, tout en le

laissant achever ses études au collége de France.

A dix-huit ans il dut marcher seul dans la vie et se créer des ressources par ses propres efforts.

La plume et le crayon lui vinrent en aide. Quelques éditeurs lui commandèrent des dessins; puis une circonstance heureuse le poussa du côté du journalisme.

Bientôt ses articles critiques eurent la vogue.

On put deviner, dès cette époque, l'homme profondément judicieux, qui allait apporter la lumière dans les questions d'art et ouvrir des horizons inconnus.

Il songeait à compléter par les voyages ses études artistiques.

Exempté de la conscription, en 1810,

pour cause de santé délicate, il se croyait quitte avec la loi ; mais il se trompait. L'Empereur ayant demandé tout à coup force troupes, on revint sur les anciennes décisions, et notre journaliste, jugé définitivement propre au service militaire, fut obligé d'acheter un homme.

Une fois remplacé sous les drapeaux de César, il prit son crayon, ses albums, le sac et le bâton de touriste, et se dirigea du côté de la frontière.

Il visita d'abord la Flandre, sa patrie ; puis, inclinant de l'ouest au sud et traversant l'Allemagne, il ne tarda pas à saluer la terre italienne.

Rome, Naples, Florence, lui ouvrirent leurs muséums. Deux années durant, il se chauffa la tête et le cœur au foyer des arts.

Revenu en France à la fin de 1813, il fut très-surpris d'apprendre qu'il lui restait encore à démêler quelque chose avec le service militaire. On enrôla notre touriste dans les gardes nationales mobiles, en compagnie du peu de jeunes gens que la mitraille avait épargnés.

Il fallut que Taylor se résignât, en qualité de neveu d'un général, à accepter le grade et la paye de sous-lieutenant.

Bientôt il comprit tout ce que sa nouvelle position lui offrait d'avantages. En attendant qu'on l'appelât sur le champ de bataille, il trouvait une existence matérielle assurée, et conservait assez de loisirs pour reprendre ses anciens travaux de journaliste.

Réunies dans la même main, la plume et l'épée vivent en bon accord.

Du journal au théâtre il n'y a qu'un pas. Notre jeune écrivain voulut le franchir et débuta par un drame en cinq actes, intitulé *Bertram ou le Pirate*[1], qui eut deux cents représentations à Paris. Encouragé par le succès, l'auteur composa coup sur coup trois autres pièces, le *Délateur*, *Ismayl et Mariam* et le *Chevalier d'Assas*.

Une petite comédie en un acte, *Amour et Étourderie*, complète le répertoire dramatique de M. Taylor.

Il entra aux gardes en 1814, en même temps que Lamartine. Ses anciennes étu-

[1] On traduisit l'œuvre en italien. Bellini composa la musique.

des pour l'école Polytechnique lui furent profitables. On l'admit au concours, lors de la création de la compagnie d'artillerie[1] dans laquelle il obtint le grade de lieutenant.

Tous ses congés se passaient en voyages.

Vers 1816, il retourna en Allemagne. L'année suivante, il parcourut la Hollande et l'Angleterre. Ses études archéologiques, poussées au plus haut point, devaient un jour doter nos bibliothèques d'un ouvrage extrêmement remarquable, sur le mérite duquel nous aurons longuement à nous étendre.

Il ne restait plus à M. Taylor qu'à visiter l'Espagne.

[1] Cette compagnie reçut le nom de *compagnie de Wagram*, ce qui prouve que la Restauration ne répudiait pas absolument les gloires de l'Empire.

Là devait se compléter la série de documents précieux qu'il amassait au profit de l'art chrétien, dont il a toujours maintenu les droits et constaté le triomphe.

Admis dans la garde royale, en qualité d'aide de camp du général comte d'Orsay, il fit partie de l'état-major de l'armée expéditionnaire qui franchit les Pyrénées en 1823.

Dans cette campagne, les investigations de l'artiste n'empêchaient pas le soldat de remplir noblement et courageusement ses devoirs. S'il y avait une mission sérieuse et difficile, c'était à notre officier d'état-major qu'on la confiait. Il s'engageait seul au travers de contrées ennemies, entouré de périls sans nombre, et les bravant tous. Plus d'une fois il fut mis en joue par le

tromblon d'un bandit, au moment où il dessinait les ruines d'un vieux château ou la flèche dentelée de quelque chapelle monastique perdue dans les sierras lointaines.

Un jour, on lui dit de monter à cheval et d'aller se mettre à la disposition du général Bordesoulle, qui assiégeait Cadix.

Il s'agissait de recevoir les communications écrites de ce chef et de les porter, à Lisbonne d'abord, au comte Hyde de Neuville, ambassadeur de France, puis au général Bourg, qui commandait l'expédition de la Corogne.

Notre intrépide baron devait traverser le Portugal et la Galice, occupés d'un bout à l'autre par les troupes du général Plasencia.

Il part, confiant en Dieu et en son courage.

Pendant trois jours toutes les difficultés de la route sont vaincues. Le soir du quatrième jour, il arrive sur les bords du Minho et reconnaît l'impossibilité de traverser le fleuve sans tomber au pouvoir des corps ennemis, gardiens de la rive opposée.

Un paysan portugais aborde l'officier voyageur et l'examine curieusement.

— Puis-je vous être agréable en quelque chose? lui dit-il. J'aime les Français.

— Ah! fit Taylor, regardant son homme, et se croyant en face d'un espion.

Le paysan devina sa pensée.

— Étiez-vous à Paris en 1811? demanda-t-il.

— Oui; pourquoi?

— Vous devez vous rappeler d'avoir vu un régiment de cavalerie portugaise y monter la garde?

— En effet, répondit Taylor, au boulevard du Temple.

— Je faisais partie de ce régiment; j'ai servi la France, et je ne laisserai pas un officier français dans l'embarras.

— Pourrez-vous, dit Taylor, me faire traverser le fleuve à minuit?

— Rien de plus simple, ma barque est à vos ordres. Mais il y a des vedettes à l'autre bord. L'essentiel est de ne pas tomber dans une embuscade. Vous trouverez là-bas, en débarquant, un guide et

deux chevaux de poste vigoureux, qui vous conduiront d'une seule haleine jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Je me charge de tout.

Taylor lui serra vivement la main.

A minuit, le brave paysan le reçut dans sa barque. On traversa le fleuve. Le guide avec ses chevaux était sur l'autre rive, et l'envoyé du général Bordesoulle franchit au galop les lignes ennemies.

Cent balles sifflèrent à ses oreilles sans l'atteindre.

Il termina son périlleux voyage, et fut mis à l'ordre du jour de l'armée par le général Bourg, pour l'héroïsme et l'habileté dont il avait fait preuve.

Le résultat de cette mission si heureusement accomplie fut la reddition de Cadix.

On nomma notre officier capitaine d'état-major ; il passa plus tard au grade de chef d'escadron.

Ici finit l'histoire du soldat ; celle de l'artiste et du bienfaiteur des artistes complétera ce petit livre.

Le baron Taylor est au nombre de ces hommes qu'un biographe consciencieux doit mettre en relief, par cela même que notre siècle égoïste et perverti peut les coudoyer sans les voir.

De nos jours, la célébrité est fille du scandale. Un impudent coquin reçoit les hommages de la foule, et l'on s'incline à peine devant l'homme de bien qui passe.

A nous donc de crier : Chapeau bas !

Tant pis pour ceux qui nous obligent à leur enseigner la morale et la politesse.

Notre tâche est aussi simple que digne. On nous verra démolir constamment le piédestal de plâtre du mensonge et le reconstruire en marbre pour y asseoir la vérité.

Chacun son rôle en ce bas monde.

Outrecuidance pour outrecuidance, nous préférons celle qui vise au triomphe du juste et de l'honnête.

Continuons notre biographie.

Le motif pour lequel le baron Taylor abandonna la carrière des armes, au moment où il venait de s'y couvrir de distinction, n'a jamais été douteux. Il voulait s'occuper exclusivement de l'œuvre colossale qui a pour titre : *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, et dont la première livraison, publiée avant son

départ pour la Péninsule, obtenait un succès d'enthousiasme.

Il ne voulut pas néanmoins quitter l'Espagne sans avoir exploré les provinces du sud, où la domination mauresque a laissé tant de richesses architecturales.

Derrière ses vieux remparts flanqués de tours énormes, Cordoue lui montra la superbe mosquée du calife Abdérame, aujourd'hui transformée en basilique chrétienne. L'ombre des rois maures lui apparut à Séville sous les galeries silencieuses de l'Alcazar ; et Grenade, la fière Grenade, lui permit de visiter le Généralif et l'Alhambra.

La guerre avait peuplé les royaumes de Murcie et de Valence de hordes indisciplinées. Notre voyageur n'aurait jamais pu

regagner la France s'il n'eût fait la rencontre d'un bandit aussi aimable et aussi dévoué dans son genre que le paysan portugais.

Il y a cinq ou six ans, nous avons entendu raconter à M. Taylor lui-même l'anecdote qui va suivre.

C'était aux environs d'Orihuella.

Le soldat, redevenu touriste, apprend que le pays est au pouvoir d'un terrible chef de bande, appelé don Jaim, dont les lieutenants gardent toutes les gorges de la sierra de Crevillente [1]. Impossible de franchir le moindre passage sans être tué ou fait prisonnier.

Don Jaim avait reçu le titre majestueux de roi de la montagne.

[1] Chaine de montagne qui sépare les deux royaumes.

Le cas devenait grave.

Taylor voyageait seul, accompagné d'un domestique espagnol, qui pouvait très-bien, le cas échéant, faire cause commune avec les bandits.

— Où rencontre-t-on ce chef illustre ? Est-il possible d'en obtenir une audience ? demanda-t-il à la maîtresse de la *venta* [1] où il était descendu.

— *Si, señor*, rien de plus facile, répondit-elle. Justement, le voilà qui déjeune. Vous pouvez lui parler en toute sécurité.

Elle lui montrait un petit homme court, à face rubiconde, mangeant à une table voisine, et doué d'un appétit remarquable.

[1] Auberge de village. Les hôtelleries de la ville prennent le nom de *posadas*.

On voyait que son métier ne lui causait pas extrêmement de remords.

Il portait l'ancien costume espagnol. Sa veste de velours bleu-de-ciel et sa résille lui donnaient beaucoup plus de ressemblance avec Figaro qu'avec le brigand terrible au nom duquel tremblaient les populations.

Taylor s'approcha de ce personnage, et dit en le saluant :

— *¿ Quiere v^d tomar un vaso de aguardiente*[2] *?*

— *Con mucho gusto*[1], répondit le bandit. Mais je parle français, ne vous gênez pas. Que désirez-vous de moi ?

[1] Voulez-vous boire un verre d'eau-de-vie ?
[2] Avec plaisir.

Il lui faisait signe de prendre place à table vis-à-vis de lui.

— Vous êtes maître absolu de ces montagnes, dit Taylor. Je sais qu'on n'en franchit pas les gorges sans vous payer un tribut. Or ma valise est celle d'un artiste : elle contient seulement quelques souvenirs de l'Alhambra... des morceaux de plâtre. Quant à ma bourse, elle est vide, et je ne suis pas d'humeur à vous donner ma montre. Cependant je désire un laisser-passer signé de vous, que je puisse montrer aux hommes de votre bande.

— Je ne sais pas écrire, dit le bandit ; je ne puis que vous accompagner moi-même. Dans un quart d'heure soyez prêt à monter à cheval.

— C'est convenu j'accepte, dit Taylor.

Au fond de l'âme, il n'était pas sans inquiétude. Un autre compagnon de voyage lui eût mieux convenu.

Il vit don Jaim aborder deux ou trois hommes au visage sinistre, et l'entendit échanger avec eux certaines paroles suspectes en regardant sur la place du village une caravane d'*arrieros* [1], qui se décidaient à passer la montagne sous la protection d'une troupe de dragons espagnols.

— Partons ! dit le bandit, revenant à Taylor. Je vous préviens qu'il ne faudra vous mêler en aucune sorte des événements dont vous pourrez être témoin,

[1] Marchands muletiers.

sans quoi je serais obligé de vous laisser voyager seul.

Ils montèrent à cheval.

A peine étaient-ils à une demi-lieue du village, en train de gravir les premières pentes de la montagne, que des coups de feu se firent entendre.

—Inutile de vous arrêter, dit don Jaim. Ce sont les *arrieros* que mes lieutenants avertissent de payer le tribut. Toute intervention serait une folie. Au trot! Ne regardez plus en arrière.

Vers le soir, ils aperçurent une cabane isolée, où don Jaim lui ordonna de laisser son domestique.

— Pourquoi? demanda Taylor.

— Parce que, si je me fie à vous, lui dit le brigand à l'oreille, je ne me fie

pas à cet homme. Nous approchons de ma demeure. Comprenez-vous ?

Effectivement, après avoir descendu une gorge rapide, bordée à droite et à gauche par un bois d'oliviers, ils virent une gitana qui accourait joyeuse à leur rencontre.

— C'est ma femme, dit don Jaim à son compagnon de route ; l'enfant qu'elle porte dans ses bras est mon fils.

La gitana se trouvait alors tout près d'eux. Il se pencha pour l'embrasser, sans descendre de cheval, et lui dit :

— *Buenos tardes. Deme usted el niño* [1].

Prenant le marmot et l'asseyant devant lui sur le rebord de la selle, il se mit à lui

[1] Bonsoir. Donne-moi le petit.

débiter en espagnol ces mille niaiseries affectueuses que les pères et mères de tous pays inventent à l'usage de leur progéniture. Se retournant ensuite vers Taylor, il ajouta :

— *Yo lo educaré dignamente para mi profesion* [1].

Le bandit espagnol se peint tout entier dans cette phrase.

A l'en croire, c'est un état qu'il exerce, et un état aussi honorable qu'un autre. Ses pères lui ont légué l'escopette; il la transmet à ses enfants et leur recommande, à son lit de mort, de suivre pieusement son exemple.

Au vol et à l'assassinat près, c'est un

[1] Je l'élèverai dignement pour ma profession.

fort honnête homme, plein de dévouement et de cœur.

Les caresses de famille échangées, don Jaim piqua sa monture et dit à Taylor :

— En route ! Nous souperons à deux lieues d'ici. Demain au point du jour, vous serez en sûreté.

Le baron jeta dans la robe de l'enfant quelques douros d'or, et la mère sourit.

— *Buen viage !* [1] leur cria-t-elle.

Ainsi que l'avait annoncé don Jaim, l'aurore trouva nos voyageurs aux portes d'une petite ville appelée Calasparra, de l'autre côté de laquelle les routes étaient franches.

Taylor voulut emmener dans une au-

[1] Bon voyage !

berge le complaisant bandit pour lui offrir un déjeuner d'adieu.

— Non pas ! fit don Jaim. Puisque votre bourse n'est que médiocrement garnie, à quoi bon vous livrer à des dépenses inutiles? Allons chez l'alcade.

— Hein? s'écria Taylor... Chez l'alcade?... Il vous arrêtera !

— Jamais; il a trop peur de moi.

Cinq minutes après, le hardi brigand frappait à la porte du magistrat, qui le reçut avec beaucoup d'égards.

— Avez-vous trouvé bon le dernier porto que je vous ai envoyé? demanda-t-il à l'alcade.

— Excellent, seigneur bandit.

— Je vous enverrai du xérès d'ici à quelques jours. Voici un officier français

auquel j'ai servi de guide dans la montagne; il faut le loger convenablement chez un des premiers bourgeois de la ville.

— Avec plaisir ! Trop heureux de vous être agréable, répondit l'alcade.

Taylor tombait des nues.

Il ne savait pas qu'en Espagne la justice pactise avec les *bandidos* [1] quand elle se voit la plus faible, sauf à les pendre plus tard, si elle est en mesure de cerner la troupe et de braver les représailles.

— J'ai besoin de repos, dit don Jaim à son compagnon de route, et je vais loger avec vous en maison bourgeoise. Les *posadas* de cette ville sont mauvaises. Soyez sans crainte, je serai parfaitement reçu.

[1] Brigands.

La prédiction se réalisa.

Comme l'alcade, l'hidalgo désigné pour héberger l'officier français témoigna au prince de la montagne des marques de déférence que celui-ci jura de reconnaître en n'exigeant aucun droit sur tout ce que son hôte pourrait faire venir de Murcie ou de Valence.

Taylor s'habituait à merveille à la compagnie du brigand ; mais il dut s'en séparer le matin du troisième jour.

— Je voudrais garder quelque chose de vous, dit don Jaim ; échangeons nos armes.

— Volontiers, répondit le touriste.

Il lui donna ses pistolets, et le brigand lui offrit en souvenir son tromblon, que chacun peut voir aujourd'hui, comme

preuve de la vérité de notre anecdote, suspendu triomphalement, rue de Bondy, dans la bibliothèque du baron Taylor.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la première livraison du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France* était publiée ; il s'agissait de continuer l'œuvre.

« C'était, dit M. Jules Romain, une lourde entreprise, qui demandait toutes les ressources de l'érudition et du talent, de grands capitaux, une infatigable persévérance.

« Reconstituer par le souvenir la France de nos pères ; aller de province en province, de ville en ville, du donjon démantelé au village détruit ; rendre à chaque construction son origine, dire à chaque ruine sa cause, et, devant tous ces témoins muets des fureurs ou de l'oubli des hommes, sur toutes ces victimes du temps, faire planer l'éternelle justice, l'éternelle clémence, l'éternelle grandeur dans leur manifestation chrétienne ; écrire en un mot trente volumes in-folio, produire six mille dessins, voilà ce qu'avait conçu,

à vingt-huit ans, un lieutenant d'artillerie, sans autres ressources que sa solde, sans autre appui que son talent; et ce qu'il avait conçu, il l'a exécuté [1].

Fort de la science archéologique puisée dans ses voyages, et déplorant les dévastations commises par cette troupe de vandales que le démon révolutionnaire poussait sur les abbayes et les châteaux, le baron Taylor résolut de se poser en obstacle et d'arracher à la bande noire son marteau destructeur.

Il communique à Charles Nodier cette idée courageuse et lui propose d'attacher son nom à l'œuvre.

Nodier accepte. Ils visitent ensemble la Normandie, parcourent la Bretagne, et les trois premiers in-folio paraissent.

[1] Archives de la *France contemporaine*, t. IV.

Mais ce travail de bénédictin effraya bientôt l'auteur de *Trilby* et de la *Fée aux miettes*. La fantaisie était la muse de ce charmant écrivain. Il ne s'habituait que très-difficilement à marcher dans les routes solennelles et régulières de la science.

— Travaillez sans moi, dit-il à Taylor. Je n'ai malheureusement ni votre foi persistante ni votre courage, et je retourne à mes romans.

Resté seul, notre archéologue continua son œuvre immense. Un moine du quinzième siècle n'aurait pas eu le travail plus intrépide et plus assidu.

Dix-sept volumes sont publiés à l'heure où nous écrivons ces lignes, dix-sept volumes géants, remplis de dessins merveil-

leux[1], et imprimés avec ce caractère net et pur que les ateliers typographiques de Firmin Didot seul possèdent.

Le texte, écrit par M. Taylor lui-même, contient l'historique des monuments, les légendes et les traditions curieuses qui s'y rattachent. Il est enfermé dans un cadre lithographique d'une originalité saisissante et d'une exécution parfaite. Le crayon rivalise avec la plume; il raconte l'histoire à sa manière, il la fait vivre et palpiter sous les yeux du lecteur.

Ce livre seul a développé dans des pro-

[1] Les artistes les plus illustres ont prêté leur concours à M. Taylor. Nous devons citer Isabey, Géricault, Ingres, Athalin, Horace Vernet, Fragonard, Villeneuve, Renou, Michalon, Truchot, Enfantin, Xavier le Prince, Harding, Chapuy, Sabatier, Haghe, Viollet le Duc, Séchamp, Questel, Lassus, Chambon, Cicéri et Dauzats.

portions énormes l'art de la lithographie.

Treize volumes restent à faire.

Notre héros y consacre tous ses soins, toutes ses veilles; il ne mourra pas en léguant à nos bibliothèques un héritage incomplet.

Le style de M. Taylor a ce cachet pittoresque et cette couleur locale que le touriste intelligent sait toujours prendre aux lieux *qu'*il explore. C'est une œuvre scientifique et littéraire, qui remplit largement son but et se distingue par la vérité, par l'exactitude, par la poésie des détails. La phrase est soutenue, châtiée, souvent élégante, et *toutes* les légendes, toutes les chroniques sont classées avec la plus admirable méthode [1].

[1] M. Taylor a publié trois autres ouvrages où l'on

Chez nous, on rencontre éternellement de ces esprits envieux qui cherchent à dépouiller un artiste de sa gloire.

Le journal la *Sylphide* de concert avec un livre de critique intitulé les *Soirées d'artiste*, accusa M. Taylor de signer des pages écrites par une autre plume et des dessins dus à un crayon étranger.

Deux lettres vinrent simultanément démentir ces insinuations calomnieuses.

Voici la première :

trouve les mêmes qualités d'écrivain. Ces ouvrages ont pour titre : *Pèlerinage à Jérusalem*, les *Pyrénées* et le *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique*. La seconde de ces publications est un extrait développé du grand ouvrage archéologique. La troisième est le fruit de la campagne de 1823 et des excursions qui l'ont suivie. Elle est illustrée de deux volumes complets de dessins, tous l'œuvre du baron Taylor.

« Monsieur,

« Je lis avec le plus grand étonnement le paragraphe de votre article intitulé les *Collectionneurs*, où je suis nommé en passant. « M. Taylor, « dites-vous, a signé des livres dont Charles No- « dier a écrit le texte. » Les personnes qui vous ont fourni un pareil renseignement ont étrangement abusé de votre confiance. J'ai travaillé avec M. Taylor à la rédaction des *Voyages pittoresques*, que nous avons signés en commun, et j'ai même fourni la plus grande part des deux premiers volumes, mais non toutefois la meilleure; car les chapitres de M. Taylor, relatifs aux arts, ont obtenu et doivent obtenir beaucoup plus de succès que les miens. Depuis, M. Taylor a rédigé et publié *seul* les dix ou douze volumes de cet immense ouvrage qui ont paru jusqu'ici; et, si l'on m'y attribue encore quelque participation, c'est que M. Taylor a eu la politesse de conserver sur les frontispices le nom de ses anciens collaborateurs [1].

« J'ai eu l'occasion de protester souvent, je proteste encore ici de la manière la plus formelle,

[1] M. de Cailleux, ex-directeur des musées, avait aussi, dans le principe, collaboré à l'ouvrage.

et sur l'honneur, auquel je n'ai jamais manqué, *que je n'y suis pas pour une ligne.*

« Mon âge, mes souffrances continuelles, l'exigence de mes travaux d'obligation, ne me permettent pas, depuis longues années, les études, les soins et l'entière assiduité au travail que supposent des travaux d'une telle étendue. J'ose donc compter assez, monsieur, sur l'esprit de sincérité et de justice qui caractérise tout littérateur digne de ce nom pour espérer que vous voudrez bien réparer l'erreur dans laquelle vous êtes tombé, et me laver de l'odieux soupçon d'accepter sans réclamation l'honneur d'un succès qui ne m'est pas dû.

« Je suis, etc.

« CHARLES NODIER.

« Paris, 23 mai 1843. »

Oh! ce bon temps de littérature honnête! oh! cette loyauté de l'écrivain! pourquoi les retrouve-t-on si rarement de nos jours? pourquoi les Nodier ont-ils pour successeurs les hommes que nous connaissons?

La seconde lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je viens de lire, dans le numéro de la *Sylphide* de dimanche dernier, un article sur M. le baron Taylor, où l'auteur prouve en même temps qu'il ne connaît pas le baron Taylor, et qu'il a été bien malheureusement renseigné sur les choses qui le concernent.

« Je craindrais de fatiguer votre attention en signalant toutes les erreurs que contient l'article ; je signalerai seulement une assertion qui m'est personnelle. M. le baron Taylor n'a jamais signé une aquarelle de moi. Il faisait des dessins très-beaux avant que mon éducation d'artiste fût commencée, et j'ai reçu de lui, je reçois encore des conseils excellents, dictés par un goût éclairé, par un sentiment profond et poétique de l'art.

« Je regrette, monsieur, que vous ne connaissiez pas, entre autres études du baron Taylor, les magnifiques aquarelles faites par lui en Écosse, il y a une vingtaine d'années. En les voyant, vous penseriez comme moi que leur auteur n'a pas besoin de recourir à une main amie ; et, pour ma part, je vous assure que je serais

fier de mettre mon nom au bas de ces beaux dessins.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« DAUZATS. »

« Paris, 23 mai 1843. »

Ainsi la mauvaise foi de la critique reçut, le même jour, un éclatant et double démenti.

Le baron Taylor, à part la collaboration de Nodier aux deux premiers volumes, conserve le mérite intégral de son œuvre.

Non content de lutter par ses écrits contre les démolisseurs, afin de les empêcher de détruire cette magnifique histoire de pierre écrite par les siècles sur la surface du sol, Taylor lutta par ses actes et souleva contre la bande noire l'indignation du pays.

De 1818 à 1830, nous le voyons s'adresser aux chambres, aux ministres, à tous les pouvoirs, afin d'obtenir pour les études archéologiques encouragement et protection. Il signale les vieux monuments, églises ou châteaux, que l'incurie ou l'indifférence laissent tomber en ruines ; il dessille tous les yeux, il provoque une sorte de renaissance en faveur de l'art chrétien et fait voter des millions pour restaurer nos basiliques.

On lui doit la conservation du plus grand nombre des richesses monumentales dont la France s'honore.

L'homme qui ranimait si puissamment les arts devait aussi avoir l'honneur de ressusciter les lettres.

En 1825, la Comédie-Française tom-

bait dans le marasme et dépérissait chaque jour.

Évidemment, il fallait chercher la cause du mal dans la nullité des œuvres jouées alors sur le premier de nos théâtres, car jamais pléïade d'artistes plus brillante n'avait été chargée de les interpréter.

Pour la comédie, on avait Michaud, les deux Baptiste, Armand, Firmin, Samson, Monrose, Menjaud, et mesdemoiselles Mars, Dupont, Mante, Leverd et Bourgoin.

La tragédie possédait Talma, le puissant acteur, avec Lafont, Ligier et mademoiselle Duchesnois.

Mais on ne pouvait pas éternellement jouer Corneille et Molière. Les chefs-d'œuvre ont besoin de repos pour conserver leur prestige. Il est nécessaire que l'art

sorte parfois des sentiers battus pour aller à la découverte ; il faut que de temps à autre il se transforme, et qu'un sang jeune et chaud s'infiltre dans ses veines, dût l'inoculation enfanter la fièvre et causer le délire.

Voilà ce que les vieux auteurs ne voulaient pas comprendre.

Enveloppés dans leurs langes classiques, ils buvaient toujours au biberon d'Aristote, sans comprendre que cet éternel berceau devenait leur tombe. Ils n'avaient plus ni mouvement ni souffle, ils se traînaient comme des larves au seuil désert du temple de la célébrité.

La Comédie-Française allait mourir avec eux, quand on eut tout à coup l'heureuse idée de lui donner pour commissaire

royal l'homme actif et entreprenant dont nous écrivons l'histoire.

Taylor jeta les yeux autour de lui.

D'un côté, lui apparurent la décrépitude, le dépérissement, l'impuissance ; de l'autre, il vit poindre à la surface du champ littéraire quelques germes hardis, autour desquels il se hâta d'écarter les plantes mortes, et qu'il vit se développer aussitôt avec une vigueur de végétation surprenante.

Une école jeune, passionnée, fouguense, éleva la voix.

Elle prêcha des maximes qui tout à coup, par le plus étrange des galvanismes, firent sortir de leur sommeil lugubre les larves dont nous parlions à l'instant même, et leur donnèrent pour la défense

d'Aristote l'énergie qui leur avait manqué pour le travail et pour la gloire.

A partir de ce moment, l'art fut sauvé.

Ce n'était plus la mort; c'était le combat, c'était la vie.

Le nouveau commissaire royal se boucha les oreilles, lorsqu'il entendit crier à l'hérésie et à la profanation [1]. Ni les clameurs ni les injures ne l'intimidèrent. Il ouvrit à deux battants les portes de la Comédie-Française aux novateurs; il les mit en présence de leurs ennemis, et la foule accourut pour assister à la bataille.

[1] Après le succès du *Léonidas* de M. Pichat, première pièce de l'école nouvelle jouée avec un grand luxe de décors, l'éditeur Barba donna un souper monstre. Tous les convives félicitèrent Taylor de sa hardiesse, et Talma se jeta dans ses bras en s'écriant : « Mon ami, vous êtes le sauveur de la Comédie-Française ! »

Aujourd'hui que la paix est à peu près signée, ne trouvez-vous pas qu'*Hernani* et *Marion Delorme* sont de bonnes et valables conquêtes ?

Nous devons au baron Taylor la révélation du génie de Victor Hugo [1], sans parler de vingt autres romantiques dont il a signé les titres de noblesse littéraire.

Les quatre premières années de son administration courageuse ont suffi pour

[1] Ce fut Chateaubriand qui présenta Victor Hugo, en 1821, au baron Taylor. Le jeune auteur travaillait à une revue placée sous le patronage du chantre des *Martyrs*. Il désirait écrire pour le théâtre. Taylor, qui n'avait pas, à cette époque, la direction de la Comédie-Française, encouragea Victor Hugo à donner sa première pièce, *Inès de Castro*, à un petit théâtre appelé le *Panorama-Dramatique*, dont le comité de lecture était composé de MM. Charles Nodier, Picard, Merville et Renouard. La pièce fut reçue, mais la censure n'en permit pas la représentation.

transformer l'art. Il a greffé sur de vigoureux sauvageons les branches de la vieille souche ; la séve rajeunie bouillonne et pousse des rameaux à perte de vue.

L'arbre est vivace, laissez-le produire.

Aux yeux du baron Taylor, l'art est avant tout fils de la liberté ; toujours il a voulu l'affranchir de ses entraves.

En même temps qu'il aplanissait la route aux romantiques insurgés, il essayait d'obtenir du pouvoir la permission de représenter les anciennes pièces défendues, principalement le *Mariage de Figaro*.

Nous avons recueilli, à cet égard, une anecdote curieuse.

Le ministre semi-révolutionnaire qui essayait alors d'étayer avec le libéralisme

un trône chancelant, M. de Martignac, connaissait beaucoup le commissaire royal. Il lui avait promis de rendre à la Comédie-Française l'œuvre de Beaumarchais.

Par malheur Charles X ne partageait pas l'opinion de son ministre.

— Que voulez-vous ? le roi s'y oppose, répondait Martignac à Taylor, quand ce dernier lui réclamait sa parole.

— Allons donc ! est-ce qu'en fait de théâtre le roi a une volonté ? Vous n'insistez pas avec assez de chaleur, répliquait le commissaire royal. Permettez-moi de vous accompagner à Saint-Cloud. Dix minutes d'audience, et je rapporte l'autorisation.

— Soit, dit Martignac, j'aime mieux cela.

Ils partirent.

Charles X les reçut après son déjeuner. Quand Taylor eut présenté sa requête, le roi s'écria :

— Miséricorde! que me demandez-vous? Personne ici ne le veut. Martignac le sait bien. Son but, en vous amenant, est de mettre sa responsabilité à couvert. Le *Mariage de Figaro*, juste ciel! je serais perdu. Madame [1], ajouta-t-il, en riant, m'arracherait les yeux!

— Pourtant, Sire, je vous le proteste, il n'y a aucun inconvénient à craindre. Votre Majesté, d'ailleurs, ne peut continuer de proscrire une pièce dans laquelle, jadis, elle a joué un rôle à Trianon.

— Qui vous a dit cela? fit le roi.

[1] La duchesse d'Angoulême.

— Je ne crois pas me tromper, Sire, répondit Taylor en s'inclinant.

— Non, vous êtes bien instruit. Ah! c'était le temps de ma jeunesse! (Les yeux du roi devinrent humides.) Nous étions un peu fous alors. Je jouais le rôle du comte Almaviva, et Marie-Antoinette jouait Suzanne. Pauvre reine! Vous me rappelez tout à la fois de joyeux et tristes souvenirs. Croyez-moi, ne parlons plus de ces choses.

— Enfin, Sire, l'œuvre de Beaumarchais ne peut être mise à l'index quand le prince qui a bien voulu l'honorer est sur le trône.

— Sans doute... Votre logique est adroite. Mais, là, franchement, croyez-vous qu'il n'y ait aucun scandale ?

— J'affirme à Votre Majesté qu'il n'y en aura pas plus que pour les pièces de Corneille et de Molière.

— Eh bien, arrangez cela avec Martignac, dit le roi.

Il salua et rentra dans ses appartements.

— Vous vous êtes trop engagé, mon cher, dit le ministre, ramenant avec lui le solliciteur dans son carrosse. Aucun scandale! Y songez-vous? Et le monologue?

— Mon avis est de n'en pas couper une ligne. Fiez-vous à moi, dit Taylor.

L'événement donna raison au commissaire royal.

Tous les spectateurs, le jour où l'on représenta la pièce, avaient en main la petite édition Touquet[1], pour suivre les

[1] Elle était complète et se vendait quatre sous.

acteurs et confronter avec leur débit chaque passage de l'œuvre. Une fois certain que la censure n'avait rien coupé, le parterre applaudit avec enthousiasme et ne se livra pas à la moindre manifestation politique.

Taylor fut moins heureux pour le drame de *Marion Delorme*.

Il fit une seconde fois le voyage de Saint-Cloud et trouva Charles X inflexible.

— Non, monsieur Taylor, non !... Je suis désolé, dit le roi ; mais nous laissons aller déjà trop loin les choses. M. de la Bourdonnais[1] refuse absolument d'autoriser une pièce où un roi de France est voué au ridicule. Dites à M. Hugo que,

[1] Successeur de Martignac.

pour l'indemniser, je lui fais six mille francs de pension.

— Sire, dit Taylor, autorisez-moi à porter ce chiffre à douze mille : l'offre sera plus magnifique, et la réponse sera la même.

En effet, on sait que Victor Hugo refusa l'or qu'on lui proposait en échange de sa gloire.

Sous l'administration de M. de Martignac, et dans ses entretiens avec le ministre, le baron Taylor avait jeté le premier plan du projet colossal qui devait, en dépit des incrédules, se réaliser un jour et transporter sur nos rivages une de ces masses de granit, aux flancs desquelles la vieille Égypte sculptait son histoire.

« Les drapeaux victorieux de la France, écri-

« vait à cette époque M. Taylor, ont vu toutes « les parties du monde, et partout où ils ont « flotté, ils ont montré aux peuples que les Fran- « çais savaient faire connaître sur la terre étran- « gère les bienfaits de la civilisation de leur pa- « trie. Pour souvenir des victoires de nos armées, « des étendards étaient appendus aux voûtes de « nos églises ; ces trophées ont disparu. Ne serait- « il pas glorieux d'élever des monuments qui « rappelleraient les batailles qui en avaient doté « la France? Les campagnes des Français en « Égypte, si glorieuses et si poétiques, égalent « les hauts faits des croisades ; pas une pierre « ne conserve à Paris le souvenir de cette gloire.

« Bossuet a dit que « la puissance romaine, « désespérant d'égaler les Égyptiens, a cru faire « assez pour sa grandeur d'emprunter les obé- « lisques de leurs rois. »

« La France, qui a égalé les Égyptiens et les « Romains dans la guerre, devrait consacrer ses « triomphes en Orient par un de ces monuments « dont l'Égypte et Rome sont encore si riches. « Il existe à Louqsor, dans les ruines de Thèbes, « deux obélisques qu'il serait possible de trans- « porter à Paris, et qui orneraient admirable- ment une ou deux de nos places publiques, en

« même temps qu'ils signaleraient, par de nou-
« veaux témoignages, le triomphe de nos armes
« et la supériorité de nos sciences [1]. »

Par ordre de Charles X, le baron Taylor fit un premier voyage pour aller visiter les ruines de Thèbes et voir s'il était possible de transporter à Paris les obélisques dont il signalait l'existence.

Son excursion fut rapide. Il rapporta des notes qui concluaient à la possibilité du transport.

Mais le ministère protecteur du projet venait d'être renversé.

Taylor eut à vaincre l'indifférence d'une administration nouvelle. Enfin le baron d'Haussez, nommé ministre de la marine, s'entoura d'une commission de savants pour

[1] Extrait d'une lettre adressée, en 1828, au ministère de l'intérieur.

examiner le projet avec eux, et, le 6 janvier 1830, parut une ordonnance royale, dont nous avons retrouvé le texte aux archives.

ARTICLE PREMIER.

« Le sieur baron Taylor sera envoyé comme commissaire du roi auprès du pacha d'Égypte pour négocier la cession des obélisques de Thèbes et pour faire transporter en France l'obélisque d'Alexandrie.

ARTICLE 2.

« Les frais relatifs à cette mission et au transport de ces monuments seront faits par la marine et portés au compte de ce département.

ARTICLE 3.

« Notre ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

« Donné à Paris en notre château des Tuileries.

« *Signé* CHARLES.

« *Le ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies,*

« *Signé* BARON D'HAUSSEZ. »

Le 17 mars, Taylor s'embarque sur la *Diligente*, corvette commandée par M. de Moulac ; mais il n'arrive en Égypte que pour apprendre de la bouche de Méhémet-Ali lui-même que les obélisques dont on réclame la cession viennent d'être accordés à l'Angleterre.

Une lutte s'engage entre l'envoyé de France et le consul anglais.

Après des conférences sans nombre et des difficultés de toute sorte, la diplomatie du baron Taylor triomphe. L'Angleterre se désiste. On rend à la France les deux obélisques de Louqsor, et on lui donne, en surcroît, l'aiguille de Cléopâtre à Alexandrie.

Un navire, construit tout exprès par M. Rolland, inspecteur du génie maritime,

remonte le Nil, va prendre dans la Haute-Égypte l'un de ces deux énormes blocs de pierre qui, depuis quarante siècles peut-être, dormait sur la tombe d'un Pharaon, descend le fleuve avec sa conquête, la confie aux flots de la Méditerranée, tourne par Gibraltar, longe les côtes d'Espagne et celles de France ; puis, remontant la Seine à son embouchure, comme il a remonté le Nil, arrive le 23 décembre 1833, et permet à M. Lebas, le célèbre ingénieur, de dresser sur son piédestal ce monument contemporain de Sésostris.

Le baron Taylor avait reçu cent mille francs pour ses frais de représentation et de voyage.

Il n'en dépensa que dix-sept mille et rendit au trésor quatre-vingt-trois mille

francs, qu'il pouvait conserver comme récompense de sa mission.

Un pareil fait n'a pas besoin de commentaires.

Avec l'obélisque, M. Taylor rapportait une foule de curiosités égyptiennes, particulièrement un magnifique sarcophage, que la foule admire dans les galeries du Louvre.

« Pour tous ces services rendus à l'État, monsieur le baron, lui écrivait alors le ministre, vous n'avez voulu accepter aucun prix, aucun dédommagement. Une seule chose est digne de payer de pareils services, c'est la reconnaissance du pays auquel on les a rendus. »

En 1835, le roi Louis-Philippe confia

à M. Taylor une nouvelle et importante mission.

La France n'avait un instant possédé, sous l'empire, les toiles précieuses des Ribeira, des Velasquez et des Murillo, que pour regretter plus vivement leur perte, lorsqu'elle fut obligée de les rendre.

On chargea l'ancien compagnon de voyage de don Jaim d'aller acheter tous ces chefs-d'œuvre.

Il partit pour l'Espagne avec un million, et il sut, à force de recherches et d'efforts, réunir, en tableaux, depuis les maîtres du moyen âge jusqu'à Goya-y-Lucientes, l'illustre auteur des *Capriccios* [1], toute l'histoire de la peinture espagnole,

[1] Caricatures politiques pleines de raillerie originale et de finesse.

si puissante au point de vue de la foi et du sentiment de la couleur.

Suivant, un jour, la route d'Alicante à Carthagène, il aperçut, à l'extrémité d'un pilier en briques, une tête de mort scellée dans une cage de fer.

Le vent agitait la cage et faisait grincer la chaîne d'une façon lugubre.

— Qu'est-ce que cela? demanda Taylor à un jeune berger, dont les chèvres paissaient sur un monticule voisin.

— C'est la tête de don Jaim, le bandit, répondit l'enfant.

— Diable! fit Taylor, assez ému de retrouver son guide en si piteux état. Il s'est donc laissé prendre?

— Oui, dit le pâtre; mais il a fallu deux régiments pour le traquer dans la

montagne. C'était un brave homme, tout le pays le regrette.

L'alcade de Calasparra avait condamné don Jaim à mort, après avoir bu son xérès et son porto.

Nous avons sous les yeux un article publié par le *Constitutionnel*, et où M. Amédée de Césena rapporte, à l'occasion du second voyage du baron Taylor en Espagne, un fait qui honore à la fois le cœur de l'artiste et le caractère de l'homme.

« Au moment où il entrait dans l'église du monastère d'Alcobaça, une troupe d'individus, égarés par la fièvre des révolutions, venaient de profaner la tombe d'Inès de Castro et de porter une main impie sur ses restes sacrés. Elle avait été dépouillée une seconde fois de la couronne

de reine, qu'elle n'avait pu porter vivante [1], et que, morte, elle avait reçu de son époux devant toute la noblesse de Portugal.

« Ses ossements étaient dispersés sur les dalles de l'église.

« M. Taylor s'empressa de les rassembler avec un soin religieux, et, après les avoir restitués à la tombe d'Inès, il alla chercher dans la petite ville d'Alcobaça un ouvrier pour la faire sceller. »

Ces circonstances empêchèrent l'illustre voyageur de reproduire par la moulure une tombe mutilée ; mais il rapporta de

[1] Alphonse IV, roi de Portugal, ayant appris que son fils don Pèdre l'avait épousée en secret, la fit assassiner. Don Pèdre, une fois sur le trône, condamna les meurtriers aux plus affreux supplices, exhuma le corps d'Inès, la couronna devant tous les grands du royaume, et leur ordonna le baise-mains.

Grenade les mausolées de Philippe le Beau, de Jeanne la Folle, de Ferdinand et d'Isabelle, quatre chefs-d'œuvre sculptés dans le style le plus pur de la Renaissance.

A peine revenu d'Espagne, le baron Taylor fut envoyé à Londres pour y recueillir le musée Standish [1], légué au roi des Français par un des plus riches collectionneurs d'outre Manche.

Puis, toujours infatigable et de plus en plus avide de conquêtes artistiques pour la France, il alla de nouveau visiter Rome, Naples, Palerme; descendit à Malte, où il

[1] Ce musée, qui, outre les tableaux, les dessins et les gravures précieuses, contenait la plus magnifique collection des *Aldes* qu'on ait vue jusqu'à ce jour, a été vendu en 1848, ainsi que le musée espagnol. C'est une preuve de plus à ajouter à toutes celles que la seconde république a données de son mépris pour les arts.

déposa sur la tombe du comte de Beaujolais [1] le magnifique marbre de Pradier ; se dirigea vers la Grèce, explora l'Acropolis d'Athènes, les Propylées et le Parthénon ; remonta le Bosphore, interrogea Constantinople pour retrouver les vieux murs de Byzance, l'église de Sainte-Sophie, la plus ancienne de la chrétienté, et la tombe du dernier Constantin ; passant ensuite en Asie Mineure, il fouilla les ruines d'Éphèse, revint par Smyrne, Rhodes, Candie, la côte d'Afrique, et rapporta triomphalement aux musées du Louvre et de Versailles une grande partie des richesses qu'on y admire.

Travaillez, artistes ! vous avez des modèles.

[1] Frère de Louis-Philippe, mort en exil (1808).

Le baron Taylor a rendu le monde entier votre tributaire.

Mais son œuvre n'est pas complète.

Il sait combien vous êtes imprévoyants ; il sait dans quelle douce et dangereuse quiétude vous berce le culte des arts. Aucun de vous ne s'occupe des soins matériels et grossiers de la vie. L'or que vous gagnez se fond au creuset de l'enthousiasme, et quand vous descendez du nuage radieux où l'inspiration vous entraîne, la misère et la faim sont là qui vous attendent.

Un jour, Taylor apprend qu'un jeune écrivain est plongé dans la détresse la plus profonde.

Il se hâte d'aller frapper à la porte du ministre, et sollicite au nom de l'homme de lettres un secours qu'on promet d'ac-

corder aussi promptement que possible.

Par malheur, dans tous nos ministères, il y a d'interminables formalités administratives.

« Je me suis *empressé*, monsieur le baron, de faire droit à votre demande, écrivit le ministre au bout de trois semaines : votre protégé recevra trois cents francs à titre éventuel. »

Taylor répondit :

« Monseigneur, il est trop tard. Le malheureux s'est asphyxié ; l'argent ne peut même plus servir à ses funérailles. »

Ce triste événement donna pour la première fois au baron Taylor l'idée d'établir en faveur des artistes pauvres des sociétés de secours mutuels.

Dieu sait tout ce qu'il dépensa d'ardeur

et tout ce qu'il lui fallut renverser d'obstacles pour arriver à jeter la base de ces institutions précieuses, aujourd'hui solidement assises. Que d'efforts surhumains ! que de dévouement ! que de luttes pénibles contre le mauvais vouloir des uns, contre l'indifférence des autres !

L'archevêque de Paris a dit de M. Taylor : « C'est tout à la fois un apôtre de la philosophie chrétienne et de la philosophie antique. »

Jamais éloge ne fut plus complet ni mieux mérité [1].

[1] Voir à la fin de ce volume, aux *pièces justificatives*, deux lettres qui nous ont été communiquées par le conservateur d'une riche bibliothèque. Elles réunissent dans la même estime et dans la même admiration pour le baron Taylor des hommes entièrement opposés de mœurs, de religion et de langage. Nous avons fait traduire ces lettres pour nos lecteurs.

L'association des artistes dramatiques, fondée la première, a aujourd'hui trente mille livres de rentes, qu'elle distribue en secours et en bienfaits, sous la haute surveillance du baron Taylor.

Douze cents secours annuels ou pensions sont accordées aux vieux artistes, à leurs orphelins et à leurs veuves.

Ces rentes sont le produit de fêtes, de concerts, de messes solennelles, de loteries de bienfaisance, provoquées, organisées, dirigées par l'illustre fondateur.

Après l'association des artistes dramatiques, il a créé celle des musiciens, celle des peintres et celle des inventeurs industriels.

Les musiciens ont seize mille livres de rente, les peintres quinze mille, et les in-

venteurs douze cents. Cette dernière association, la plus récente de toutes, ne tardera pas à conquérir une fortune égale à la fortune de ses sœurs.

Président de toutes ces sociétés, unies entre elles par les liens les plus sympathiques, le baron Taylor les a noblement amenées au secours de la Société des gens de lettres, le jour où celle-ci fut menacée de ruine par madame George Sand.

Il a donné là un exemple de confraternité, dont le grand écrivain socialiste doit tenir note, pour apprendre, lui aussi, à mettre d'accord ses actes avec ses prédications.

Depuis ce jour, la Société des gens de lettres s'enorgueillit du patronage du baron Taylor. Toutes les infortunes littérai-

res sont secourues. La caisse, un instant vidée par les huissiers de madame Sand, se remplit chaque jour.

Taylor a supprimé l'hôpital pour les gens de lettres.

Nous avons aujourd'hui plus de cent mille francs, qui appartiennent à nos confrères malheureux [1].

On a dit de Taylor : « C'est le prototype de la bienfaisance. »

Effectivement, toute sa vie est consacrée au bienfait ; ses pas se dirigent sans cesse vers le même but. Il triomphe des difficultés les plus insurmontables et saurait tirer de l'or d'une pierre quand il s'agit

[1] En somme, le baron Taylor a créé soixante-cinq mille francs de rente, sans parler de près d'un million *distribué* en secours et pensions aux lettres et aux arts.

de venir en aide à un artiste ou de l'encourager dans la lutte.

On a osé dire que le baron Taylor, en travaillant pour les autres, travaillait aussi pour lui-même.

Jamais plus impudent mensonge n'a été soutenu.

L'homme qui a rassemblé des millions pour les distribuer à nos caisses de secours, s'est trouvé tout à coup aux portes de la misère, le jour où la république de 1848 lui a supprimé ses appointements.

Il a vécu de la vente d'une partie de sa bibliothèque, et nous avons tous vu briller sa croix de commandeur [1] sur un

[1] Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1822, il fut élu au grade d'officier en 1833, et obtint la dignité

habit qui était loin d'annoncer l'opulence.

Pour le baron Taylor, vendre ses livres est le signe d'une détresse suprême.

Où donc était sa fortune? Qu'étaient devenus les bénéfices secrets qu'on le soupçonne de réaliser? Personne, à aucune époque, ne l'a vu se livrer à la dépense; il vit comme un anachorète, couche sur un simple matelas au milieu de ses livres, et déjeune avec un pain de dix centimes et un verre d'eau.

Mais arrêtons-nous; c'est lui faire injure que de le défendre.

de commandeur le 19 mai 1837. Louis-Philippe voulait l'élever à la pairie et créer tout exprès pour lui un ministère des lettres et des arts. Si M. Taylor n'exerce pas officiellement ce haut emploi, il en remplit par le fait toutes les fonctions... *gratis pro Deo*. L'Institut lui a ouvert ses portes en 1847.

Autour de lui, pour imposer silence à ses détracteurs, cinq associations d'artist protestent de leur éternelle gratitude et nomment leur père.

Nous défendons à la calomnie la plu haineuse de flétrir cette belle existenc toute de sacrifice, de dévouement et d'ab négation.

Si l'on veut trouver un génie aussi per sévérant et aussi infatigable pour le bien il faut remonter jusqu'à saint Vincent d Paul.

FIN.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

LETTRE DU CHEIK ABOU-GHOS,

Chef indépendant établi entre Jaffa et Jérusalem, à El Quarié (Saint-Jérémie). Il commandait à dix mille cavaliers, et il fit la guerre à Ibrahim-Pacha.

Très-illustre et très-honorable ami, monsieur le baron Taylor (que Dieu le conserve !),

Après vous avoir présenté nos vœux sincères, le but de la présente est : premièrement, de nous informer de votre santé; secondement, de vous témoigner notre joie de votre heureuse arrivée dans nos contrées, et de vous inviter à descendre dans notre demeure, qui est bien véritablement la vôtre. Déjà notre cœur est rempli d'amitié pour vous. Nous nous rappelons sans cesse votre bonté, la douceur de votre caractère et vos bons procédés à notre égard. Votre cœur vous est garant de la vérité de ces paroles.

Votre lettre amicale nous est heureusement parvenue, ainsi que le magnifique présent d'une paire de pistolets et d'une longue-vue. Cette lettre vous était inspirée par la sincérité de votre cœur, et nous nous en glorifions aux yeux du monde. Nous avons tous rendu des actions de grâce à votre bon souvenir et à votre sincère amitié. On rencontre peu d'hommes aimant comme vous à faire le bien et à cultiver l'amitié. Nous ne cessons jour et nuit de prier pour votre illustre personne, et nous n'oublierons jamais vos bienfaits.

Tout ce qui vous appartiendrait ou serait muni d'un mot de votre main est sûr de trouver chez nous l'accueil le plus cordial [1].

L'amitié nous fait un devoir de vous accuser réception de votre noble présent, et de vous prier de nous honorer de vos ordres.

Mes frères, mes enfants et toute ma famille, grands et petits, font des vœux pour votre prospérité.

Que le Créateur tout-puissant daigne vous accorder ses bénédictions.

Votre sincère ami

IBRAHIM-ABOU-GAOS.

Le 5 de chaouel 1247 (1832).

[1] Le cheik a tenu parole. Un grand nombre d'amis de M. Taylor, notamment le marquis de Custine, ont reçu chez lui la plus magnifique hospitalité.

LETTRE DE DON J.-MANUEL FONT,

Moine espagnol, qui, après avoir passé vingt-deux ans dans les missions en Californie et au Mexique, était retourné dans son couvent près de Barcelone.

Ripol, Ribas, le 18 septembre 1834.

Monsieur le baron Taylor, à Paris.

Mon très-appréciable ami,

L'appréciée lettre, en date du 12 août passé, que vous m'avez fait la grâce de m'écrire de Perpignan, est en mon pouvoir; et au milieu de l'affliction où se trouvait mon âme, elle a été pour moi une incomparable consolation.

Quand vous daignâtes honorer ma pauvre cellule et quand vous me mîtes à même de vous connaître particulièrement, je vous montrai toute l'affection que vos richesses d'esprit et vos belles qualités devaient inspirer; quand vous me fîtes cadeau, par l'entremise de l'aimable M. Frédéric Madrazo, d'un portrait du célèbre Chateaubriand, je fis connaître la gratitude que votre générosité et mon devoir m'imposaient; mais ce que vous venez de m'envoyer m'a créé une nouvelle obligation que je ne saurais jamais remplir d'une manière qui satisfasse mes efforts et corresponde aux incontestables droits qu'elle vous donne sur moi. On sent dans l'ouvrage que vous m'avez donné le caractère d'un digne fils de la France ancienne et moderne; la philosophie y acquiert une splendeur nouvelle, et la religion tout son éclat. Ces considérations me transportent, mon appréciable ami, beaucoup plus loin que mon cœur ne peut atteindre.

Il se peut que les événements de la tant malheureuse Espagne me soient funestes comme à ceux qui aiment le bonheur de tous. Pour m'y soustraire autant que possible, je vis retiré dans ce village, dont les pacifiques et laborieux habitants ignorent cette vile et lâche animosité qui trouve sa naissance et son accroissement dans l'oisiveté et l'immoralité de ceux-là seulement qui se cachent entre les vices, ordinaire patrimoine des grandes populations. J'observerai de cette hauteur la marche des affaires publiques, et, si elles m'obligent à chercher un asile plus sûr, j'irai avec plaisir en France, qui n'est guère qu'à cinq lieues d'ici. Dans ce cas redoutable, je recourrais aux bontés que votre générosité me promet, vous considérant comme un véritable mentor, mettant mon ignorance sous votre égide. J'aurai l'inexprimable joie de trouver les lumières dont j'ai si grand besoin.

Celui qui vous remettra la présente, M. Calvet, vieux ami auquel m'unissent mille motifs de gratitude, est digne de toute considération, parce qu'il sait aimer ses semblables. C'est enfin celui dans la maison de qui je demeurerai pendant mon séjour à Paris.

Je n'ai, mon aimable monsieur, aucun mérite qui me rende digne des faveurs dont vous m'honorez et dont je vous remercie comme je le dois ; seulement je désire que vous me procuriez l'occasion de satisfaire, au moins par mes vœux réitérés, l'agréable obligation que vous m'avez imposée de vous aimer, obligation que gardera jusqu'au tombeau

Votre très-affectionné serviteur, qui baise vos mains,

MANUEL FRONT.

THIERS

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

Gervais

THIERS

Hadengue, Imp r du Four S G 63 Paris

[illegible] CONT[illegible]

[illegible]

[illegible]

PARIS

[illegible] EDITEURS,

[illegible] MAZARINE.

1854

[illegible] éditeurs se réservent le droit de [illegible] de reproduction à l'étranger.

LES CONTEMPORAINS

THIERS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE MAZARINE.

1854

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

THIERS

Hélas ! encore un grotesque !

Vraiment la tâche est aussi fatigante que douloureuse. Ne pouvant accuser notre bonne foi dans la recherche du vrai, nous nous demandons si nos yeux ont tort, ou si le scepticisme de notre époque se gagne comme une maladie.

Devenons-nous, avec tant d'autres, le jouet de cette illusion déplorable qui jette sur la pente du préjugé les esprits les plus honnêtes?

Sommes-nous atrabilaire, misanthrope ou pessimiste?

Comme le lapin de Florian voyons-nous les objets au travers d'une lorgnette qui nous les montre trop près ou trop loin, trop gros ou trop petits?

Toutes ces questions sont graves.

Notre plume sera brisée le jour où nous douterons de nous-même, et où l'on nous prouvera que nous regardons au travers d'un prisme menteur.

La hardiesse de notre œuvre ne s'excuse que par une loyauté absolue.

Écrire l'histoire vivante en subissant

l'influence d'une passion quelconque, d'une haine ou d'une colère, serait un crime.

Or, nous n'avons ni colère, ni haine, ni passion.

Quand il s'agit de tracer un portrait, nous examinons l'original sous toutes les faces; nous étudions chaque détail de sa vie; nous mettons ses actes au creuset de l'impartialité la plus scrupuleuse; nous pesons et nous contrôlons les divers jugements portés sur sa personne et sur ses œuvres; nous interrogeons, en un mot, la conscience publique, et, malgré ces recherches, ces précautions, ces études, nous ne prenons la plume qu'en tremblant, surtout si le personnage nous semble mériter le blâme

ou tomber sous le coup du ridicule.

« Hélas ! encore un grotesque ! » avons-nous dit au début de ce petit livre destiné à peindre M. Thiers [1].

L'exclamation nous est arrachée par un véritable chagrin, car nous avons eu beau retourner cette physionomie étrange et l'éclairer de mille façons, pour y trouver la moindre dignité, la moindre grandeur, cela nous a été impossible.

Nous n'avons pu saisir que des grimaces.

[1] Sur plus de cinquante biographes, nous n'en avons trouvé qu'un seul, M. Boilay, qui prît M. Thiers au sérieux. M. Boilay, entièrement à la discrétion de l'ex-ministre, écrivait sous sa dictée. Dans une lettre de M. Thiers à Véron, publiée par celui-ci à la page 193 du second volume des *Mémoires d'un bourgeois*, on lit ce post-scriptum : « Mes compliments à Boilay, qui fait toujours très-bien.

« A. THIERS. »

Et pourtant cet homme a été ministre, il a tenu la France dans sa main !

Un jour l'histoire se demandera quelle dynastie imprudente a osé confier ses destinées à cet écolier jaseur, à ce petit diable en lunettes, spirituel au possible et fin comme l'ambre, mais plus étourdi qu'un hanneton, plus écervelé qu'une mouche.

Louis-Adolphe Thiers est enfant de Marseille.

Toutes les ardeurs méridionales ont chauffé ce cerveau fantasque, où l'esprit sophistique des rhéteurs grecs se retrouve, au bout de vingt-quatre siècles, avec sés instincts de folle discorde.

Un de leurs descendants [1] a trouvé moyen de les surpasser tous.

Ce fut le 26 germinal an V (16 avril 1797) que la France eut la joie de voir naître M. Thiers.

Il est fils d'un ouvrier du port de Marseille, dont la vie n'a pas été fort édifiante, si l'on en croit certains renseignements donnés jadis par les feuilles du Midi. Mais chacun ici-bas répond de ses œuvres. Nous sommes de ceux qui pensent que les torts d'un père n'engagent en aucune sorte l'honneur des enfants.

Quels que soient ces torts, il nous semble incroyable toutefois qu'un fils ait osé proférer les paroles suivantes .

[1] Marseille a été fondée par une colonie de Phocéens, l'an 599 avant J.-C.

« Il y aurait là, sur le seuil de ma porte, une guillotine dressée pour mon père, et il me suffirait de descendre pour l'empêcher d'y monter, que je resterais dans mon fauteuil, cette chambre fût-elle au rez-de-chaussée [1]. »

Bien certainement le ministre de Louis-Philippe n'a jamais eu sur les lèvres un pareil langage, ou il serait un monstre.

Nous n'hésitons pas à démentir le biographe qui le lui prête.

Par sa mère, notre héros appartient à l'une des familles de commerçants les plus estimées du pays. Il est cousin d'André et de Joseph Chénier. Un revers

[1] *Biographie des hommes du jour*, notice sur Thiers, tome VI, 2e partie, page 192.

de fortune plongea tout à coup cette famille dans la détresse la plus profonde, ce qui explique une union mal assortie et les funestes conséquences qui en résultèrent.

Lorsque Napoléon créa l'université, on distribua des bourses en grand nombre.

Beaucoup de parents pauvres tendirent les mains à la munificence impériale, et le jeune Adolphe Thiers entra gratuitement au lycée de Marseille.

Il avait tous les défauts de son âge et quelques-uns de plus encore.

Vif, mutin, querelleur, indiscipliné comme un frelon, gourmand comme une guêpe, il était avec ses camarades en bataille éternelle, se faisait cribler de pensums, n'étudiait pas, et vendait ses

livres pour acheter du sucre d'orge ou des pommes vertes.

La férule et le cachot n'intimidaient en aucune sorte notre vaurien.

Ses professeurs étaient aux abois.

Un jour, il étala perfidement de la poix de Bourgogne sur le siége du régent de sixième, afin, disait-il, de le rendre inamovible.

Un autre jour, en pleine étude, il tira de son pupitre un matou, dont il avait enfermé les pattes dans des coquilles de noix, et le lâcha sous la table. L'animal, épouvanté du bruit de son étrange chaussure, se mit à bondir d'une extrémité de la salle à l'autre en poussant des miaulements de désespoir.

Jugez de l'esclandre !

On condamna l'élève perturbateur à huit jours de cachot.

La réprimande qu'il reçut en outre fut terrible. Cédant à sa nature espiègle, il n'avait pas compris jusqu'alors la position d'un boursier. On la lui fit sentir, et cette humiliation de l'amour-propre amena chez lui la métamorphose la plus prompte et la plus inattendue.

Il devint aussi obéissant qu'il avait été indocile.

Ses inclinations à la paresse firent place à une activité soutenue dans l'étude, et, sept années durant, c'est-à-dire jusqu'en 1815, il remporta les premiers prix de sa classe.

Cette puissance subite, au moyen de

laquelle il dompta son caractère, était fille de l'orgueil.

A Aix, où il alla suivre les cours de la faculté de droit, nous le retrouvons avec tous les défauts comprimés au collége. Libre, et ne craignant plus de perdre ce bienfait de l'éducation, sans lequel il voyait parfaitement que l'obscurité deviendrait son lot et la misère son partage, il s'abandonna sans gêne à ses instincts de taquinerie et de révolte; il lâcha de nouveau le matou parmi ses camarades, après avoir eu soin de lui aiguiser les griffes sur la meule de la politique.

Adolphe Thiers, à dix-huit ans et avec une taille de quatre pieds six pouces, était une sorte de chef de parti.

Sa voix de myrmidon révolutionnait l'école. Il devint la terreur des royalistes et la coqueluche des libéraux.

On voyait cet Hercule en miniature agiter d'un air vainqueur la massue de l'opposition, frappant à droite, frappant à gauche, et se glissant déjà, pour peu qu'il craignît une défaite, entre les jambes de ses adversaires, qui le cherchaient ensuite et ne l'apercevaient plus.

« Il évoquait, dit M. de Loménie, les souvenirs de la république et de l'empire, se faisait mal noter par ses professeurs, exécrer par le commissaire de police, adorer par ses camarades, et remportait contre vents et marées le prix d'éloquence[1]. »

[1] *Galerie des Contemporains illustres*, tome I, page 19.

A cette époque, se révélaient déjà ce singulier talent oratoire et cette éblouissante agilité de plume qui, après avoir valu tant de succès à M. Thiers à la tribune et dans le livre, devaient un jour le conduire à l'Académie, boutique naïve où l'on fait aisément passer le clinquant pour de l'or.

Ce Mirabeau-mouche, comme on l'a depuis nommé si plaisamment, s'exerçait à parler et à écrire. Il essayait son aigre fausset dans les clubs mystérieux des ennemis de la Restauration. Les journaux du cru lui prêtaient leurs colonnes. Chaque jour il devenait plus habile dans l'art de plier la phrase au sophisme et de pailleter le mensonge pour le faire passer à la faveur d'un éclatant mirage.

A l'exemple de ses ancêtres grecs, il soutenait quelquefois, mais entre amis et comme simple essai, des thèses philosophiques ou politiques diamétralement opposées; il plaidait le pour et le contre, passait du noir au blanc, soufflait le chaud, soufflait le froid avec la même adresse et le même bonheur.

En un mot, il préparait ce rôle de Bosco parlementaire, que nous l'avons vu jouer si longtemps, à la plus grande admiration des niais dont pullule notre belle patrie [1].

Le premier tour d'éloquence exécuté

[1] Balzac appelait M. Thiers *illustre Gaudissart*, et disait qu'il eût fait un commis-voyageur de premier choix.

par M. Thiers mérite une mention spéciale.

Aix possède une académie très-savante.

Cette académie venait de mettre au concours l'éloge du fameux marquis de Vauvenargues, dont Voltaire disait : « Nous n'avons fait que glaner après lui dans le champ philosophique ; il est notre maître à tous. »

Adolphe Thiers traita le sujet proposé.

Il prépara deux copies de son œuvre, en déposa une au sanctuaire académique et se donna la satisfaction de lire la seconde à quelques camarades intimes, qui, d'avance, le proclamèrent vainqueur.

Malheureusement le secret de cette

lecture fut connu des académiciens royalistes.

Ces derniers se liguèrent entre eux pour ne pas couronner l'étudiant révolutionnaire. Les votes furent divisés. On réserva le prix.

L'année d'ensuite, même concours, et même sujet offert par l'académie provinciale.

Thiers dépose tout simplement son factum de l'année précédente, et les juges déclarent qu'il ne mérite que l'accessit. Un autre éloge de Vauvenargues, arrivé de Paris en droite ligne, a obtenu le prix.

On enlève le cachet qui dérobe le nom du lauréat, et les académiciens poussent une exclamation de stupeur. Ils lisent

au bas de ce nouveau discours, dont le mérite a été jugé transcendant, la signature d'Adolphe Thiers.

Le petit jacobin les a fait tomber dans un piége : il remporte à la fois le prix et l'accessit.

Un éclat de rire olympien ébranle les voûtes de l'enceinte académique. Les spectateurs se moquent des juges confondus. Jamais mystification n'a été plus complète.

Thiers est porté en triomphe dans les rues de la ville, par ces mêmes hommes qui, seize ans plus tard, sous le frivole prétexte que leur illustre compatriote a déserté la cause du libéralisme, doivent lui faire expier si cruellement les ovations accordées à sa jeunesse.

Notre panégyriste de Vauvenargues donnait alors de si belles espérances! Tous ses amis le proclamaient grand homme par anticipation, et Dieu sait quel était le nombre de ses amis!

Il les a perdus tous, à l'exception d'un seul peut-être.

On devine que nous allons nommer M. Mignet, cet historien profond et sérieux qui a grandi dans la solitude et dans le travail. Il a dû souvent recourir à l'oubli et au pardon, afin de rester fidèle à son amitié pour l'homme, quand le ministre avait rompu la chaîne de leurs anciens principes et de leurs premières croyances.

L'amour seul n'est pas affligé d'un bandeau.

Après avoir complété leurs études de jurisprudence et passé leur thèse, Thiers et Mignet vinrent ensemble à Paris.

Pauvres l'un et l'autre et sans protecteurs, ils ne désespéraient pas néanmoins d'atteindre à la fortune.

Relégués au fond du passage Montesquieu, dans une misérable chambre d'hôtel garni située sous les combles, *ils eurent* de bien mauvais jours et la faim les visita plus d'une fois dans leur triste réduit.

Mignet disait :

— Nous arriverons par la littérature, *et il allait* tous les matins à la bibliothèque.

Thiers pensait :

— J'arriverai par l'intrigue, et il usait

ses bottes à courir les rues, interrogeant, furetant, se glissant comme une couleuvre dans les bureaux de rédaction, dans les ministères, dans les couloirs de la chambre, cherchant une porte ouverte, et bien décidé, n'importe comment, à se faufiler quelque part, ou ailleurs.

Il écrivit au duc de La Rochefoucauld-Liancourt, un des chefs du parti libéral, une lettre fort adroite, dans laquelle il déploya tout son style.

Sous la même enveloppe il eut soin de fourrer ses deux éloges de Vauvenargues, le prix et l'accessit, en expliquant par une note l'excellente mystification dont il avait rendu victimes les académiciens de Provence; puis il alla sup-

plier un des huissiers de la chambre de vouloir bien remettre sa missive au vieux duc.

Or, son étoile l'amena juste au jour et à l'heure où Manuel, interrompu dans sa harangue et pris au collet par les gendarmes, était violemment entraîné hors du palais Bourbon.

Thiers, qui venait de donner sa lettre à l'huissier, courut vers l'endroit où il entendait des clameurs.

Il apprit ce dont il s'agissait, vit Manuel passer avec les sbires, s'élança au-devant du grand orateur, lui saisit les deux mains et cria comme un énergumène :

— Vengeance ! Les représentants sont

inviolables ! Malheur à ceux qui déchirent la charte !

— Taisez-vous, dit Manuel ; ne vous faites pas emprisonner. Comment vous appelez-vous ?

Thiers lui donna son adresse.

A aucune époque de sa vie le petit homme n'a perdu la carte.

— Si vous avez besoin d'une plume dévouée, dit-il, je vous offre la mienne, et je la crois bonne. Nous sommes compatriotes, pensez à moi.

Effectivement Manuel était du département des Basses-Alpes.

Notre héros avait fait une excellente journée.

Trois jours après, il pouvait choisir entre une place de secrétaire intime

chez le duc de La Rochefoucauld-Liancourt ou un emploi de rédacteur au *Constitutionnel*, la feuille la plus puissante d'alors et la plus en vogue.

Il opta pour l'emploi de rédacteur [1].

La presse lui fournissait l'occasion d'exercer sa bonne plume de Tolède.

Elle le jetait en plein dans son élément, dans les querelles, dans les luttes de partis, dans le cercle de toutes les discordes politiques, où l'intrépide petit bonhomme ne tarda pas à s'escrimer du bec et des ongles, *unguibus et rostro*.

[1] M. Thiers débuta par des articles critiques sur e Salon de 1822, et par une collection de Mémoires sur l'art dramatique, parmi lesquels on remarque ceux de mistress Bellamy, actrice de Covent-Garden.

Manuel, devenu son protecteur et presque son ami, l'avait recommandé chaudement à Étienne, roi de la rédaction.

Celui-ci chargea Thiers de jouer dans le *Constitutionnel* le rôle de boute-feu.

S'agissait-il d'user la poudre de l'opposition et de porter la mèche aux batteries incessamment braquées contre le pouvoir, Thiers se distinguait au premier rang des artilleurs. Il envoyait chaque matin aux ministres ou aux chambres des articles à mitraille, déployant une audace extrême, et persuadé que tous les boulets ennemis devaient passer au-dessus de sa tête.

Grâce à ce bombardement quotidien, M. Thiers gagna l'estime des chefs du parti radical.

Casimir Périer, le comte de Flahaut, le baron Louis et le banquier Laffitte [1], brouillés plus ou moins avec le pouvoir, se plaisaient à lui jeter dans les jambes ce Tom Pouce hargneux.

Talleyrand lui-même se fit amener M. Thiers.

— « Laissez venir à moi les petits enfants! » dit le vieux diable diplomatique, habitué à profaner tout, même la parole du Christ.

Il sonda le protégé de Manuel, étudia ses allures, fit jouer les ressorts de cet esprit curieux, en admira le mécanisme,

1 Pour mieux faire sa cour à ce dernier, M. Thiers s'occupait de finances. Il publia un travail sur Law dans l'*Encyclopédie progressive*.

et résolut de former Thiers à son image.

Développées par un tel maître, les dispositions naturelles de celui-ci pour la ruse et l'intrigue devaient atteindre à leurs dernières limites. Il se fit ouvrir les salons les plus courus ; il y obtint un succès d'étincelant bavardage, cachant son ambition sous une apparence de légèreté, couvrant au besoin du large chapeau de Basile son bonnet de jacobin, n'effarouchant personne, grattant l'épaule à tout le monde, questionnant avec finesse les vieux acteurs du drame de 93 et les moustaches grises de l'empire, admettant toutes les explications, tous les systèmes, provoquant les commentaires, se faisant broder les anec-

dotes, et recueillant, en un mot, la foule de matériaux indispensables à la fabrication de cette fameuse *Histoire de la Révolution Française*[1] qui devait porter au comble sa renommée et sa fortune.

En France, il n'est pas rare de voir brûler tout à coup un de ces feux de paille gigantesques, dont les lueurs enveloppent l'universalité de l'horizon, pour mieux s'éteindre ensuite et replonger *dans* les ténèbres celui qui les allume.

Le succès de la *Révolution* de M. Thiers est un de ces feux de paille.

[1] L'idée première de l'œuvre n'appartenait pas à *M. Thiers*. Il publia les deux premiers volumes avec le patronage et la collaboration de M. Félix Bodin, qui, le succès venu, fut écarté.

Rien de plus éblouissant que son livre; il éclate en étincelles et en paillettes lumineuses; mais prenez garde, c'est un flambeau trompeur qui vous laissera dans les ombres de l'ignorance et du doute.

Ce n'est pas le phare dressé sur le rivage pour éclairer l'entrée du port, c'est la lanterne perfide attachée aux cornes d'un bœuf par un maraudeur de la côte, afin d'amener le naufrage de toutes les vérités et de toutes les convictions[1].

M. Thiers a menti sur toute la ligne.

[1] « A mesure que l'on s'éclairera sur l'histoire vraie de cette grande époque, a dit M. Barrère, il est impossible que l'ouvrage de M. Thiers ne tombe pas dans un discrédit complet. Lisez son livre avec *le Moniteur* à côté, et vous serez étonné tantôt de tant d'ignorance, tantôt de tant d'audace. »

Il prend le balancier de l'histoire pour danser sur la corde du roman.

Ce nain gracieux fait des tours de voltige admirables. Ses culbutes vous amusent. Il réunit en un seul type Arlequin Polichinelle et Pierrot; il se grime, se masque, il joue tous les rôles. Regardez! voici Thiers-Danton, Thiers-Marat, Thiers-Maximilien, Thiers-Barras et Thiers-Bonaparte. La guillotine triomphe, vive la guillotine! Un conquérant se révèle, vivent les conquêtes! La diplomatie entre en scène et brise l'épée du *héros*, vive la diplomatie! Chacun a raison tour à tour; le succès est le roi du monde, et M. Thiers se prosterne.

Dansons toujours, ne nous arrêtons pas.

Voulez-vous des protocoles? en voici; M. Thiers assiste au conseil des rois.

Aimez-vous l'odeur de la poudre? il va monter à cheval et commander les légions de César.

Désirez-vous descendre dans le ruisseau populaire? il y saute à pieds joints et vous y entraîne.

M. Thiers sait tout, comprend tout, explique tout. Rien ne l'arrête, ni démentis, ni contradictions. Il transforme en hommes de Plutarque des monstres politiques; il excuse le sang, les massacres, la terreur par un principe ou par un système.

En voyant ce petit Poucet détacher les bottes de sept lieues de l'ogre révolutionnaire et courir à grandes enjambées

dans l'histoire, doit-on pleurer? doit-on rire?

On doit rire.

C'est de la bouffonnerie au premier chef. Alexandre Dumas, comme historien, est infiniment supérieur à M. Thiers.

Dans ses livres et dans ses discours, notre héros se plaît constamment à ériger l'ingratitude en vertu d'État. Sachant qu'un honnête homme doit avant tout prêcher d'exemple, il eut soin de combattre la réélection de son protecteur Manuel, sacrifiant nous ne savons à quelle coterie haineuse ou à quelle ambition mesquine[1].

[1] *Cela* parut d'autant plus coupable que Manuel témoignait à son jeune compatriote une amitié à toute épreuve et un dévouement aveugle. Il lui servit de

Voici un autre fait que personne, à coup sûr, ne nous empruntera pour le consigner dans les archives de la reconnaissance.

Un excellent homme, Allemand d'origine et nommé Schubart, se lie avec M. Thiers à l'époque où celui-ci habite encore le passage Montesquieu.

La détresse est profonde.

Thiers n'a point d'habits, Schubart lui prête sa garde-robe ; Thiers ne trouve pas à dîner, Schubart partage tout avec lui, sa bourse et son pain, lui témoigne l'affection d'un frère, néglige ses inté-

témoin dans un duel où M. Thiers avait à se battre contre le père d'une jeune personne qu'il avait séduite à Aix, et qu'il refusait d'épouser. M. Thiers eut un second duel, en 1849, avec le citoyen Bixio.

rêts pour ne songer qu'à ceux du jeune avocat, le prône sans cesse, vante son mérite à qui veut l'entendre et remplit, en un mot, le rôle d'un bon génie qui se dévoue pour lui procurer fortune et bonheur.

Le jour où Thiers obtient la protection de Manuel, Schubart nage dans l'ivresse.

Il porte les premiers articles publiés par son ami au baron Cotta, libraire allemand, devenu noble et millionnaire, et lui fait si bien partager son enthousiasme pour l'auteur de ces articles, que le généreux étranger donne à Thiers plusieurs actions du *Constitutionnel*[1], afin de le mettre dans ce journal sur un pied solide.

[1] Ces actions avaient alors une grande valeur.

Notre bon Allemand est aux anges.

Son cher avocat, si malheureux et si dénué de ressources, passe à un état voisin de l'opulence. Il a changé sa chambre d'hôtel garni contre un appartement très-confortable, s'habille chez Humann, porte des bottes vernies, dîne au café Riche et se montre tous les soirs au balcon de l'Opéra.

C'est à merveille.

Mais Schubart, qui n'a plus un centime en poche, comprend qu'il doit enfin s'occuper un peu de lui-même. Il va frapper à la porte de son ami, pour lui demander quelques conseils et un coup d'épaule.

Le domestique de M. Thiers (Schubart est tout ébahi de trouver à M. Thiers un

domestique en frac rouge) répond que son maître est au journal.

Même visite le lendemain, et même réponse.

Schubart se présente aux bureaux du *Constitutionnel*, le rédacteur-actionnaire est invisible.

Il y retourne, M. Thiers dîne en ville ; ou bien, il se promène à cheval au bois de Boulogne ; ou mieux encore, il est à Maisons, chez M. Laffitte.

Schubart écrit trois lettres ; la poste les reçoit, mais ne lui rapporte rien.

Blessé au cœur, il prend la route d'Allemagne, « et s'en retourne à pied, dit l'auteur des *Contemporains illustres* [1], mourir de faim dans son pays. »

[1] Tome I, page 28.

Quant à M. Thiers, il s'occupe de vendre ses actions pour en consacrer l'argent à fonder un nouveau journal, plus avancé que le *Constitutionnel* et moins craintif lorsqu'il s'agira d'attaquer le pouvoir.

Il a juré de donner le coup de grâce à la Restauration.

Le *National* paraît.

Armand Carrel et M. Thiers en sont les principaux rédacteurs [1]. Tour à tour ils se passent la plume démocratique, et le plus ardent des deux n'est pas celui qu'on pense.

Nous assistons, deux années durant, à un spectacle inouï.

[1] Mignet faisait aussi partie de la rédaction.

Thiers - Picrochole (ainsi le nomme Hippolyte Castille dans son livre des *Hommes et des Mœurs*) s'arme d'un marteau de démolisseur, plante l'échelle aux remparts de la légitimité, monte gaillardement, et se met à démolir sans repos ni trêve, jusqu'à ce que les créneaux soient abattus, les flancs de la muraille ouverts, et qu'une brèche assez large permette au peuple de pénétrer dans le fort et d'y planter son drapeau.

L'heure de la révolution sonne, les premiers coups de fusil se font entendre.

Thiers descend de l'échelle, s'essuie le front, salue les combattants et va se reposer de ses fatigues sous les ombrages de Montmorency.

Mais nous ne donnons là que les faits

en substance, voici quelques détails.

Toute l'opposition, ralliée autour de la feuille nouvelle, lui prêtait son appui envers et contre tous. Condamnait-on le *National* à une amende énorme, cette amende était payée à l'instant même. Des points les plus éloignés de la province, les libéraux envoyaient leurs souscriptions à la caisse Laffitte, et le journal, après un procès qui devait le tuer, ne s'en portait que mieux.

Les ministres se donnaient au diable, ils perdaient complétement la tête [1].

Sous leurs pas s'effondrait le terrain, toutes les branches auxquelles ils es-

[1] « Allez toujours, disait Thiers à ses amis du *National*. Forcez les Bourbons à rester dans la charte; fermez la porte, ils sauteront par la fenêtre! »

sayaient de se retenir se brisaient. Chaque jour, ils roulaient plus avant dans l'abîme.

Au lieu d'écraser l'ennemi, les ordonnances retombèrent lourdement sur eux.

Dans la soirée du 26 juillet, un commissaire de police se présenta au *National* pour lui interdire de paraître le lendemain.

— Nous ne céderons qu'à la violence! cria Thiers-Picrochole, se dressant sur ses ergots.

Le commissaire met son écharpe, descend à l'imprimerie, brise ou fait le simulacre de briser les presses, et disparaît pour ne plus revenir.

A la nuit tombante, les machines réparées fonctionnent; la protestation du

National est distribuée dans tous les coins de Paris, et les journalistes de l'opposition se rassemblent chez M. Dupin pour consulter ce profond légiste sur la gravité des circonstances.

Peu satisfaits de sa réponse, ils le quittent, bien décidés à se passer de lui et à faire prendre les armes au peuple.

— Est-ce que vous allez vous fourrer dans la bagarre? dit à voix basse M. Dupin, retenant Thiers par un bout de l'oreille.

— Pour qui me prenez-vous? répond Picrochole.

Dupin se plonge dans sa baignoire, et Thiers profite de la soirée, qui est charmante, pour aller en fiacre souper à

Montmorency, au château de Mme de Courchamp.

Notre journaliste y resta trois jours, couché sur les pelouses vertes, humant le frais, se dorlotant comme un vrai sybarite, et se permettant de temps à autre, en fumant un cigare, une légère excursion jusqu'à Neuilly, où il avait quelques connaissances [1].

Lorsque la fusillade ne se fit plus entendre, il revint tout courant du côté de Paris, enjamba les barricades, sauta de pavé en pavé, se montra partout, le nez au vent, les lunettes hautes, et cria:

« — J'ai signé la protestation! Mettre

[1] Il les retrouva quelques jours après au Palais-Royal. Mme Adélaïde daigna présenter elle-même un verre d'eau à M. Thiers, qui faillit étouffer de joie et d'orgueil.

ma signature au bas d'un tel acte, c'était y mettre ma tête! »

— Au fait, pensa le peuple, il n'a pas tort.

— Quel gaillard!

— Est-il intrépide, ce petit bout d'homme!

M. Thiers reçut bientôt le prix de son courage : nommé conseiller d'État par le 9 août, il fut en même temps installé aux finances avec le titre de secrétaire général. Le baron Louis se chargea de lui donner le coup d'épaule.

Picrochole tient la rampe, laissez-le monter.

Bientôt Laffitte arrive à la présidence du conseil avec M. Thiers dans sa poche. On fabrique une loi électorale ap-

propriée aux circonstances. Une main se glisse hors de la poche du banquier-président, et ajoute à la loi un modeste paragraphe ainsi conçu :

« Les nouveaux éligibles, âgés de trente ans, sont affranchis de la possession annale. Ceux qui ont atteint quarante ans y restent astreints. »

C'était peu de chose, on n'y prit point garde.

Thiers avait trente-trois ans, et les électeurs d'Aix, à l'exception de quelques académiciens rancuniers, lui donnèrent leur vote et le portèrent à la chambre, grâce au paragraphe additionnel.

Ici commence l'histoire de Mirabeau-mouche.

Comme le géant son devancier, il veut faire la grosse voix, mais son larynx de pygmée s'y refuse ; il se précipite à la tribune pour *leur montrer la hure*, mais on n'aperçoit qu'un museau de furet ; il agite la torche de la guerre, mais elle se transforme dans ses mains en allumette inoffensive.

Que devenir ? Il faut pourtant qu'on prenne M. Thiers au sérieux.

Les finances étaient alors dans le plus grand désarroi. Notre homme se rappelle sa fameuse brochure sur Law ; tout est sauvé, la chambre écoute [1].

[1] Alfred Nettement dit de M. Thiers : « Il sait tout à la tribune, surtout ce qu'il ignore. C'est le Jules Janin de l'éloquence politique. » Malitourne ajoute : « Thiers, c'est M. de la Palisse, ayant le courage de ses opinions. »

Royer-Collard, après le discours de Thiers sur l'amortissement, s'approche de la tribune, reçoit l'orateur dans ses bras, le baise sur les deux joues, et lui dit :

« — Bien ! très-bien ! Votre fortune commence. »

Le chef des doctrinaires ne se trompait pas. Notre héros comprenait le mieux *du* monde qu'en essayant d'enrayer un char on risque d'être écrasé sous la roue. Foin des principes ! Messieurs du *National*, nous avons l'honneur de vous tirer notre salut !

Et voilà M. Thiers qui tourne le dos à Laffitte et tend les deux mains à Casimir Périer.

On crie à la trahison, M. Thiers s'en moque ; on le menace de toutes les fou-

dres de la presse, il pirouette sur ses talons et fait une pétarade.

« S'il arrive, dit Cormenin, que, dans une monarchie, un homme né de peu, mais avec du talent, ait reçu une éducation plus lettrée que morale, et que, porté sur les bras de la fortune, il ait gravi au sommet du pouvoir, son élévation lui tournera bientôt la tête. Comme il se trouve isolé sur les hauteurs où il est parvenu, et qu'il ne sait où s'appuyer, n'ayant ni considération propre, ni entourage, n'étant plus et ne voulant plus être peuple, et ne pouvant être, quoi qu'il veuille et quoi qu'il fasse, noble et grand seigneur, il se mettra après les chausses de son roi, il les lui pressera, il les lui lèchera, et il ne saura par quelles contorsions de servitude, par quelles caresses de supplications, par quelles simulations de dévouement, par quelles génufléxions, par quels baise-pieds lui témoigner l'humilité et le terre-à-terre de son adoration [1].

[1] Thiers était, en effet, continuellement à genoux

« Les personnages de cette espèce sont comme ces prédestinés de la géhenne qui ont fait un pacte avec le diable. Ils sont marqués de son ongle, et s'ils veulent détourner la tête, rompre un anneau de leur chaîne, faire un pas, le maître infernal à qui leur corps *s'est* livré, à qui leur âme s'est vendue, leur crie : Tu es à moi !

« M. Thiers parle continuellement de son honnêteté : nous demanderons ce que cela veut dire ; de sa franchise : nous demanderons ce que cela veut dire ; de son mépris des grandeurs : nous demanderons ce que cela veut dire ; de son amour pour la révolution de juillet : nous demanderons encore ce que cela *veut* dire.

« Il est sans figure, sans taille et sans *grâce ; il* ressemble à ces petits perruquiers du Midi qui vont, de porte en porte, offrir leur savonnette. Il a dans son babil quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire

devant Louis-Philippe ; mais en arrière il se moquait du roi et le nommait *papa d'Oliban*. Cormenin ignorait ce détail.

l'oreille. Le marbre de la tribune lui va à l'épaule et le dérobe presque à son auditoire. Disgrâces physiques, défiance de ses ennemis et de ses amis, il a tout contre lui.

« Sa polémique n'est pas très-acerbe, parce qu'il est sans foi politique. Il se moque de toutes les théories, et il n'y a guère pour lui de bien et de mal, de vrai et de faux. Il aime la possession du pouvoir, non pas pour ce que le pouvoir est en lui-même, mais pour le bien-être qu'il procure. M. Guizot en a l'orgueil, et M. Thiers le sensualisme.

« M. Thiers est fait pour manipuler les fonds secrets et traiter avec les entrepreneurs de marchés et les agents de police. C'est là son métier, qu'il le fasse.

« N'avez-vous jamais entendu parler de ces serviteurs incommodes, brouillons, avides, qui, par journée, commettent cent sottises, mais qui ont les secrets de la maison? On voudrait ne pas les garder, et on ne peut pas les renvoyer.

« Ne demandez pas à M. Thiers des con-

victions, il doute ; des preuves de virilité, son tempérament s'y refuse.

« Vous ne voulez pas qu'il raille, mais si tout lui paraît plaisant! Vous ne voulez pas qu'il se moque de vous, mais il se moque bien de lui-même!

« Confiez-lui, si vous voulez, la marine, la guerre, l'intérieur, la justice, la diplomatie; mais ne mettez pas à sa disposition des millions et surtout des centaines de millions, car ils passeraient comme l'eau dans le crible de ses doigts. Vous ne diriez pas, à voir ce petit homme, qu'il a l'estomac plus vaste qu'un autre. Comme Gargantua, en une bouchée il avalerait le plus gros budget [1]. »

Le portrait n'est pas flatté; mais il n'en est que plus ressemblant.

Une fois dans les eaux du pouvoir, M. Thiers, devenu poisson dynastique, se mit à nager avec grâce et à suivre

[1] *Livre des Orateurs*, page 490 et suivantes.

le courant de la faveur ministérielle.

Il narguait les brochets de la gauche et faisait pâmer d'aise toutes les carpes du centre.

On le voyait en pleine rivière, au *juste milieu* des flots, glisser, tournoyer, bondir loin des herbes traînantes de l'Italie et des roseaux plaintifs de la Pologne, les fuyant au moyen des nageoires mobiles du paradoxe, et y laissant empêtrés les goujons crédules du *National*.

Hélas! ce n'était plus pour eux que brillaient les écailles argentées de son éloquence!

Casimir Périer, grand admirateur du mérite de M. Thiers, le chargea d'une

mission diplomatique fort délicate et qui ne devait être connue de personne.

Justement les vacances approchaient.

Le député d'Aix prend un des premiers congé de la chambre, sous prétexte d'une grande fatigue causée par ses luttes parlementaires, et se décide à traverser la Provence, afin d'y recevoir les compliments de ses électeurs. Il a soin d'écrire à quelques amis afin que l'on sache au juste le jour et l'heure de son arrivée.

Sa chaise de poste part ventre à terre. Notre homme se frotte les mains en songeant à l'accueil qui lui est réservé.

On arrive aux portes d'Aix.

M. Thiers est fort surpris de ne pas voir une foule enthousiaste se porter à

sa rencontre. Toutes les rues sont désertes; le sous-préfet seul et quelques fonctionnaires se montrent autour de la voiture du petit député. Les cloches de la cathédrale ne sont pas même en branle.

Il descend à l'hôtel, convaincu que la ville est morte ou qu'un démon jaloux de sa gloire en a subitement endormi la population.

Cette erreur ne dure pas.

Du bruit se fait entendre au dehors; il regarde et voit une masse considérable d'hommes et de femmes qui se rassemblent sous sa fenêtre.

— Bon ! se dit-il, voici la sérénade.

En effet; mais quelle sérénade, juste ciel !

M. Thiers bondit de surprise et de

frayeur au début de cet étrange orchestre.

Les habitants de la ville, armés de pelles et de chaudrons, de casseroles et de pincettes, se mirent à exécuter le plus abominable charivari que jamais oreille humaine puisse entendre. Beaucoup d'entre eux s'étaient munis de cornets à bouquin. D'autres, après avoir roulé devant la porte de l'hôtel d'énormes tonneaux vides, frappaient dessus à tour de bras avec des maillets monstrueux. C'était un orage de cris, de hurlements, de sifflements, auxquels venaient se joindre des vociférations terribles :

« A bas le traître ! le traître à la France ! le traître à l'Italie ! le traître à la Pologne ! »

Il fallut boire jusqu'à la lie cette coupe amère de l'affront et de l'injure.

On se demande, après de tels exemples, comment il reste des ambitieux [1].

Casimir Périer meurt.

On rappelle M. Thiers d'Italie, et on lui offre un portefeuille, comme dédommagement de ses tribulations charivariques.

Plein de reconnaissance pour la bonté

[1] « Les cris et le vacarme ne cessèrent que par l'intervention de la force armée. M. Thiers s'échappa pour se rendre à Marseille; mais le même accueil l'y attendait, et les symphonies reprirent de plus belle. Il ne pouvait paraître sur les places publiques, dans les rues qu'avec l'escorte de deux ou trois cents soldats. Le charivari put le saluer encore à Brignolles. Il n'osa point aller à Toulon et dut s'embarquer incognito. » (*Biographie des hommes du jour*, tome VI, 2e partie, page 201.)

de son roi, le nouveau ministre lui tient à peu près ce discours :

— Sire, vous avez, rôdant de par le monde, certaine nièce rebelle et peu respectueuse, qui voudrait arracher la couronne de votre front auguste, sous le frivole prétexte que cette couronne appartient à son fils. Nous devons sans plus de retard mettre fin à une plaisanterie de ce genre. Donnez-moi carte blanche avec la clef du coffre-fort, et vous me verrez à l'œuvre.

— Bon ! dit Louis-Philippe, arrangez cela aux finances, monsieur Thiers. Je compte sur vous.

On sait le reste.

Au lieu de faire à l'héroïne vendéenne une guerre ouverte, franche et loyale,

le ministre lui fit une guerre de police, une guerre honteuse : il acheta la fille des rois à un traître indigne, comme autrefois les princes des prêtres achetèrent à Judas le fils de Dieu.

Ce nouvel Iscariote s'appelait Simon Deutz.

Son nom, comme celui de l'autre, sera chargé de malédictions jusqu'à la fin des siècles.

Juif, les impurs traitants à qui l'on vend son âme
Attendront bien longtemps avant qu'un plus infâme
Vienne réclamer d'eux, dans quelque jour d'effroi,
Le fond du sac plein d'or qu'on fit vomir sur toi !

Nouvellement converti à Rome et recommandé à madame de Berry par le pape lui-même, Deutz gagna la confiance de la duchesse, la persuada de

son dévouement, et vint dire au ministre :

— Je sais où elle est. Que m'offrez-vous ?

— Un million, répondit Thiers.

— Combien d'arrhes?

— Deux cent mille francs.

— Tôpe ! fit Deutz. Je vous la livre.

Le préfet de Nantes fut chargé de compter les arrhes [1]. Introduit ensuite par Deutz dans l'hôtel où se tenait cachée la duchesse, il exécuta les ordres impitoyables de M. Thiers.

Après seize heures d'agonie et de

[1] C'était M. Maurice Duval. On dit que Deutz n'a jamais eu le reste du million. Dans quelle poche alors se trouve-t-il? M. Thiers seul put donner là-dessus quelques renseignements.

souffrances indicibles, la nièce de Louis-Philippe, à demi morte d'inanition et presque brûlée vive, se rendit à ses bourreaux.

Oui, ses bourreaux! bourreaux de son corps et bourreaux de son honneur!

Car la guerre civile était éteinte, car vous n'aviez plus rien à craindre d'une pauvre femme vaincue, dont tous les défenseurs étaient dispersés. Vous deviez la conduire hors de France, en vous inclinant devant elle, comme des valets qui rougissent de leur dévouement soldé, de leur subordination mercenaire.

Mais non, la tâche du ministre n'est pas accomplie.

Une prison s'ouvre; il y jette Marie-

Caroline, lui donne pour geôlier un soldat brutal et la rend victime de vexations et de tortures sans nombre.

Il pénètre dans les secrets de sa vie, dans le sanctuaire de sa conscience ; il veut provoquer un scandale qui la flétrisse à tout jamais aux yeux de la nation. Des médecins, envoyés par ses ordres à la citadelle de Blaye, impriment dans les journaux leurs insolents rapports.

Bref, il obtient de la prisonnière la déclaration suivante :

« Pressée par les circonstances et par les mesures ordonnées par le gouvernement, quoique j'eusse les motifs les plus graves pour tenir mon mariage secret, je crois devoir à moi-même ainsi qu'à mes enfants de déclarer m'être

mariée secrètement pendant mon séjour en Italie.

« MARIE-CAROLINE. »

« De la citadelle de Blaye, ce 22 février 1833. »

Malgré la promesse formelle faite à la duchesse de ne pas publier cette déclaration et de la laisser au dépôt des archives de la chancellerie, M. Thiers ordonne qu'elle soit insérée au *Moniteur*.

La France entière pousse un cri d'indignation.

Tout se comprend enfin.

On a soumis une femme, une princesse, une captive au système inquisitorial le plus odieux et le plus cruel, afin de lui briser sur le front la couronne de régente et de rendre le sceptre plus ferme dans la main de la branche cadette.

De pareilles actions portent malheur.

Où est Louis-Philippe? Qu'est devenu M. Thiers? Dans quel coin ténébreux est allé se cacher le juif infâme qui leur a vendu la duchesse de Berry?

Ce n'est pas même un juif, c'est un païen immonde,
Un renégat, l'opprobre et le rebut du monde,
Un fétide apostat, un oblique étranger [1],
Qui nous donne du moins le bonheur de songer
Qu'après tant de revers et de guerres civiles,
Il n'est pas un bandit, écumé dans nos villes,
Pas un forçat hideux blanchi dans les prisons
Qui veuille mordre en France au pain des trahisons!

Mais ne parlons plus de ce Judas.

Victor Hugo s'est fait l'écho de toutes les âmes honnêtes et l'a marqué du fer rouge de la honte.

Depuis son élévation à la dignité de

[1] Simon Deutz était natif de Coblentz.

ministre, M. Thiers prenait goût au maniement des finances : il en reste toujours après les doigts.

Ne trouvant plus assez d'aubaines à l'Intérieur, il demanda le portefeuille du Commerce et des Travaux Publics, avec un crédit de cent millions pour achever l'Arc de l'Étoile, la Madeleine, le palais du quai d'Orsay, plusieurs autres édifices considérables, et pour replacer sur la colonne la statue de l'Empereur.

A la cérémonie d'inauguration de cette statue, un des anciens rédacteurs du *National* se trouva près du ministre sur la place Vendôme, et dit assez haut pour que ses paroles arrivassent aux oreilles de M. Thiers :

« — Du ridicule au sublime il y a juste cent trente-deux pieds[1] ! »

Jamais homme n'eut plus d'ennemis et ne fut attaqué plus violemment que M. Thiers. Nous le traitons nous-même avec assez de sévérité, nous appuyons assez rigoureusement sur ses défauts et sur ses torts pour ne pas être accusé de flatterie, si l'on nous voit écrire quelques lignes à sa louange.

Malgré le système pacifique de l'ordre de choses, malgré M. Guizot et malgré le roi, Thiers, à propos de la question hol-

[1] On trouvait, avec raison, qu'il était illogique de rendre de pareils honneurs aux mânes du héros, quand on s'obstinait à laisser toute sa famille exclue du territoire de la France. En 1840, ce fut également sous le ministère de M. Thiers que les cendres de Napoléon furent rapportées de Sainte-Hélène.

lando-belge, fit triompher dans le conseil une opinion généreuse. Anvers vit des troupes françaises arriver à son secours; elles prirent la citadelle qui menaçait la ville du feu de ses canons, sans que l'Europe, à qui l'on jetait le gant, osât le relever.

Ce fut à la même époque, et sous la surveillance immédiate du ministre, que les grands travaux d'achèvement s'exécutèrent.

S'il y eut des marchés occultes entre l'administration et les architectes, tant pis pour l'administration et pour son honneur !

Mais, nous devons le dire, M. Thiers fit renaître la prospérité publique, jusque-là compromise; le commerce

lui dut un développement merveilleux.

Il se vante, en outre, et il n'a pas tort, d'avoir rendu deux éminents services au pays, en décidant la chambre à maintenir le tarif des douanes, et en lui faisant voter, dans la même session, la loi municipale et départementale.

Qu'il ait, en d'autres circonstances, brouillé l'écheveau législatif et soufflé les lumières, il n'en est pas moins vrai que, pendant le cours de l'année 1833, il a été le palladium de l'industrie nationale et de l'unité française.

L'histoire décidera que le plateau du mal est infiniment plus chargé que le plateau du bien; mais encore doit-on dire que le second n'est point tout à fait vide.

La loi sur les associations, présentée en 1834, menaçait de faire éclater l'orage de la guerre civile.

Peut-être n'appartenait-il pas à l'ancien boute-feu du *Constitutionnel* et du *National* de provoquer des mesures contre lesquelles il eût lancé jadis la foudre de ses articles. Du reste, il paya de sa personne en avril, et s'exposa courageusement aux balles que lui envoyaient ses anciens amis les républicains.

Une fois l'insurrection vaincue, les ministres, ne craignant plus de recevoir les coups de personne, se prirent à se battre entre eux.

Thiers et Guizot, jaloux l'un de l'autre, se cherchaient noise. Le maréchal Soult,

président du conseil, ballotté chaque jour entre ces deux rivalités ambitieuses, perdit patience et se fâcha sérieusement.

Il s'en prit à Thiers comme au plus belliqueux.

Mais l'intrépide petit ministre déclara qu'il n'avait peur ni d'une voix de rogomme ni d'un grand sabre. Il agaça *tellement* le héros de Toulouse, il sema tant d'épines sur sa route, il le larda d'épigrammes si vives et si piquantes que celui-ci lui jeta son portefeuille au nez, en l'appelant *foutriquet*.

Ce nom pittoresque eut tout le succès désirable. A partir de ce moment chacun l'emprunta sans gêne au maréchal pour qualifier le ministre.

Dans les nombreuses modifications

de cabinet qui survinrent, Thiers rejeta constamment la présidence de Guizot, et celui-ci n'accepta jamais celle de Thiers.

On était obligé de leur donner un homme de paille, aux flancs duquel tantôt l'un, tantôt l'autre mettait la torche.

Enfin le roi comprit que ces deux chevaux, attelés ensemble, le jetteraient dans un précipice. Il résolut de ne leur confier qu'alternativement la conduite du char de l'État.

De cette façon, il arriva plus lentement, mais aussi sûrement à la culbute.

Quand Guizot conduisait, Thiers se faisait mouche, et le temps qu'on employait à le chasser retardait la marche du véhicule.

Quand Thiers était attelé, Guizot se

faisait borne, et son rival étourdi, le voyant en travers de la route, caracolait, ruait, voulait franchir l'obstacle, endommageait les roues et brisait l'essieu.

Le péril, au sens de Louis-Philippe, devenait alors beaucoup plus grand.

Thiers finit par être sacrifié à Guizot [1].

Chose étrange ! ces deux hommes si dissemblables de caractère, de qualités et de défauts, avaient une part égale dans les affections de la bourgeoisie, cette reine tant choyée de l'époque.

En y réfléchissant bien, cela s'explique.

[1] Cormenin dit très-durement à ce sujet : « M. Thiers a cru qu'un parvenu de cour, champignon poussé dans les boues révolutionnaires, arriverait à la hauteur d'un chêne et protégerait éternellement les Tuileries de son ombre ; mais, quand l'orage est passé, les champignons rentrent en terre. »

Le pouvoir s'attachait la bourgeoisie par les moyens que vous savez. Or Guizot s'appliquait à rendre la corruption *honnête* et Thiers s'appliquait à la rendre *aimable*[1]. L'un développait les

[1] Nous citerons, à ce propos, une appréciation très-remarquable de M. Hippolyte Castille :

« M. Thiers aime les arts, le luxe et les plaisirs; voilà ses trois vertus théologales. Avec cela on trouve partout des frères, des complices. Il n'y a point de franc-maçonnerie plus puissante que celle du plaisir, du luxe et des arts. Échangez des gravures, des tableaux, des bronzes, ou voyez lever l'aurore avec l'alouette matinale de Roméo à la fin d'une débauche, le serment des Horaces n'est rien à côté du serment tacite que vos cœurs se sont prêté. C'est ainsi qu'entre tous les libertins, tous les artistes de Paris, de la France même, et M. Thiers, il existe un pacte secret, mystérieux, indéfinissable, mais profond, mais irrévocable. Ils diront du mal de lui, ils le mépriseront, ils s'écrieront qu'il est impossible de prendre au sérieux ce Danton-puce; ils lui infligeront une qualification terrible et cynique, ils le traiteront de *farceur*. Mais au fond de l'âme, une voix secrète s'élèvera, un rire intérieur dilatera doucement la fibre cachée, l'esprit de

instincts hypocrites, l'autre flattait les instincts sensuels.

Tout s'arrangeait le mieux du monde.

Car la bourgeoisie, malgré ses déportements, tenait à passer pour une femme vertueuse.

Un jour néanmoins, elle oublia les sages préceptes de M. Guizot, lança son bonnet par-dessus les moulins, et suivit M. Thiers à Grandvaux[1].

la chair communiquera à cet autre esprit son attouchement de courtisane ; le pardon sera dans le cœur de celui dont les lèvres vomissent l'injure, et dans cette injure même, dans le tour des mots, dans l'inflexion de la voix, vous reconnaîtrez d'évidents symptômes de mansuétude. Toutes ces âmes ont soupé ensemble chez Phryné. »

(*Les Hommes et les Mœurs*, pages 67 et 68.)

[1] Terre appartenant au comte Vigier. On a dit de cet illustre soutien du juste milieu, que Louis-Phi-

Jamais nous n'oserions reproduire les détails de cette orgie historique, si la *Quotidienne*, sage et dévote personne, honorée de son vivant et canonisée après sa mort, ne nous tendait, du fond de la tombe, sa vieille plume encore humide.

C'était trois mois après l'attentat de Fieschi.

Écoutez ! c'est la *Quotidienne* qui parle :

« Il y a là trois ou quatre ministres, le chef de la police du royaume, des administrateurs et des députés. L'ordre de choses est en goguette, il a mis son chapeau sur l'oreille. Vivent les plaisirs ! à demain les affaires. C'est la folle journée de Figaro, et le Chérubin de

lippe avait eu l'ingratitude de le laisser tomber dans 'eau. (Par allusion aux bains créés sur la Seine.)

cette folle journée, c'est M. Thiers, Chérubin à barbe grise, petit page d'un demi-siècle [1] et qui n'en est pas moins folâtre.

« On dîne d'abord, mais ce que Brillat-Savarin appelle bien dîner, c'est-à-dire qu'on dîne trop.

« A la fin du banquet tous les convives sont ivres, mais ivres d'une ivresse brutale, en un mot soûls comme des cochers. C'est une orgie d'antichambre. Au lieu d'effleurer le scandale, on va droit à l'ordure. De lubriques défis provoquent des réponses plus lubriques encore. On voit la vieillesse se parer publiquement de la verdeur de ses vices et l'on assiste à des scènes dignes de l'Arétin.

« Les invités de Grandvaux ont disposé sous la table une petite machine infernale, les satanés farceurs qu'ils sont! La détonation se fait entendre. M. Thiers ne bouge pas, il est averti. Mais ce pauvre M. Duchâtel! On vit bien alors que le dieu du commerce n'est pas

[1] La *Quotidienne* fait erreur, M. Thiers n'avait que trente-neuf ans.

le dieu de la guerre. Vous savez les premiers effets du coup de feu, et vous avez vu, j'imagine, la caricature du conscrit entendant pour la première fois le bruit du canon ? — Quoi! M. Duchâtel! — Oui, M. Duchâtel! — Fi! quelle saleté nous dites-vous là! — Je vous le dis, parce que cela est vrai. Le pauvre homme s'en va partout racontant qu'il ne s'est pas trouvé à pareille fête depuis qu'il est sevré.

« On devait pendant la nuit chasser le lapin aux flambeaux; mais la joyeuse bande de polissons officiels aima mieux s'occuper à composer un nouvel acte de cette comédie grivoise.

« — Un charivari à Thiers! un charivari à Thiers! » C'est le mot d'ordre qui circule.

« Déjà les casseroles retentissent, les pincettes tintent, les flambeaux crient, les cloches carillonnent, les sifflets glapissent, les marmites éclatent. C'est un vacarme à faire peur au diable.

« Thiers se lève en sursaut. Il se croit à Aix ou à Marseille.

« Mais c'est un gaillard imperturbable et

qui a toujours la repartie..., je ne dirai pas sur les lèvres, vous allez savoir pourquoi. Il s'approche de la fenêtre dans le plus simple des appareils, écarte brusquement les rideaux et fait voir aux mystificateurs stupéfaits son... (la *Quotidienne* n'a pas écrit visage) entre deux bougies. »

Tel fut le dénoûment de l'orgie de Grandvaux.

Dupin aîné s'écria, lorsqu'il apprit cette honnête farce de son ami Thiers :

— Cela vous étonne ? J'avais toujours dit que le gaillard en viendrait là !

Quand on songe que la France a été *gouvernée* par de tels hommes, on se demande comment le tocsin révolutionnaire n'a pas retenti plus tôt.

Vous souvient-il que tous ces nobles

convives ont vengé la morale, un beau jour, à la grande stupéfaction de Martin du Nord ? Ils étaient sans péché, rien ne s'opposait à ce qu'ils jetassent le premier caillou.

Nous ne ferons pas ici l'histoire de cette grande bascule ministérielle, qui manœuvra dix-huit ans, de haut en bas et de bas en haut, pour s'arrêter ensuite et laisser M. Guizot seul auprès du trône. Voyant son rival lui escamoter définitivement la présidence du conseil, Thiers enfourche de nouveau le bidet révolutionnaire. Il commande tous les feux de peloton dirigés contre la dynastie par le centre gauche. Son *Histoire du Consulat*, annoncée, dès lors, à grand orchestre, est la bombe victorieuse qu'il

bourre de poudre, afin de l'envoyer directement sur les Tuileries.

Les deux premiers volumes paraissent en 1845, et les autres, jusqu'au onzième, suivent à des distances assez courtes.

Aujourd'hui la plume de M. Thiers s'arrête.

Il s'aperçoit, mais trop tard, qu'il a battu Louis-Philippe au profit de l'empire. Les trois volumes qui doivent compléter l'œuvre ne s'achèvent pas ou restent dans son portefeuille.

Permettez, monsieur Thiers, il faut s'entendre.

Vous avez vendu au libraire Paulin votre *Histoire du Consulat* pour la somme énorme de cinq cent mille francs, et vous avez palpé les espèces.

Or, le public s'impatiente.

Peu lui importent vos rancunes à ce bon public. Si vous avez joué un jeu de dupe, tant pis pour vous. Les trois derniers volumes, s'il vous plaît, ou rendez le demi-million, que diable! On ne se tire pas d'affaire ici comme à Grandvaux.

M. Thiers, depuis tantôt vingt ans, habite un délicieux petit hôtel, situé place Saint-Georges.

Des grilles dorées et de beaux ombrages entourent cet édifice, que son maître, par reconnaissance, aurait dû faire construire dans le voisinage de la Bourse.

Les enfants ne sont jamais trop près de leur mère [1].

Il s'en fallut bien peu que ce charmant Eldorado ne fût saccagé en 1848.

Certains démocrates, peu traitables, prétendaient que les électeurs de la Seine soufflétaient la république, en donnant à M. Thiers un mandat de représentant.

Les ennemis de l'ancien ministre réveillaient toutes les vieilles histoires endormies dans la poudre du passé. Plusieurs théâtres parlaient de reprendre

[1] Tous les journaux de l'époque dénonçaient le ministre comme jouant à la Bourse, ajoutant qu'il ne s'abstenait pas, non plus que M. Dosne, son beau-père, de consulter le télégraphe, dont les confidences se trouvaient *par hasard* entre leurs mains. (*Biographie Germain Sarrut et Saint-Edme*, t. VI, 2me partie, page 221.)

deux pièces [1], qui renfermaient, disait-on, l'histoire exacte du mariage de M. Thiers. On racontait la dureté de ce fils du peuple pour les membres de sa famille restés dans l'indigence, et nous avons tous reçu, au coin des passages, sur le boulevard, ces cartes curieuses, distribuées en plein soleil, et où on lisait:

« *Madame Ripert*, SŒUR DE M. THIERS, *ancien ministre président du conseil, représentant du peuple, etc., etc.*, — TABLE D'HÔTE *à 2 fr. 50 c. par tête.* »

Suivait l'adresse.

Tous les flâneurs de la capitale allèrent, pendant un mois, dîner au quartier

[1] *La Mère et la Fille* et *Un secret de Famille*, l'une jouée à l'Odéon à la fin de 1830, et l'autre au Vaudeville, en 1834.

de la Madeleine, chez la sœur de l'opulent propriétaire de la villa Saint-Georges.

M. Thiers n'a jamais eu peur du scandale ; il l'affronte, il en rit. Sa poitrine a une triple cuirasse de millions [1] qui le rend parfaitement insensible.

Il a voulu la fortune, elle est dans ses mains, que lui importe le reste ?

Lorsque l'occasion s'en présente, il s'amuse à traiter les autres absolument comme on le traite et leur distribue la monnaie de sa pièce avec une libéralité *comique*.

M. Véron, rédacteur en chef du *Cons-*

[1] Sans compter la cuirasse de crachats. M. Thiers est grand-croix de tous les ordres de la terre.

dant que les immeubles et les capitaux eussent leur tour [1].

Mais alors, pourquoi M. Thiers, à deux années de là et au grand scandale de la rue de Poitiers, a-t-il oublié ses nobles doctrines au point de faire une avance aux socialistes?

Il pensait peut-être qu'ils allaient vaincre. Heureusement, il ne tarda pas à être rassuré à cet égard de la façon la plus complète.

Nous laisserons parler ici M. Granier de Cassagnac.

« Le commissaire de police Hubaut pénétra, le matin du 2 décembre, dans la chambre à

[1] Il s'opposa, quelques mois plus tard, avec la même énergie, à la proposition du citoyen Turk qui voulait créer un papier-monnaie.

coucher de M. Thiers, place Saint-Georges, nº 1. M. Thiers dormait profondément. Le commissaire de police écarta les rideaux en damas cramoisi, doublés en mousseline blanche, réveilla le dormeur et lui notifia sa qualité et son mandat.

« M. Thiers se mit vivement sur son séant, porta les mains à ses yeux, sur lesquels s'abaissait un bonnet de coton, et dit :

« — De quoi s'agit-il?

« — Je viens faire une perquisition chez vous. On ne vous fera pas de mal, on n'en veut pas à vos jours.

« — Savez-vous que je suis représentant?

« — Je ne puis discuter sur ce point, je dois exécuter les ordres que j'ai.

« — Mais c'est un coup d'État que vous faites là!

« — Je ne puis répondre à vos interpellations. Veuillez vous lever, je vous prie. »

« M. Thiers se leva et s'habilla lentement, refusant les services des agents. Tout à coup il dit au commissaire :

« — Si je vous brûlais la cervelle?

« — Je vous crois incapable d'un pareil acte, monsieur Thiers. En tout cas, j'ai pris mes mesures, et je saurai bien vous en empêcher. »

« Une perquisition dans le cabinet de M. Thiers n'amena la découverte d'aucun papier politique. Depuis longtemps il adressait sa correspondance en Angleterre.

« Prié de descendre et de partir, M. Thiers se troubla, parut craintif et plein d'hésitation dans ses mouvements. On lui laissa croire qu'il allait être conduit auprès du préfet de police. La direction que prit la voiture augmenta ses appréhensions, et il s'efforça en route, par toute sorte de raisonnements captieux, de détourner les agents de l'accomplissement de leurs devoirs.

« Arrivé à la prison de Mazas, il demanda s'il pourrait avoir son café au lait, comme à son habitude. On le combla d'attentions. Son courage, il faut bien le dire, l'abandonna tout à fait [1]. »

[1] *Récit complet et authentique des évènements de décembre* 1851.

M. Thiers, comme ses autres collègues, ne fut point transféré à Ham. On lui permit de gagner la frontière, et de se rendre à Francfort par le pont de Kehl.

Son ami, l'historien Mignet, l'accompagna jusqu'à l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.

« Au moment de partir, continue M. Granier de Cassagnac, M. Thiers versa d'abondantes larmes : larmes justes, nobles et fécondes, si elles coulaient comme expiation de tant de doctrines révolutionnaires et de tant d'actes d'anarchie; larmes amères, si elles n'étaient que le dépit d'une ambition jalouse et insatiable, tombée d'une hauteur inespérée, sans dignité et sans éclat. »

M. Thiers, aujourd'hui rentré à Paris, s'occupe, dit-on, exclusivement de pein-

ture, comme son ami M. Dupin s'occupe exclusivement de labourage.

Il est à désirer que l'un reste à ses pinceaux et l'autre à sa charrue.

En politique comme en littérature, le talent qui n'a pas la moralité pour guide et pour appui se montre toujours dangereux, rarement utile.

Certes, M. Thiers a un talent réel, incontestable. Mais il ne l'a mis en œuvre que pour son intérêt propre. L'intérêt de la société, comme l'intérêt de la France, s'effaçait constamment à ses yeux. Pour se venger de la perte d'un portefeuille il eût porté le fer et la

flamme aux quatre coins de Paris et de l'Europe [1].

Son éloquence est aussi déloyale qu'elle est brillante.

Jamais esprit plus fin, plus délié, plus chatoyant n'a saisi la langue française pour opérer avec elle des tours plus complets d'escamotage politique [2].

Il manie le raisonnement comme un prestidigitateur manie ses muscades; il le fait passer d'une main dans l'autre, le couvre du gobelet, et le montre ensuite où personne ne s'attend à le voir.

Pour lui la phrase est une cire molle qui se prête à toutes les logiques, un

[1] On le vit assister, en se frottant les mains, au sac de l'Archevêché.

[2] Les fortifications de Paris, par exemple.

venir dans trois ou quatre
jours je m'entendrai
définitivement avec vous.
Recevez mes compliments
A. Thiers

HORACE VERNET

PARIS, TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

Carey del et sc

Hadengue Imp r du Four Sc

H. VERNET

LES CONTEMPORAINS

HORACE VERNET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J. P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9.

1855

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

HORACE VERNET

Nous avons promis cinquante portraits contemporains. Vingt-cinq ont déjà leur cadre et garnissent tout un côté de la galerie ; le public les voit et nous juge. Il sait combien notre œuvre excite de colères. D'un jour à l'autre, il est possible que nous soyons foudroyé par Jupi-

ter-Janin, qui, du haut des *Débats*, son Olympe, lance sur nous les carreaux de sa foudre. Et ce sera bonne justice. A-t-on l'idée d'un mécréant qui ose dire leur fait aux hommes de son époque et ne craint pas de les disséquer sous les regards de tous? Le cadavre soumis à l'autopsie ne se révolte pas contre le scalpel; mais l'être vivant hurle et fait rage. On traite le chirurgien de bourreau, on appelle le biographe diffamateur.

Pourtant nous avons distribué jusqu'ici plus d'éloge que de blâme; mais ceux qui reçoivent l'éloge ne nous disent pas merci, et ceux que le blâme atteint sont prêts à nous égorger. Voilà notre situation bien nette et bien claire.

Elle ne manque pas d'intérêt pour le

lecteur ; mais elle manque absolument de gaieté pour nous.

Ah ! que nos devanciers dans l'histoire contemporaine ont été plus sages ! Ils ont loué sans restriction. Leur plume était de velours et chatouillait agréablement les vanités de chacun. « Vous aimez l'encens, monseigneur ? en voilà ! Dilatez vos narines, étendez-vous sur un lit de roses, et que grand bien vous fasse ! » Ou, si parfois ils hasardaient quelque vérité, c'était, croyez-le bien, lorsqu'ils avaient pris toutes sortes de précautions pour qu'elle ne leur retombât point sur la tête. En littérature comme dans les arts, on la disait derrière une école ; en politique, derrière un parti. Protégé par une multitude de

tirailleurs, on pouvait même accompagner cette vérité de beaucoup de mensonges, sans être en butte aux désagréments qui nous arrivent.

Car nous allons seul à la découverte. Jamais nous ne regardons si nous sommes soutenu. Aussi tombons-nous souvent dans une biographie comme on tombe dans une embuscade.

« Auvergne, à moi ! criait d'Assas : ce sont les ennemis ! »

Or, l'écrivain, ainsi que le soldat, doit toujours jeter le cri d'alarme, eût-il, au lieu d'épées, deux cents plumes sous la gorge, plus pointues encore et plus empoisonnées que celle du critique Janin.

Prenez garde ! ce sont les ennemis !

Ce sont de faux grands hommes ! ce

sont des apôtres menteurs ! ce sont des critiques sans conscience et sans foi ! Tirez dessus, morbleu, tirez quand même!

Et s'ils vous tuent, nous dira-t-on, comme les fusiliers de Hanovre ont tué d'Assas?

Oh! soyez sans crainte, ils ne nous tueront pas. Nous les mettons au défi de nous enlever un atome de l'épiderme. Quoi qu'ils disent et quoi qu'ils écrivent, notre tâche est providentielle.

Dieu veut qu'elle s'achève.

Sur les ruines des réputations usurpées et des gloires mensongères, nous avons à dresser le piédestal des renommées honnêtes, des génies sans tache, des véritables illustrations dont le pays s'honore. Horace Vernet, le grand ar-

tiste, recevra nos hommages, comme les ont reçus déjà Balzac, Lacordaire, Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Méry, Gérard de Nerval, Scribe, Pierre Dupont, Meyerbeer, Félicien David, Déjazet, Samson, le baron Taylor, et comme les recevront à l'avenir tous ceux qui en sont dignes. Prétendre que nous cherchons le succès dans la diffamation et le scandale, quand, sur vingt-cinq biographies parues, quinze au moins sont des apologies complètes, c'est, en vérité, prendre un peu trop ouvertement contre nous le parti des Girardin, des Dupin, des Janin. Tout ce qui rime en *in* nous porte malheur.

Arrivons à l'histoire d'Horace Vernet,

l'artiste national et populaire. Il est né au Louvre [1], le 30 juin 1789, et nous trouvons en lui le descendant de toute une dynastie de peintres, dont nos musées conservent les chefs-d'œuvre.

Antoine Vernet, son bisaïeul, était contemporain de mademoiselle de Lenclos, et plusieurs fabricants de *Mémoires* prétendent qu'il a fait le portrait de la célèbre courtisane de la rue des Tournelles, à l'époque même où l'abbé Gédoyn en tomba fou d'amour, c'est-à-dire au moment où Ninon voyait son seizième lustre s'accomplir.

Il est aujourd'hui prouvé que le bis-

[1] Depuis Louis XIII, les rois de France donnaient, dans leur palais même, l'hospitalité à quelques artistes éminents. Le père et le grand-père d'Horace Vernet avaient là leur domicile et leur atelier.

aïeul d'Horace n'est jamais sorti d'Avignon, sa ville natale, où il était peintre d'attributs [1].

Or, il est peu probable qu'à l'âge de quatre-vingts ans, Ninon ait entrepris le voyage du Comtat Venaissin tout exprès pour poser devant un modeste artiste de province.

Donc l'anecdote est apocryphe.

Le fils d'Antoine, Claude-Joseph Vernet, envoyé à Rome, y termina ses études de peinture, et devint ce fameux peintre de marine, que Louis XV, au milieu du dernier siècle, chargea de reproduire sur la toile tous les ports de France. Il exécuta, soit à Paris, soit à

[1] On conserve encore au musée d'Avignon des panneaux de carrosses et de chaises à porteurs, peints par le bisaïeul d'Horace.

Rome, au moins quatre cents tableaux, dont les plus remarquables sont encore au musée du Louvre. Nos lecteurs savent que cet artiste enthousiaste, voyant le navire, qui, de Libourne, le ramenait en France, assailli par un ouragan furieux, se fit lier au grand mât avec des cordes, afin de pouvoir examiner tous les détails effrayants de la tempête, sans être enlevé par les vagues, épisode sublime que son petit-fils a su reproduire avec autant de génie que de bonheur.

Claude-Joseph Vernet avait reçu de son père les premiers enseignements de son art; il fut à son tour le maître de son fils, Carle Vernet, et lui apprit à tenir le pinceau.

Les dispositions de Carle étaient mer-

veilleuses. Par malheur, à l'âge de dix-huit ans, il s'éprit d'une passion violente pour mademoiselle Hélène de Monbar, fille d'un opulent fournisseur des armées royales. Un mariage était impossible. On envoya le jeune homme en Italie pour le guérir de son amour. Il chercha d'abord à se distraire par un travail assidu et remporta le premier prix de l'école; mais l'absence ne put effacer de son cœur une image adorée.

Carle se laissa vaincre par le chagrin.

Bientôt le chagrin le conduisit à la dévotion. Il déserta l'atelier pour l'église, et des lettres d'Italie annoncèrent, un beau jour, que le grand prix de l'école française se disposait à faire profession dans l'ordre des moines blancs.

Joseph Vernet courut en poste jusqu'à Rome. Il arriva juste pour s'opposer à la prise d'habit, et ramena notre amoureux en France, où l'abbé Maury, qui prêchait alors aux Feuillants, fut appelé à juger en dernier ressort la vocation de Carle.

« — Soyez un grand peintre, lui dit-il, cela vaut mieux que d'être un moine obscur. »

Le jeune homme se le tint pour dit.

Reprenant ses travaux avec ardeur et persévérance, il peignit, à l'âge de vingt-neuf ans, un *Triomphe de Paul Émile*, qui lui valut à l'Académie de peinture une élection immédiate.

Son père lui-même, âgé de soixante-treize ans, fut chargé de la réception

d'un fils digne de sa gloire. Joseph Vernet ne mourut qu'en 1789 et put embrasser au berceau son petit-fils Horace.

Douze années plus tard, sous l'Empire, les événements donnèrent au génie de Carle une nouvelle puissance. On lui doit les batailles de *Rivoli*,—de *Marengo* [1], — d'*Austerlitz*, — de *Wagram*, et le *Passage du mont Saint-Bernard*. Ces grandes pages historiques ne l'empêchaient pas de réussir dans le tableau de genre et dans les esquisses lithographiques, où il apportait une fi-

[1] Celle-ci est un chef-d'œuvre qui suffirait à immortaliser un peintre. On annonce, comme devant paraître prochainement, une étude complète et détaillée des tableaux de Joseph, de Carle et d'Horace Vernet. Ce livre est préparé, dit-on, sur des documents authentiques, par un membre même de la famille, M. Huguet, neveu d'Horace.

nesse merveilleuse, un esprit charmant. Ses *chasses* et ses croquis encombrent les cabinets d'amateurs.

Dans la dynastie des Vernet, le talent et la science continuèrent de se transmettre par héritage.

Horace, élève de son père, comme celui-ci l'avait été du sien, apprit à dessiner en même temps qu'à lire. Il barbouillait sa croix de par Dieu de bons hommes, de chevaux et de soldats.

Le dessinateur Moreau, son aïeul maternel, et son oncle, M. Chalgrin, architecte du comte de Provence, lui donnaient aussi des leçons.

Bientôt les jours maudits de 93 jetèrent l'épouvante et la mort dans cette famille d'artistes, inoffensive et paisible.

Déjà, le 10 août, Carle avait failli périr avec son fils, âgé de trois ans. Ils traversaient la cour des Tuileries, lorsque des hordes furibondes débouchèrent à l'improviste par toutes les grilles, pour attaquer dans leur palais Louis XVI et la jeune reine.

Une balle emporta le chapeau d'Horace et perça la manche de l'habit de son père, qui le tenait dans ses bras.

Carle Vernet, comme beaucoup d'autres, avait résolu de quitter la France, lorsqu'une nouvelle terrible suspendit son départ : il sut que madame Chalgrin, sa sœur, venait d'être emprisonnée à l'Abbaye et condamnée à mort par ce tribunal affreux, dont Fouquier-Tinville provoquait les arrêts sanguinai-

res. L'architecte du comte de Provence avait suivi le prince à Bruxelles, ne prévoyant pas que de lâches bourreaux feraient à sa femme un crime de cet exil volontaire, et la rendraient responsable de son dévouement à la famille du roi. Carle se hâta de courir chez le peintre David, son ami, l'ami de Moreau, l'ami de Chalgrin.

David était au mieux avec les terroristes. Un mot, un seul mot de sa bouche à Robespierre ou à Danton, la malheureuse femme était sauvée. Mais David répondit à Carle :

« — Ta sœur est une aristocrate, je ne me dérangerai pas pour elle. »

Nous écrivons de l'histoire.

Madame Chalgrin mourut sur l'écha-

faud, parce que, vertueuse autant que spirituelle et jolie, elle avait autrefois repoussé l'amour du grand peintre républicain.

Longtemps encore après ce deuil, quand on prononçait devant Carle le nom de David, il devenait d'une pâleur extrême et sa gaieté si connue disparaissait pour faire place à un silence morne, mêlé d'une sombre rage.

On assure que souvent il provoqua son confrère en duel et qu'il essaya de le contraindre à se battre, par de publics et sanglants affronts; mais l'auteur du *Léonidas aux Thermopyles* craignit de s'exposer au Jugement de Dieu.

David, chassé par les Bourbons, mourut en exil.

Carle avait un esprit très-fin ; son talent de conteur était admirable. Seulement il cultivait un peu trop le calembour et passait à l'état du marquis de Bièvre. Il ne pouvait plus demander des épinards sans mettre tous les esprits à la torture. Le plus joli de ses calembours fut lancé comme un bouquet à la tête d'Alexandre Duval, le soir de la première représentation de *Maison à vendre*.

— Tu parais préoccupé, lui dit l'écrivain, surpris de le voir garder le silence, quand chacun se confondait en éloges au sujet de l'œuvre nouvelle.

— Eh morbleu ! c'est ta faute, répondit Carle. On ne trompe pas ainsi les gens. Tu fais afficher une maison à vendre, et je ne trouve qu'une pièce à louer !

Les anciens du café de Foy ne peuvent se rappeler, encore aujourd'hui, sans pouffer de rire les histoires bouffonnes du *Morceau de savon* et de la *Prise de tabac*, que le joyeux artiste racontait d'une manière si plaisante [1].

Carle Vernet vécut jusqu'en 1836.

Modeste autant que spirituel, il mettait sa propre gloire bien au-dessous de la gloire de Joseph et de celle d'Horace.

[1] Il y a aussi l'histoire de *la Maison du duc de Berri*. Le prince avait commandé un tableau, et venait très-souvent à l'atelier voir si Carle l'achevait; mais, l'altesse royale partie, on laissait la toile pour s'occuper d'autres peintures. — C'est incroyable, dit le duc à l'artiste, le paysage n'avance pas. Vous en êtes toujours à la maison de droite, et je la vois perpétuellement dans le même état. — C'est vrai, répondit Carle, on ne se doute pas du mal que j'ai eu après cette maudite maison. — Comment cela? pourquoi? dit le prince. — Elle fumait, monseigneur!

— On dira de moi ce qu'on a dit du grand dauphin : « Fils de roi, père de roi, jamais roi, » telles furent ses dernières paroles au lit de mort.

La postérité lui rend plus de justice qu'il n'a cru devoir s'en rendre à lui-même.

Horace n'hérite pas seulement du génie de son père, il a son esprit et sa verve Dès l'âge de huit ans, il amusait par de pétillantes saillies et par mille tours d'espiègle les habitués du café de Foy, où Carle l'emmenait avec lui. Sans cesse on voyait l'enfant à la recherche de petits papiers, où il croquait tantôt la physionomie de ses voisins, tantôt les épisodes de la guerre de l'*Indépendance*, dont il entendait raconter les détails par

les compagnons de Lafayette. Plusieurs de ces croquis sont restés, pour servir à l'histoire de ce beau talent, qui faisait déjà merveille à son aurore.

Le vieux marquis de C*** nous disait l'autre soir :

« — J'ai vu naître Horace. En vérité, c'était le plus bel enfant du monde ; son père l'avait jeté au moule, et la bonne qui le promenait aux Tuileries se plaisait souvent à en donner la preuve, c'est-à-dire à relever ses petites robes et à le faire admirer sous toutes les faces comme un objet d'art. Cette bonne resta longtemps chez Carle, et n'en sortit que pour épouser un pâtissier très en vogue. Un jour, Horace, âgé de douze ou treize ans, crut

être fort agréable à l'ancienne servante, en entrant dans sa boutique pour y manger quelques gâteaux. — Me reconnaissez-vous, ma bonne amie? lui demanda-t-il affectueusement. La pâtissière le reconnaissait fort bien ; mais il y avait là du monde. Trop fière pour avouer son ancienne condition, elle fit la sourde oreille et tourna la tête. — Ah ! je conçois, dit l'enfant piqué : vous ne voulez pas me reconnaître parce que je ne vous montre que ma figure ! »

Nos lecteurs peuvent deviner le nom de la pâtissière et celui du passage où l'anecdote eut lieu.

Quand on apprit cette histoire au café de Foy, chacun félicita le jeune Horace, et l'on déboucha du champa-

gne en l'honneur de ce trait d'esprit. Or, des peintres avaient, ce jour-là, restauré la salle. Un des nombreux bouchons que faisaient sauter les buveurs alla goudronner d'une large tache noire le plafond récemment blanchi.

Le maître du café cria.

— Mon Dieu! fit Horace, le malheur n'est pas grand, je vais le réparer.

Comme les peintres devaient revenir le lendemain, ils avaient laissé là leurs pinceaux, leurs pots et leur échelle double. Horace prit trois pinceaux, les trempa dans les couleurs qu'il jugea nécessaires, gravit l'échelle comme un écureuil, et redescendit, au bout de quelques minutes, montrant au patron grondeur une charmante hirondelle,

qui déployait sur un fond d'azur son corset blanc et ses ailes noires.

— Voyez ! la tache a disparu ; consolez-vous, dit l'enfant.

Au moins un demi-siècle s'est écoulé depuis, et l'on montre toujours une hirondelle au café de Foy ; mais ce n'est plus celle d'Horace. Vingt ou trente réparations successives ont chaque fois effacé l'oiseau, que l'on rétablit scrupuleusement ensuite à la même place. Plus d'un badigeonneur a souri dans sa barbe, en voyant le public naïf admirer l'hirondelle d'Horace Vernet [1].

[1] Il en est de même du fameux cheval blanc de Leduc, à Montmorency. Le père d'Horace le peignit sur l'enseigne du restaurateur, afin de payer son écot et celui d'une douzaine de ses camarades. Leduc exposa trois jours l'œuvre du maître, juste le temps de fabri-

Tout en étudiant la peinture, notre héros faisait ses classes au collége des Quatre-Nations. L'écolier n'avait pas encore quitté les bancs, que l'artiste était déjà célèbre.

On peut dire de Carle et d'Horace Vernet qu'ils ont fait une révolution en peinture. Ils désertèrent l'école grecque, et la haine trop motivée de leur famille contre David les excita, nous ne le mettons pas en doute, à secouer de leur palette les traditions de ce peintre. On les vit renoncer franchement à la raideur et à la solennité souvent grotesque de la forme. De leur bouche sorti-

quer une copie ; le public ne s'aperçut pas du changement d'enseigne, et le cheval de Carle fut vendu mille écus.

rent pour la première fois ces paroles, que Frédéric Mercey, plus tard, a répétées comme un écho : « Pourquoi perpétuer à l'infini le bas-relief et couvrir de nos glorieux uniformes les statues antiques, déjà mille fois reproduites? » Horace, poursuivant avec plus de grandeur et de force la tâche de peintre de batailles, entreprise par son père, ne vit pas la nécessité « de mettre l'espadon aux mains d'Hercule; il s'abstint de métamorphoser Bacchus en hussard, Apollon en grenadier, Vénus et Diane en cantinières, et Cupidon en tambour. »

Le jeune artiste s'inspira de son siècle; il regarda les événements, il étudia les hommes, il s'abrita sous le double

drapeau de la liberté et de la gloire; puis il peignit son époque absolument comme Béranger la chantait, c'est-à-dire avec enthousiasme et candeur. Dans les tableaux, dans les chansons la foule se reconnut. Elle applaudit son peintre et son poëte.

On a dit qu'Horace avait pris part au combat de Montmirail, en qualité de sergent, et qu'il s'était battu à la barrière de Clichy, le jour où les troupes alliées franchirent nos murs. Nous devons réfuter les biographes qui ornent son histoire de ces épisodes héroïques. Jamais il n'a eu le goût de la giberne aussi exclusif qu'on l'affirme ; à aucune époque il ne s'est vu en butte à d'irrésistibles fantaisies guerrières. C'est un

point de ressemblance qu'il a de plus avec Béranger. Tous deux ont cru qu'ils serviraient aussi glorieusement la France avec la plume et le pinceau qu'avec la baïonnette et le sabre.

Deux fois, en 1807 et 1815, Horace tomba sous le coup de la conscription; mais deux fois son père le fit remplacer dans les rangs de César.

En ce temps-là, le jeune homme cherchait à mener de front le travail et le plaisir. Sa figure encore vierge du rasoir, sa main fine et son pied microscopique comme celui d'une Chinoise lui suggéraient certaines plaisanteries de carnaval, dont plusieurs grands dignitaires de l'Empire furent victimes. Les bals de l'Opéra n'étaient point alors ce

qu'ils sont aujourd'hui. Toute la haute société parisienne s'y donnait rendez-vous. Horace, déguisé en femme, allait minauder traîtreusement dans les couloirs, et se faisait suivre par d'illustres épées, très-ardentes à consacrer à Vénus le peu de loisirs que leur laissait Bellone. Ces conquérants naïfs glissaient une multitude de poulets chaleureux dans la main du domino narquois, et s'émerveillaient de la ténacité de sa vertu.

Un soir, pour échapper aux allures par trop conquérantes d'un maréchal de France, Horace eut l'idée folâtre de chercher refuge auprès de la maréchale même. Celle-ci reçut dans sa loge la beauté craintive, obsédée par son époux, et la ramena dans son carrosse, à la fin

du bal, afin de la protéger plus sûrement contre de nouvelles entreprises.

A cette époque, c'est-à-dire de 1811 à 1815, le jeune peintre était en vogue à la cour. Tous les dessins du dépôt de la guerre lui étaient confiés. L'impératrice Marie-Louise et le roi Jérôme lui commandèrent plusieurs tableaux [1] importants, qui furent admis aux expositions d'alors, avec une quantité prodigieuse de portraits, parmi lesquels on cite celui du général Clarke, duc de Feltre.

Les éditeurs se disputaient déjà les produits du crayon d'Horace, et les couvraient d'or. Ses dessins pour le

[1] Ces tableaux lui étaient payés de huit à dix mille francs.

Journal des Modes, ainsi que ses caricatures, étaient très-recherchés.

Il reçut en 1814 la croix de chevalier de la Légion d'honneur [1].

Au début de la Restauration, la gloire d'Horace subit un temps d'arrêt, non qu'il y eût chez lui paresse ou décadence, son génie prenait au contraire chaque jour plus d'essor; mais on n'ap

[1] En 1825, il obtint celle d'officier, et, le 24 juin 1826, il fut appelé à siéger à l'Institut auprès de son père Carle, comme celui-ci avait siégé à l'Académie de peinture auprès de son père Joseph. En 1842, Louis-Philippe lui donna la croix de commandeur, distinction qui n'avait jamais été accordée à aucun peintre avant lui. Horace Vernet porte à sa brochette toutes les décorations du globe. Il ne lui manquait plus que celle de l'*Étoile polaire* : Oscar, roi de Suède, la lui envoya, en 1844, en même temps qu'à MM. Victor Hugo, François Arago et Lamartine. En Europe, il n'y a pas une seule académie des beaux-arts dont Horace Vernet ne soit membre.

prouvait pas en haut lieu les sujets dont l'artiste faisait choix pour ses toiles. En conséquence, on lui fermait les portes du Louvre. *La Bataille de Somma-sierra*, — *la Mort de Poniatowski*, — *le Soldat laboureur*, — *le Grenadier de Waterloo*, — *la bataille de Tolosa* [1], — *le Chien du régiment*, — *le Cheval du trompette*, — *le Massacre des Mame-loucks au Caire*, et vingt autres tableaux de cette valeur restèrent dans son atelier sans pouvoir être soumis au jugement du public. Découragé par l'injustice dont il était l'objet, le jeune homme accompagna son père dans un voyage en Italie.

Les deux artistes y reçurent un accueil

[1] On voulait que, dans ses batailles de l'*Empire*, il remplaçât le drapeau tricolore par le drapeau blanc.

triomphal. On leur prodigua les admirations et les caresses.

Au bout de six mois ils repassèrent les Alpes et rendirent visite à la vieille cité qui avait bercé leurs aïeux. L'Athénée de Vaucluse proposait au concours un prix pour le meilleur ouvrage en vers sur Joseph Vernet. Nos voyageurs, désirant témoigner à la ville d'Avignon leur reconnaissance, lui offrirent chacun une toile. Celle de Carle représentait une course de chevaux libres, à laquelle il avait assisté à Venise. Avignon ne resta point en retour. On envoya bientôt à Carle et à son fils deux urnes magnifiques, où la ciselure avait fidèlement reproduit la composition de leurs tableaux.

Les portes du Louvre continuant à se fermer pour les œuvres d'Horace, la presse opposante fit une levée de boucliers en faveur de l'artiste mis à l'index. Étienne et Jouy donnèrent dans *le Constitutionnel* la liste complète des peintures refusées, accompagnant cette liste d'articles pleins d'éloges. Tous les autres journalistes suivirent cet exemple, et le public fut admis à visiter l'atelier d'Horace, en haut de la rue de la Tour des Dames[1].

Nous empruntons à un biographe plus âgé que nous la description de cet atelier, que nous n'avons pu voir, et où tout Paris courut alors.

[1] On appelait le quartier *la Petite Athènes*. Il y avait là les hôtels de mademoiselle Mars, de mademoiselle Duchesnois, d'Horace Vernet et de Talma.

« Ce n'était ni l'atelier classique avec tout son attirail olympien, grec ou romain, ni l'atelier romantique avec sa défroque moyen âge, dit M. de Loménie; c'était l'atelier troupier par excellence. Du haut en bas les murs étaient ornés des souvenirs militaires de la République et de l'Empire. Là figurait le soldat français sous tous les costumes et dans toutes les positions, en garnison, en campagne, à la revue, au bivouac, à l'assaut, avant, pendant et après la bataille. Infanterie, cavalerie, artillerie défilaient, chargeaient, tonnaient sous l'œil sévère du général Bonaparte en écharpe tricolore et en cheveux longs, du premier consul, ou de l'empereur Napoléon, à pied ou à cheval, en capote grise ou en habit vert des chasseurs de la garde. — Çà et là brillaient des trophées d'armes offensives et défensives, des mannequins ou des modèles en uniforme de toute espèce, des chevaux de carton, souvent même de véritables chevaux en chair et en os, qui venaient poser plus ou moins docilement, sous un Murat postiche ou sous un Napoléon de contrebande.

« Parmi ce beau désordre se prélassaient de-

vant leurs chevalets des *grognards*-artistes, généraux, colonels et capitaines en demi-solde, qui s'essayaient à peindre les combats auxquels ils avaient assisté, et qui, ne pouvant plus tuer Prussiens ou Cosaques sur le champ de bataille, se donnaient au moins le plaisir de les massacrer sur la toile; de jeunes officiers qui, ennuyés des loisirs de la vie de garnison, venaient chercher des distractions dans l'étude du genre de peinture le plus conforme à leurs goûts, et puis enfin un grand nombre de *pékins* belliqueux qui aspiraient à se distinguer dans un genre qui faisait fureur. A cette énumération il faut joindre celle des visiteurs, amateurs et flâneurs, qui circulaient autour des chevalets, donnant un coup d'œil à chaque toile, discutant une pose, un geste, un effet, une manœuvre.

« Ainsi peuplé, l'atelier présentait souvent le *triple* aspect d'une salle d'étude, d'une caserne et d'une salle d'armes. Pendant que les uns s'absorbaient silencieux et attentifs dans la confection d'un grenadier de la vieille garde, d'un bivouac ou d'une mêlée, d'autres chantaient à tue-tête une chanson de Béranger;

celui-ci battait la charge accroupi sur un tambour; celui-là s'exerçait au maniement des armes ou sonnait des fanfares. Plus loin, deux gaillards bien découplés, en manches de chemise, un cigare à la bouche, une palette dans la main gauche et dans la main droite un fleuret, se portaient des bottes superbes, au grand contentement d'un cercle de curieux, témoins et juges des coups [1]. »

Au milieu de ce tumulte, sans être distrait par cette foule, et ne s'inquiétant ni des allées et venues, ni des cris, ni des chansons, ni des bottes plus ou moins heureuses poussées par les bretteurs, Horace peignait ces magnifiques toiles qui, de 1820 à 1825, ont achevé de populariser sa gloire. *La Barrière*

[1] Cette description tout entière est calquée sur le tableau même d'Horace Vernet, qui représente son atelier. Ce tableau remonte à l'année 1821.

de Clichy, — la Bataille de Jemmapes, — le Tombeau de Napoléon, — Joseph Vernet à son mât, — la Peste de Barcelone, — la Défense de Saragosse, — la Bataille de Montmirail, — la Dernière Cartouche, — la Bataille de Hanau, — l'Évasion de la Valette, — les Adieux de Fontainebleau, — le premier Mazeppa [1], *— la Bataille de*

[1] Le second *Mazeppa*, connu sous le nom de *Mazeppa aux Loups*, était destiné par Horace Vernet à la ville d'Avignon. Soit que les mesures eussent été mal prises ou qu'Horace n'eût pas tenu compte de celles qui lui avaient été fournies, on déclara qu'il faudrait couper le tableau pour le faire entrer dans la place qu'on lui destinait. — Non pas, s'il vous plaît, dit Horace au maire d'Avignon, j'aime beaucoup mieux vous en faire un autre! Le maire insista. Une fête devait avoir lieu, le temps manquait. Plutôt que de laisser mutiler son œuvre, Horace Vernet éventra *le Mazeppa aux Loups* d'un coup de sabre. — A présent, dit-il, emportez-le, si bon vous semble!

Valmy et *le Pont d'Arcole* remontent à cette époque. Il va sans dire que nous ne donnons pas la liste complète.

Le duc d'Orléans, qui encourageait toutes les oppositions et les protégeait quand même, dans sa marche sournoise vers le trône, se déclarait hautement le Mécène d'Horace. Il lui commandait portraits sur portraits, tableaux sur tableaux, se faisant peindre sous tous les costumes et dans tous les épisodes de son histoire, tantôt à Valmy et à Jemmapes, où il moissonna de si douteux lauriers, tantôt dans les montagnes de la Suisse, tantôt à Vendôme où on le représente sauvant la vie d'un prêtre.

Ces manœuvres inspirèrent à la bran-

che aînée de vives inquiétudes. On comprit un peu tard qu'il est toujours imprudent de persécuter le génie. Charles X appela l'auteur de *la Dernière Cartouche* et lui commanda son royal portrait[1]. Monseigneur le duc d'Angoulême daigna poser aussi devant l'artiste. A partir de ce jour, les portes du musée s'ouvrirent à deux battants pour les peintures d'Horace. On le supplia de vouloir bien écrire sur les plafonds du Louvre une large et sublime page d'histoire[2], et on le nomma directeur de l'école française à Rome. Il entrait alors dans sa quarantième année.

[1] C'est le grand tableau qui est aujourd'hui au musée de Versailles. Charles X est représenté passant une revue au Champ-de-Mars.

[2] Jules II commandant les travaux du Vatican.

L'heure de la grande bataille des romantiques contre les classiques venait de sonner à l'horloge des lettres comme à celle des arts. Géricault, par son *Naufrage de la Méduse*, avait depuis longtemps déjà donné le signal de la révolte. Eugène Delacroix jura qu'il achèverait de détrôner David et d'assassiner le genre grec. Il se proclama le grand maître de la peinture débraillée, folle, audacieuse, pleine de désordre et de passion. Horace Vernet, en homme sage et en puissant génie, sut se préserver des exagérations; il prit à l'école nouvelle ses qualités, et lui laissa ses défauts. *L'Arrestation des princes sous Anne d'Autriche*[1], — *Philippe Auguste*

[1] Ce tableau, composé en 1828, ne parut qu'à l'exposition de 1831. Il fut brûlé par nos aimables répu-

avant la bataille de Bouvines, — *la Dernière Chasse de Louis XVI*, — *Edith au cou de cygne* et *la Mort d'Harold* sont évidemment les résultats de cet éclectisme du maître. Toutes ces toiles furent exposées avant le départ d'Horace Vernet pour Rome.

Son arrivée en Italie donna aux travaux de l'école française une activité prodigieuse. Bientôt la Villa Médicis expédia merveille sur merveille au musée du Louvre. *Les Brigands de Terracine*, — *le Départ pour la chasse dans les marais Pontins*, — *la Confession du bri-*

blicains de 1848. Ils en firent un feu de joie dans la cour du Palais-Royal. Les Visigoths, les Huns et les Vandales ont des épisodes de ce genre dans leur histoire.

gand[1], — *la Judith*, — *la Vittoria d'Albano*, — *le Pape dans la basilique de Saint-Pierre*, — *Michel-Ange et Raphaël au Vatican* arrivèrent tour à tour.

Ces toiles furent diversement appréciées par la critique; mais le véritable, le seul juge du talent, celui qui ne se trompe jamais ni dans son admiration ni dans son blâme, le public enfin, se moqua des rancunes d'école et haussa les épaules en voyant deux ou trois feuilletonistes, Lenormant et consorts, nier le soleil en plein jour. Il les laissa dire et proclama hautement Horace Vernet le premier peintre de l'époque.

[1] Détruite lors du pillage du château de Neuilly, toujours en 1848.

Si Eugène Delacroix n'en est pas mort de dépit jaloux, peu s'en fallut, en vérité.

Trouvant, au retour de Rome, son Mécène devenu roi sous le nom de Louis-Philippe, Horace lui envoya pour carte de visite le magnifique tableau qui représente à l'Hôtel de ville, en 1830, cet illustre fondateur de dynastie. Nécessairement l'auteur de *la Bataille de Jemmapes* devait être le peintre favori de la nouvelle cour. On lui commanda tout d'abord pour trois ou quatre cent mille francs de tableaux, et le roi mit à sa disposition la salle du Jeu de paume, à Versailles, atelier gigantesque où s'élaborèrent, dix années durant, un si grand nombre de chefs-d'œuvre.

Éminemment actif et n'hésitant jamais à entreprendre les plus longs voyages, quand il a besoin de chercher un détail de mœurs, de connaître un site, un champ de bataille, ou de voir un costume, Horace Vernet traversa quinze ou vingt fois la Méditerranée pour aller étudier la guerre d'Afrique sur les lieux mêmes. Il assistait aux expéditions, préparait ses croquis sous le coup de feu, vivait, mangeait, dormait dans les tentes, au milieu des Arabes, et revenait, imbu de couleur locale, se remettre en face de sa toile. Doué d'une mémoire surprenante, il n'oublie rien de ce qui une fois a frappé ses regards. Les moindres détails, les poses, les gestes, la figure des hommes, les particularités les plus mi-

nutieuses d'un fait, les circonstances les plus fugitives d'une action, tout se grave, tout se stéréotype en quelque sorte dans son cerveau; il se rappelle, au bout de vingt ou trente ans, une forme, un mouvement, une attitude.

Géricault, son ami le plus intime et le plus cher, disait de lui :

« — Sa tête est un meuble à tiroirs. Il ouvre, regarde, et trouve chaque souvenir en place. »

En 1841, le général Rabusson, beau-frère d'Horace, venait très-souvent lui rendre visite et le regardait peindre. Celui-ci achevait alors *Une Revue au Carrousel par l'empereur Napoléon Ier*. Le vieux militaire lui frappe, un jour, sur l'épaule, et dit, en lui montrant la

selle du cheval d'un chasseur de la garde[1] :

— Ah ! pour cette fois, Horace, je vous y prends ! Les fontes n'étaient point disposées ainsi.

— Vous m'étonnez beaucoup, répondit le peintre ; il me semble les voir encore.

— Eh bien, vous les voyez mal ; votre mémoire vous fait défaut. Je suis du métier, corbleu !

— Sans doute, général ; mais....

— Quoi ! vous n'êtes pas convaincu ? C'est trop violent. Je vais tout exprès au dépôt de la guerre examiner les dessins, et je reviens vous confondre.

[1] Rabusson avait obtenu tout son avancement dans cette arme.

Il partit. Moins d'une heure après, il était de retour.

— Eh bien? dit Horace.

— Vous aviez raison. Que le diable vous emporte! cria le général. C'était bien la peine de passer trente-cinq années de ma vie sous les tentes ou dans les casernes pour venir à l'école chez un teneur de pinceau!

Nous avons recueilli un autre fait plus extraordinaire encore.

Horace, un matin, se heurte au marquis de Pastoret sur le quai du Louvre. Celui-ci jette une exclamation de surprise.

— Eh! que devenez-vous, mon cher? On ne vous rencontre nulle part. Il y a des années que je ne vous vois plus.

Est-ce que vous arrivez des grandes Indes? lui demande M. de Pastoret.

— Vous plaisantez, marquis, répond Horace. Il n'y a pas plus de six mois que je vous ai pressé la main.

— Par exemple! vous vous trompez. Où donc?

— Au jardin des Tuileries. Une dame vous donnait le bras.

— Que je sois pendu, si vous n'avez pas rêvé cette rencontre, Horace!... Une dame?

— Oui, une dame... fort jolie, ma foi!... Tenez, mais, au fait, je puis vous la dessiner.

Il tire son carnet, prend un crayon, jette çà et là des traits rapides sur une feuille, la détache et l'offre au marquis.

— Reconnaissez-vous la dame ? lui dit-il.

— Eh ! parbleu, oui ! c'est la duchesse de V*** ! s'écria M. de Pastoret. Je l'ai reconduite effectivement, un soir, là-bas, à son hôtel du quai Voltaire, et nous avons traversé les Tuileries. Comment, diable d'homme, vous dessinez, au bout de six mois, un visage, une tournure, une toilette que vous n'avez fait qu'entrevoir !

— Oh ! dit Horace, en riant, c'est tout *sim*ple.

— Tout simple ! tout simple ! En attendant, si vous viviez au XVe siècle, on vous brûlerait pour un pareil tour. J'emporte le croquis. Au revoir, mon cher *sorcier* !

Le curieux dessin doit être encore aujourd'hui dans l'album du salon Pastoret.

Comme garantie de notre véracité, pour des faits aussi extraordinaires, nous croyons utile de citer les noms, car beaucoup de lecteurs peut-être refuseraient d'ajouter foi à notre récit. Horace Vernet a dessiné, il n'y a pas plus de huit mois, un site, qu'il n'avait pas revu depuis 1816, lors d'un voyage avec le comte de Pontécoulant. Cette prodigieuse mémoire permet à l'artiste de peindre presque toujours sans modèle.

La fréquentation des Arabes, l'étude sérieuse de leurs mœurs et la lecture de la Bible[1] sous les palmiers du désert

[1] La Bible est son unique lecture. Elle est toujours ouverte sur sa table, il l'emporte avec lui dans ses voyages.

ont donné depuis longtemps à Horace Vernet la conviction profonde que toutes les toiles représentant des sujets hébreux ont prêté jusqu'ici à leurs personnages des costumes menteurs. Il prouve, l'Écriture en main, que les Juifs d'autrefois s'habillaient exactement comme les Arabes modernes, et que ceux-ci gardent une foule d'habitudes qui se retrouvent à chaque page de l'Exode. Bientôt le public pourra lire un livre fort détaillé, où le grand artiste appuie son opinion sur des faits incontestables et des textes sans nombre. Déjà la première partie de ce travail a été lue à l'Institut. Ne croyant pas devoir tenir compte, lorsqu'il est sûr d'être dans le vrai, des plaisanteries de messieurs les critiques sur sa persistance

à *arabifier* la Bible, Horace Vernet travaille hardiment dans le sens de sa découverte. *La Rébecca à la fontaine*[1], — *Abraham et Agar*, — *Thamar et Juda*, — *les Lamentations de Jérémie*[2] et *le*

[1] La partie de son livre, lue à l'Institut, contient ce passage : « Un jour, dans une expédition contre certaines tribus des environs de Bone, je lisais dans le fond de ma tente le sujet de Rébecca à la fontaine, portant sa cruche sur son épaule gauche, et la laissant glisser sur son bras droit pour donner à boire à Éliézer. Ce mouvement me parut assez difficile à comprendre; je levai les yeux, et que vis-je?... Une jeune femme donnant à boire à un soldat et reproduisant exactement l'acte dont je cherchais à me rendre compte. Dès ce moment, je me sentis dominé par le désir de pousser aussi loin que possible les comparaisons que je pourrais établir entre l'Écriture et les usages encore existants parmi tant de peuples qui ont toujours vécu sous l'influence des traditions, en échappant à celle des innovations. » (Voir le journal *l'Illustration* du 12 *février* 1848.)

[2] Ce tableau fut donné par l'artiste à l'œuvre du Mont-Carmel.

Bon Samaritain servent de préface à son livre.

Pendant les années 1834 et 1835, presque tous ses tableaux furent empruntés aux sites de la côte d'Afrique et aux mœurs arabes. Nous citerons *une Vue de Bone*, — *la Chasse aux sangliers*, — *la Chasse aux lions*, — *la Prise de Bone* et une seconde *Chasse aux sangliers*, où figure Yussuf.

Bientôt néanmoins, Horace Vernet, rentré à son atelier du Jeu de paume, laissa le tableau de genre pour reprendre la grande page historique et la peinture de bataille. On peut admirer au Salon de 1836 quatre épisodes sublimes, empruntés aux victoires d'Iéna, de Friedland, de Wagram et de Fontenoy.

La critique, toujours hargneuse, fit entendre ses jappements au milieu d'un concert unanime d'éloges; mais on la fit taire, et des écrivains illustres défendirent éloquemment le peintre national. Alfred de Musset fut un des premiers qui éleva la voix.

« Le vrai talent de M. Vernet, dit-il, est la verve. A propos du premier de ses tableaux, je ne dirai pas : Voyez comme ce coucher du soleil est rendu, voyez ces teintes, ces dégradations, ces étoffes ou ces cuirasses; mais je dirai : Voyez ces poses, voyez ce général Oudinot qui s'incline à demi pour recevoir les ordres du maître; voyez ce hussard rouge si fièrement campé, ce cheval qui flaire un mort! A Wagram, voyez cet autre cheval blessé, cette gravité de l'Empereur qui tend sa carte sans se détourner, tandis qu'un boulet tombe à deux pas de lui. A Fontenoy, voyez ce roi vainqueur, noble, souriant, ces vaincus cons-

ternés. Comme tout cela est disposé, ou plutôt jeté, et quelle hardiesse!... En vérité, la critique est bien difficile : chercher partout ce qui n'y est pas, au lieu de voir ce qui est! Quant à moi, je critiquerai M. Vernet lorsque je ne trouverai plus dans ses œuvres les qualités qui le distinguent et que je ne comprends pas qu'on puisse lui disputer; mais tant que je verrai cette verve, cette adresse, cette vigueur, je ne chercherai pas les ombres de ces précieux rayons de lumière. »

Louis-Philippe voulut qu'Horace Vernet décorât à lui seul toute une galerie du musée de Versailles. C'était une œuvre de géant. Horace ne recula point et commença la *Galerie de Constantine*, à laquelle il travailla six années consécutives. Elle fut achevée en 1842. Trois vastes tableaux sont consacrés aux divers épisodes de la prise de Constantine : les

sorties de la garnison, la tranchée, et enfin l'assaut livré par nos troupes à l'ancienne ville numide, qui se dresse avec tant d'orgueil sur l'escarpement de son roc. A côté de ces premières peintures et aux deux extrémités de la galerie, quatre toiles de même dimension représentent *l'Occupation du col du Teniah*, — *le Combat de l'Habrah*, — *le Bombardement de Saint-Jean d'Ulloa*, et *la Prise d'Anvers*. Sept petits tableaux complètent ce travail immense. Les trophées d'armes, les bas-reliefs et les figures allégoriques du plafond, tout est dû au pinceau d'Horace.

Très-souvent Louis-Philippe allait causer avec l'artiste dans son atelier.

— Monsieur Vernet, lui dit-il un jour,

il m'est venu tout à l'heure une idée que je veux vous soumettre.

Horace s'inclina respectueusement et prêta l'oreille.

— C'est une idée qui n'est pas mauvaise. Il s'agirait de vous nommer pair de France. Qu'en dites-vous?

— Si Votre Majesté, répondit le peintre, songeait sérieusement à m'accorder cet honneur, je demanderais à suivre l'exemple de mon aïeul. Il n'a pas voulu accepter le titre de gentilhomme que lui offrait le roi Louis XV.

— Ah!... pourquoi donc?

« — Sire, lui a-t-il dit, la bourgeoisie monte et la noblesse descend : laissez-moi dans la bourgeoisie. »

— Le grand-père avait raison, dit

Louis-Philippe ; mais le petit-fils aurait tort. A présent le tour est fait; la chambre haute est bourgeoise.

— Permettez, sire, dit Horace, aujourd'hui c'est un autre jeu de bascule. La noblesse est morte, le bourgeois redescend, et l'artiste monte : laissez-moi dans les arts.

— Diable ! diable ! fit le roi, c'est peut-être une grande vérité que vous dites là !

Jamais par la suite, dans ses conversations de l'atelier, il ne revint au chapitre de la pairie.

Louis-Philippe avait en peinture des connaissances peu solides, un goût peu sûr et une manie de marchander[1] peu

[1] Horace était le seul peintre dont il payât largement les œuvres.

royale; il disait de Jean Alaux : « — Ma foi, je trouve qu'Alaux dessine à merveille, il compose bien, *il n'est pas cher*, et il est coloriste. »

Tous les caprices historiques de l'ex-roi trouvaient la palette de Jean fort obéissante. Il n'en était pas de même de celle d'Horace.

Un soir, il y eut à Versailles une scène bizarre. La *Galerie de Constantine* achevée, l'auteur s'occupait de plusieurs toiles nouvelles, particulièrement du *Siége de Valenciennes*, et le roi l'avait prié de représenter un Louis XIV montant à l'assaut. Rien n'était plus facile. Mais, comme Horace Vernet a la prétention de faire de l'histoire et non de la fantaisie, son premier soin fut de compulser les chroni-

ques de l'époque, et de voir si réellement Louis XIV avait donné l'exemple d'une telle valeur. Or, il acquit la certitude que le roi, pendant qu'on livrait l'assaut, était à trois lieues de là, dans un moulin perdu, avec madame de Montespan, pour laquelle il s'amusait à écrire des bouquets à Chloris. Le lendemain Horace essaya de démontrer à Louis-Philippe qu'il était impossible d'accéder à son désir.

— Mais, je vous assure, dit le roi d'un ton d'humeur, que c'est une tradition dans la famille.

— Je regrette infiniment, sire, dit Horace, que cette tradition ne s'accorde pas avec l'histoire, et je vous demande en grâce de ne plus insister.

Louis-Philippe tourna les talons et dis-

parut. Horace croyait être quitte avec son Louis XIV, lorsque M. de Cailleux, directeur des musées, vint lui dire :

— Enfin, mon cher, ceci est de l'entêtement ! Le roi vous paye, faites ce que veut le roi.

— On ne me paye pas, dit Horace, pour mentir à l'histoire. Je renonce à peindre ce tableau, monsieur !

Le jour même, il fit ses malles pour la Russie, où le czar, depuis nombre d'années déjà, l'invitait à se rendre [1]. Il terminait ses préparatifs de voyage, quand le général Athalin parut.

[1] Nicolas, en 1814, avait visité très-souvent Carle et son fils dans leurs ateliers. On a prétendu à tort qu'Horace Vernet avait reçu des invitations analogues du roi de Prusse et du pacha d'Égypte.

— Voyons, mon ami, pas de sottise! Cailleux a tort; mais aussi vous êtes trop brusque, dit le général.

— Trop brusque, morbleu! c'est à peine si j'ai parlé, dit Horace, et j'étouffais de colère!

— Enfin pourquoi refuseriez-vous une petite concession?

— Ah! vous appelez cela une concession, vous!... Merci!... Despotisme pour despotisme, j'aime encore mieux celui du czar.

L'éloquence du général ne put décider le peintre à rester. Toutes ses toiles étaient rendues, le soir même, et il courait en poste sur le chemin de Pétersbourg.

Horace Vernet fut accueilli à bras ou-

verts par l'empereur Nicolas, dont le plus grand plaisir a toujours été de nous souffler nos artistes.

On ne savait qu'inventer pour lui faire fête, et le czar le comblait de présents.

L'empereur de Russie a l'habitude de se promener quelquefois seul dans les rues de sa capitale ; il aperçut, un jour, Horace Vernet sur un traîneau de louage de piteuse apparence.

Dès le lendemain, Nicolas fit atteler à l'un de ses propres traîneaux deux alezans brûlés superbes, et sortit pour aller rendre au peintre une assez longue *visite*, à la fin de laquelle il engagea Vernet à le reconduire au palais d'hiver.

— De fort jolis chevaux que vous avez là, dit-il à Horace, en descendant de l'é-

quipage. Ils sortent, j'en suis sûr, des haras d'Orlof. Merci de m'avoir jeté à ma porte!

Vernet dut garder les chevaux de race, le *droshki*, et jusqu'au cocher tartare, qu'il a ramené à Versailles. Nicolas lui donna tout, traîneau, bêtes et homme.

Cependant l'artiste avait son franc parler à la cour du czar. Il s'indignait tout haut de l'écrasement de la Pologne.

— Bah! disait l'empereur avec une légèreté charmante, vous voyez les choses au point de vue français. Nous sommes obligés de les voir au point de vue russe. Ainsi, vous me refuseriez si je vous demandais un tableau de la *prise de Varsovie*?

— Non, sire, répondit Horace. Tous

les jours il arrive aux peintres de représenter le Christ sur la croix !

Réponse sublime qui justifie notre héros de l'accusation, qu'on lui a trop souvent jetée au visage, d'avoir été un des flatteurs de l'autocrate.

A la prière de Nicolas, il consentit à être son professeur de peinture, et le czar, en revanche, voulut apprendre à l'artiste à battre du tambour. Celui-ci fit des progrès avec la baguette, mais l'empereur n'en fit point avec le pinceau. Pourtant Nicolas conserve encore aujourd'hui de grandes prétentions comme peintre. Il s'avise même de faire des retouches aux tableaux de maîtres qui se trouvent dans ses résidences. Une toile représente-t-elle une bataille, Nicolas se

dit : « — Moi, je placerais là un régiment de fantassins, ici un escadron de cavaliers ; sur ce monticule je voudrais de l'artillerie. » Tout en raisonnant de la sorte, il prend une palette, un pinceau, et barbouille sur le premier chef-d'œuvre venu d'affreux bons hommes, des chevaux de Cosaques et des canons impossibles, le tout pour montrer ses talents en peinture et en stratégie.

Louis-Philippe fit agir son ambassade pour décider le célèbre artiste à quitter Saint-Pétersbourg.

— Vous peindrez *le Siége de Valenciennes* sans le moindre Louis XIV, lui dit M. de Barante.

Horace Vernet, n'en déplaise au czar, s'ennuyait beaucoup sur les rives de la

Néva ; mais on trouvait mille et mille prétextes pour le retenir. Ce ne fut que le jour où l'on apprit la triste fin du duc d'Orléans qu'il put quitter son hôte impérial.

« — Je vous charge, lui dit Nicolas, de porter au roi des Français mon compliment de condoléance ; je prends part à sa peine. »

Depuis quatorze ans de luttes diplomatiques et de tentatives sans dignité, c'était la première parole obligeante que Louis-Philippe obtenait de la cour du Nord. On juge comme fut reçu au château celui qui l'apporta. La querelle de Versailles fut oubliée. On rendit au peintre son atelier du Jeu de paume, et on lui commanda *la Prise de la Smala*, ce ta-

bleau gigantesque, plus grand que le *Paul Véronèse*, et qui offrait une surface de cent soixante mètres carrés à couvrir avec le pinceau.

Quand, pour la première fois, Horace vit cette toile, il devint pâle. Mais ce ne fut qu'un nuage. L'intrépide artiste traça son esquisse, et, en moins de huit mois, il accomplit cette œuvre de Titan [1].

[1] *La Bataille d'Isly* fut exposée l'année suivante. En 1847, Horace Vernet exécuta les figures allégoriques du salon de la Paix, au Palais-Bourbon. Après Février, son pinceau devint moins actif. Il ne parut pas accueillir avec beaucoup d'enthousiasme une révolution qui brûlait ses tableaux. Cependant il peignit *la Prise de Rome* et un portrait équestre du président de la république. Ce portrait fut transporté en Afrique. Outre les toiles dont nous avons fait mention, nous pouvons citer comme les plus remarquables, et sans ordre de date : *Camille Desmoulins*, — *l'Arabe*, — *le Grenadier de l'île d'Elbe*, — une *Tête de folle*, — une *Odalisque*, — *la Peste de Barcelone*,

Une aussi prodigieuse rapidité de travail a été blâmée par beaucoup de cri-

— *la Chasse aux brouillards*, — un *Dromadaire*, — *le Braconnier*, — *le Giaour*, — *le Bouvier*, — une *Vue de la ville d'Arles*, — *Arabes devisant sous un figuier*, — une *Chasse sur le Teverone*, — *le Choléra à bord de la Melpomène*, — un *Marchand d'esclaves*, — *Chasse au lièvre*, — *la Porte de Constantine*, — *les Contrebandiers*, — *la Poste dans le désert*, — un *Arabe à cheval en retraite*, — *Napoléon sortant de son tombeau*, — une *Tête de Christ*, — *la Prière de l'Arabe*, — *la Chasse de l'Algérienne*, etc., etc. En 1842, Horace Vernet comptait déjà pour deux millions de tableaux, commandés, livrés et payés. Le nombre des portraits dus à sa palette est incalculable; il a peint presque tous les maréchaux et les généraux de l'Empire, les rois et les princes de l'Europe. Nous ne parlons pas d'une multitude de vignettes, de lithographies et d'esquisses. Horace Vernet a illustré la *Vie de l'Empereur* et vingt autres ouvrages de cette importance. Ses tableaux les plus récents ont pour titre : *Joseph vendu par ses frères*, — une *Chasse au mufflon dans le Maroc*, et une *Messe en Kabylie*, dite au camp devant les troupes, par l'abbé de La Trappe.

tiques. Ils ignorent combien de nuits sans sommeil l'artiste passe à étudier son sujet, à l'approfondir, à en pénétrer les ressources, à fixer chaque détail et à méditer sur chaque épisode, afin de coordonner le tout dans un magnifique ensemble. Quand Horace arrive en face de sa toile, il a son tableau complet dans la tête. Jamais il n'hésite; il peint, sans ébauche, sur la toile blanche. C'est un auteur de drame qui a préparé non-seulement le canevas, mais les actes, les scènes, le dialogue, et qui n'a plus qu'à écrire.

La peinture est comme l'histoire, son cachet le plus distinctif doit être la vérité. Foin des idéalistes qui, pour trop vouloir poétiser le fait, le dénaturent!

Éternellement perdus dans les régions du rêve, ils se cognent le front à tous les angles du mensonge, lorsqu'ils veulent appliquer leur système aux arts.

Horace Vernet est populaire, parce qu'il est vrai. Jetant bien loin derrière lui la palette homérique, et laissant Hector, Achille, Romulus à leurs siècles, il a fait de l'histoire moderne, de la stratégie moderne. Ses tableaux, on l'a dit depuis longtemps, sont de véritables bulletins militaires, des documents historiques aussi précieux pour l'avenir que les colonnes du *Moniteur*. Horace est le Raphaël d'un peuple soldat.

Notre héros, dans sa vie, a fait autant de milliers de lieues en poste, qu'Assuérus en a fait à pied depuis la mort du

Christ. Aujourd'hui vous le rencontrez sur le boulevard, demain vous apprenez qu'il est parti pour le Caire ou pour Constantinople. Vous lui écrivez à son atelier de l'Institut, où vous le croyez la palette en main, votre missive ne le trouve plus, court après lui et le rattrape dans les plaines de la Mitidja. Les voyages sont le repos d'Horace Vernet[1].

C'est en Afrique surtout qu'il aime à retourner ; les tribus arabes l'adorent et le regardent comme un demi-dieu.

Seul, il a pu fêter à leur goût les chefs bédouins lorsqu'ils sont venus à Paris en 1845. Il les appela dans son atelier de

[1] Les voyages, la chasse et l'équitation. Depuis Nemrod et Franconi, il n'y a pas eu de chasseur et d'écuyer plus intrépide.

Versailles, où s'étendaient de long en large, en guise de tapis, des peaux de lions, de tigres et de panthères. Partout, dans les coins, aux murailles, rangés en faisceaux ou pendus en trophées, l'œil rencontrait des yatagans, des poignards, des sabres recourbés, de longues carabines damasquinées d'or, un musée complet d'armes africaines, sans compter les selles brodées de pierreries, les pipes à bout d'ambre, et mille autres objets chers à ses hôtes. Ils retrouvaient là comme par enchantement tous les souvenirs, toutes les joies, toutes les habitudes de la tente, du désert, de la patrie. Un repas vraiment bédouin termina la fête. Après le *couscoussous*, on servit un agneau rôti tout entier à la mode de l'Atlas, et les con-

vives, assis les jambes croisées sur les nattes, le dépecèrent avec leurs doigts. L'amphitryon lui-même leur présenta le narghilé ; madame Vernet et sa fille versèrent le moka.

Six mois après, cette fille bien-aimée d'Horace, son unique enfant, l'ange béni de la maison, mourut dans toute la force de l'âge et de la beauté.

Depuis 1835, elle était la femme d'un artiste éminent, M. Paul Delaroche [1].

Nous avons été admis jadis à visiter, à

[1] Ce peintre avait connu mademoiselle Vernet toute enfant. Il la retrouva jeune fille à Rome, au moment où l'auteur de *la Smala* dirigeait l'école française, et en devint éperdûment épris. Mademoiselle Vernet réunissait à toutes les grâces d'une beauté parfaite le mérite le plus rare, les qualités les plus précieuses du cœur et une piété sincère. Son mari a placé son portrait dans une de ses grandes compositions, où elle représente le génie chrétien.

Versailles, impasse des Gendarmes, la demeure de prédilection d'Horace, villa gracieuse que la révolution de 1848 l'a décidé à vendre.

On y entrait par une petite cour, où des canards de Barbarie et de beaux goëlands prenaient leurs ébats dans un bassin bordé d'un cercle de gazon.

Le corps de logis principal, surmonté, à droite, d'un colombier en briques, et flanqué, à gauche, d'une tourelle, avait deux entrées, dont l'une, ouverte sur le vestibule, conduisait à la salle à manger et aux salons. La seconde entrée menait à la chambre à coucher du peintre et à son atelier, situé au premier étage.

On y montait par un escalier pratiqué dans la tourelle.

Meublée et boisée tout en chêne, la salle à manger avait un caractère simple et de bon goût. Les deux salons, tendus de rouge, communiquaient ensemble par une large portière, et les fenêtres regardaient sur un jardin délicieux, où la vue, sautant par-dessus les arbres, pouvait s'étendre jusqu'à l'embarcadère de la rive gauche. De splendides étoffes de Chine à dessins éclatants, et relevées par des torsades d'or et de soie, se drapaient en rideaux ou retombaient en portières.

Une quantité d'œufs d'autruche, pendus à des fils, se balançaient aux portes et aux fenêtres.

Dans un angle du premier salon, sur une colonne entourée de drapeaux pris

sur les Autrichiens, on voyait un magnifique vase de porcelaine, présent de l'empereur de Russie. Au-dessus, par un sentiment de délicatesse et de noble fierté nationale, l'artiste avait couronné de lauriers le masque en plâtre du martyr de Sainte-Hélène.

Près de là se trouvait un meuble de Boule fort précieux, enrichi de bronzes dorés et de mosaïques de Florence. C'était un don du maréchal Gérard.

Beaucoup de peintures garnissaient cette première pièce.

On y remarquait une belle tête de sainte, œuvre de M. Ingres, un petit tableau de Wasili Timm [1] représentant Diane, la chienne favorite d'Horace, un

[1] Artiste russe.

portrait du baron Guérin, et un autre portrait de madame Paul Delaroche, cette fille bien-aimée, que l'artiste pleure toujours, et dont les enfants lui promettent de perpétuer son génie sous un nom également cher aux arts.

Le second salon réunissait l'élégance d'un boudoir féminin à la sévérité d'un cabinet d'amateur. Destiné aux grandes réceptions, il était garni des tableaux de Joseph, de Carle et d'Horace.

Quant à la chambre à coucher du peintre, elle affichait le luxe le plus original et le plus fantasque. Toutes les armes de l'Afrique et de l'Orient s'étaient donné là rendez-vous, avec une collection de chiboucks, de tchonboucks et de narghiles à faire pâmer de ravissement

un fils du prophète. Çà et là des trophées de sabres resplendissaient comme des soleils. Aux murs s'accrochaient des burnous, des caphtans, des takiès, des robes turques et arméniennes, présents curieux de toute une généalogie de beys, de cheiks et de pachas.

Un beau Christ d'ivoire, suspendu dans l'endroit le plus apparent de la pièce, prouvait, en dépit de cet arsenal infidèle et de ces défroques mahométanes, qu'on entrait dans un logis chrétien.

Ce Christ était un cadeau des frères de la Doctrine. Voici à quelle occasion ils l'offrirent à Horace :

Les Ignorantins, voulant avoir le portrait de frère Philippe, leur supérieur

général, envoyèrent, un jour, une députation au peintre.

— Voilà cinq cents francs, lui dit-on. Notre communauté n'est pas riche. C'est tout ce que nous avons pu réunir

Horace fit le portrait [1]; mais il n'accepta point l'argent, et les Ignorantins lui donnèrent ce crucifix, qui témoigne tout à la fois de la reconnaissance des bons religieux et de la générosité de l'artiste.

On montait, nous l'avons dit, par la tourelle pour arriver à l'atelier d'Horace.

Il était aussi vaste que le permettait le

[1] Chacun a pu le voir à l'exposition de 1845. Il était digne en tout du pinceau d'Horace. Une lézarde du mur, peinte au fond de la toile, émerveillait surtout la foule naïve.

peu d'étendue de la maison. Du haut en bas les murailles avaient été badigeonnées d'une couche grisâtre, et la lumière pénétrait à volonté du nord ou du sud. Le long du mur, à droite, s'étalait un large divan turc avec son tapis. A gauche, une grande armoire vitrée renfermait les costumes de tous les peuples anciens et modernes. Le dessus de cette armoire était encombré de petits modèles de canons, de chariots, d'ustensiles empruntés à toutes les barbaries ou à toutes les civilisations de la terre. Des milliers de croquis, d'esquisses, de sites et de portraits pris au vol se montraient dans des cadres très-simples.

Sous une sorte de reliquaire, on apercevait une branche de saule cueillie à

Sainte-Hélène, au tombeau de l'Empereur, une mèche de cheveux coupée sur sa tête morte, une médaille du roi de Rome et la première croix portée par le grand capitaine.

Horace Vernet l'avait reçue de la propre main de Napoléon.

Près du chevalet destiné aux petites toiles se trouvait un orgue de palissandre ; à côté de l'orgue une table couverte de lavis, de papiers et de crayons. La peau d'un lion de l'Atlas, qui avait tué seize spahis, avant de succomber sous la carabine de Yussuf, servait de tapis de pied à Horace.

Au milieu de cet atelier que nous venons de décrire, apparut, un jour, certain conscrit, nouvellement incorporé

dans la garnison de Versailles. C'était le *Jean-Jean* le plus conditionné qui se puisse voir : bonnet de police en arrière et vacillant sur le crâne, bras ballants, jambes en forme de colonnes torses, figure bouffie et naïve, œil bête et rempli de candeur.

— Que veux-tu, mon ami? demanda le peintre.

— J' voudrions not' portrait, dit le gros garçon, pour l'envoyer là-bas au pays.

Il tira vingt-cinq francs de sa poche.

— A qui l'enverras-tu? dit Horace, à *ta* maîtresse, sans doute?

— Oh! que nenni!... Catherine est trop volage. C'est pour mère Madeleine.

— Pour ta mère?

— Oui, all' pleure de ne plus me voir. Les camarades m'ont dit : « Va chez M. Vernet; il *chique* joliment les troupiers ! » et j' sommes venu. Vingt-cinq francs, j' n'avons pas davantage, murmura-t-il, regardant Horace et craignant un refus.

— Bon ! dit le peintre, je ne te prendrai pas si cher. Assieds-toi là. Relève ton bonnet de police, morbleu ! Veux-tu que je te fasse des moustaches?

— Ah ! oui, j'voulons bien; all's poussent déjà !

Le peintre acheva le portrait en deux séances; puis comme le conscrit tout joyeux lui offrait encore ses vingt-cinq francs.

—Garde ta bourse, lui dit-il, et va boire à ma santé.

Bientôt l'histoire se répandit. Horace Vernet devint l'idole de la garnison de Versailles.

Sa Majesté Louis-Philippe admirait beaucoup les belles physionomies militaires qu'on remarque au premier plan de *la Smala*. Presque toutes sont des portraits. Un vieux soldat bronzé par le soleil et la poudre, attira surtout son attention.

— Je connais cet homme, dit Horace, depuis douze ans il se bat en Afrique avec courage.

— Aussi, voyez, il a la croix d'honneur, observa le roi.

— Non vraiment, sire, je me suis trom-

pé. Cette croix, il faut que je l'efface, murmura l'artiste d'un ton chagrin.

Il prit son pinceau. Louis-Philippe lui arrêta le bras, et dit en souriant :

— Pourquoi gâter votre toile, mon cher Horace? les retouches s'aperçoivent toujours. Je connais un moyen plus simple de réparer votre erreur..... involontaire, c'est de décorer ce brave.

— J'attendais cela, sire, merci! dit le peintre, heureux du succès de sa ruse.

Traversant, un matin, la rue Dauphine en tilbury, Horace accrocha un lourd camion chargé de pierres, et cassa le brancard de sa voiture.

Un peintre d'attributs juché près de là, tout en haut d'une échelle, et peignant de fort beaux saucissons à l'étalage d'un

charcutier, reconnut l'artiste, descendit précipitamment et rattacha le brancard avec des cordes, afin qu'Horace pût continuer sa route.

Le maître du tilbury glissa une pièce d'or dans la main du peintre d'attributs.

— Ah! monsieur Vernet!..... un confrère!... dit celui-ci d'un air de reproche.

— Pardon!... mais alors comment puis-je reconnaître votre obligeance?

— Donnez-moi là un coup de pinceau, je serai trop payé, dit le peintre, montrant l'étalage.

— Volontiers, dit Horace.

Il grimpa sur l'échelle et peignit en un clin d'œil le plus appétissant de tous les jambons.

— Ah! monsieur Vernet! monsieur

Vernet! s'écria le brave homme pleurant de joie et baisant les mains d'Horace, je ne me servirai plus ni de ce pinceau ni de cette échelle ; c'est un trésor que je veux léguer à mes enfants!

On cite d'Horace Vernet une foule de traits de ce genre, et nous regrettons de ne pouvoir les raconter tous.

Affable, modeste, rempli de bienveillance et de bonté, rendant justice à chacun, même à M. Delacroix ; simple dans sa vie et dans ses mœurs, comme s'il n'avait pas au front les plus nobles lauriers de la gloire, il vieillit entouré d'affection et d'estime.

Son treizième lustre est révolu.

Depuis cinquante-quatre ans il tient le crayon et le pinceau, sans avoir rien

perdu de sa verve toujours bouillante et toujours jeune.

C'est un homme de fer, ses muscles sont d'acier. Dans un voyage au Caucase, où la suite de Nicolas se composait de cinq cents individus, il ne rentra que deux hommes valides à Varsovie, Horace et le czar.

Après avoir quitté sa maison de Versailles, le célèbre artiste est venu se loger à Paris, à l'Institut. Son extérieur est sans faste. Une seule pièce est garnie de tableaux et de croquis bibliques, résultats de ses chères études. Là se trouvent les portraits de ses ancêtres et ceux de ses petits-enfants. De la fenêtre de cette pièce, il montre les fenêtres du Louvre, où il a reçu le jour.

Horace vivra son siècle.

Il a devant lui de longues années encore pour continuer sa gloire, avant de rejoindre ses pères. La France et les beaux-arts prendront le deuil le jour où la dynastie des Vernet fermera la tombe de son dernier roi.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

Le dessin que nous offrons ci-contre à nos souscripteurs, comme autographe du grand artiste, a été crayonné par Horace Vernet à Varna même, lors de son voyage tout récent en Bulgarie. Le croquis primitif est couvert de piqûres de mouches, dont l'air était rempli pendant que le choléra sévissait si rudement dans ces régions.

ERRATUM :

Dans notre dernier petit volume (THÉOPHILE GAUTIER), page 64, ligne 15, au lieu de *Carlotta* Grisi, lisez : *Ernesta* Grisi.

H. Vernet
Varna 1854

PONSARD

PARIS, TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 41.

Carey del. et sc. Hadengue Imp. r. du four S.G. 43.

PONSARD

LES CONTEMPORAINS

PONSARD

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
RUE MAZARINE, 9.

1855

L'Auteur et les Éditeurs se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

Paris, 26 janvier 1855.

Au moment où nous terminons la biographie de M. Ponsard, le poëte heureux, l'homme adulé, flatté, porté aux nues ; de M. Ponsard, officier de la légion d'Honneur, de M. Ponsard qui *bientôt* s'assiéra sur le fauteuil académique, on vient nous apprendre qu'un autre poëte a frappé, ce matin, aux portes de la mort, en lui demandant la fin de ses douleurs et de sa misère.

La mort a répondu à cet appel.

Gérard de Nerval n'est plus. Le gracieux écrivain de la *Revue des Deux*

Mondes, le savant interprète de Gœthe, le spirituel rédacteur du *Mercure de France*, du *Cabinet de lecture*, du *Vert-Vert*, du *Figaro*, de l'*Artiste*, de la *Revue de Paris* et de la *Presse ;* l'auteur de *Tartufe chez Molière*, des *Nuits du Rhamazan*, de la *Main de Gloire*, des *Amours de Vienne*, des *Illuminés*, des *Filles du Feu*, de *Sylvie* et du *Voyage en Orient*, le collaborateur de Théophile Gautier et d'Alexandre Dumas a mis fin à ses jours, dans une heure de désespoir et de folie.

Pourquoi n'es-tu pas venu à nous, frère, à nous qui t'aimions, à nous qui avions fait tous nos efforts, hélas ! pour attirer l'attention sur toi, et mettre ton mérite au grand jour?

Nous t'aurions consolé, nous t'aurions

soutenu, nous aurions raffermi ta pauvre âme d'enfant et de poëte !

Il est trop tard.

Demain, la tombe se refermera sur toi ; demain, nous les verrons, ceux qui n'ont pas songé à verser le baume sur tes blessures, à dégager ton cerveau malade des soins de la vie matérielle, à te donner le pain de chaque jour, — nous les verrons semer de fleurs le bord de ta fosse, quand ils n'ont pas su, toi vivant, écarter les pierres de ta route et empêcher les ronces de faire saigner ton pied.

Sois tranquille, frère ! leurs journaux vont retentir de tes louanges ; nous les entendrons célébrer ton beau talent, ta plume si correcte, si chaste, si candide; tu auras une magnifique apothéose !

Puis, tout bas, nous les entendrons dire :

« —Que voulez-vous? Pauvre garçon! Mieux vaut pour lui qu'il soit mort; il n'avait point d'ordre. »

Ils en ont, de l'ordre, ceux qui parlent, ils en ont beaucoup !

A leur dîner, chaque jour, ils frappent le même nombre de bouteilles de champagne ; ils rendent assidûment visite à leur maîtresse, ils tirent le rideau de l'alcôve tous les soirs à la même heure !

Gérard n'avait point d'ordre, c'est vrai.

Jamais il n'a pu régler sa vie sur les sèches et désolantes doctrines de l'égoïsme. Riche, il a donné sa fortune à tous. Pauvre, on ne l'a vu tendre la main à personne. Il n'a demandé ni honneurs,

ni distinctions, ni sinécures ; il n'a rien eu parce que les mendiants seuls obtiennent. Doux, modeste, timide, il n'a pas sonné de fanfares en son honneur, il n'a pas crocheté le coffre des pensions ; il a descendu lentement et sans se plaindre la pente fatale qui mène à la détresse, à la maladie, à la faim, à la mort.

Adieu, frère ! Que le juge suprême te pardonne ton désespoir.

Adieu ! puisses-tu, dans un monde meilleur, retrouver celle que tu aimais, cette Adrienne dont le cher souvenir n'a jamais quitté tes rêves, et qui, depuis longtemps, avait emporté au ciel une moitié de ton âme.

Adieu ! tes écrits sont là, nous les avons. L'avenir doit te venger de l'injus-

tice présente, et ceux qui t'ont laissé mourir, ceux qui ont aujourd'hui renommée, gloire, fortune, seront depuis longtemps plongés dans l'oubli, que tu resteras, toi, comme l'un des plus purs et des plus élégants écrivains dont la langue française s'honore.

Adieu, Gérard! Embrasse là-haut Gilbert et Chatterton, tes frères en poésie et en malheur.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

PONSARD

C'était au commencement de l'année 1843.

Dieu merci, nous n'avons oublié ni faits, ni dates. Nous sommes prêt à dire ce que nous avons vu, et à le dire très-haut pour l'enseignement des littérateurs futurs.

En ce temps-là, une grande rumeur courut d'un bout de Paris à l'autre. On

venait de s'apercevoir que les classiques, tombés à la terrible bataille d'*Hernani*, et que chacun croyait morts, bien morts, se portaient à merveille. Couchés sur la poussière, les vaincus avaient retenu leur souffle et joué au cadavre. Lorsque le vainqueur trop confiant organisa son triomphe, l'ennemi qu'on croyait enterré se retrouva debout. Il se fit insulteur derrière le char qui montait au Capitole.

Ayant expérimenté le casse-tête brutal du romantisme, le guerrier classique résolut de ne plus exposer son crâne. Il sentait parfaitement qu'une autre bataille rangée serait le signal d'une défaite nouvelle. N'étant pas le plus fort, il résolut d'être le plus habile.

Dès ce jour, il se plaça derrière un mur, en tirailleur sournois, afin d'envoyer des balles aux hugolâtres, tout à l'aise et sans risque pour sa peau. Profitant des distractions de ses adversaires, de leur confiance dans le succès, il alla prendre les momies les plus desséchées de son école, et eut l'adresse d'infiltrer dans leurs carcasses arides un sang jeune et chaud qui pût un instant faire croire à une résurrection.

Ce sang régénérateur sortit des veines de M. Ponsard.

Donc, en écrivant sa biographie, nous avons à raconter les manœuvres de la coterie littéraire qui lui a si généreusement frayé la route, écartant les ronces et ne laissant que les fleurs sous les pas

de ce bienheureux enfant du Dauphiné. qui reçut le jour à Vienne, le 1er juin 1814.

François Ponsard vint au monde dans une maison de la rue des Clercs, c'est-à-dire au centre même de la chicane viennoise. De temps immémorial, les hommes de loi du pays habitaient cette rue.

Son père, avocat d'abord, puis avoué de première instance, jouissait de l'estime et de la considération générale, grâce aux qualités honorables qui le distinguaient. D'une probité de vieille roche et d'un commerce charmant, jamais il n'excita contre lui une plainte, jamais on ne lui connut un ennemi. Longtemps après l'âge où sa vie labo-

rieuse lui donnait droit au repos, il continua de vaquer aux fonctions de sa charge, espérant avoir son fils pour successeur. Il se décida seulement à céder son étude, le jour où il eut la preuve que François négligeait le barreau pour les lettres.

M. Ponsard père mourut juge de paix du canton de Condrieu [1].

L'enfance de François Ponsard n'offre rien d'extraordinaire. Nous ne trouvons point en lui ces élans précoces de l'intelligence [2], qui se manifestent dès le berceau chez beaucoup de grands hom-

[1] A quelques lieues de Vienne, dans le département du Rhône.

[2] On affirme cependant que, très-jeune, il avait le goût de la poésie, et qu'il rimait pendant ses loisirs d'écolier.

mes et servent à prophétiser leur gloire.

Il apprit à lire et à écrire avec les enfants du peuple, sur les bancs d'une école mutuelle; puis il entra au collége de sa ville natale, où il fit toutes ses classes jusqu'à la rhétorique exclusivement.

Ponsard ne remportait pas les premiers prix, mais il était bon élève. Ses professeurs avaient à se louer de son aptitude et de son application.

Rentré au logis paternel après l'heure des classes, il y retrouvait une mère tendre qui l'encourageait au travail et à l'étude, veillant à ce que les devoirs fussent achevés et les leçons apprises.

Elle tenait lieu de répétiteur à son fils. Ponsard lui doit ses modestes succès de collége.

En 1831, le jeune homme fut envoyé à Lyon pour y faire sa rhétorique. Pensionnaire à l'institution Terrier, il suivait, comme externe, les cours du collége royal.

Il eut l'abbé Noirot pour professeur de philosophie.

A Lyon, François retrouva un de ses compatriotes, un camarade d'enfance, avec lequel il noua une de ces amitiés héroïques, dont Oreste et Pylade, Nisus et Euryale nous ont transmis, au travers des âges, les affectueuses traditions.

Le lecteur comprend qu'il s'agit de Charles Reynaud.

Charles Reynaud, le dévouement incarné, l'enthousiasme fait homme; Charles Reynaud, l'architecte merveilleux de

cet édifice de gloire élevé en un jour; Charles Reynaud, que Ponsard pleure[1]; Charles Reynaud, dont il a dit:

. . . . . .

Et moi, ne suis-je pas le vivant témoignage
D'une abnégation qui n'est plus de notre âge?
Ne suis-je pas son œuvre à lui?
C'est par lui que j'étais, si j'étais quelque chose.
Mon frêle monument sur l'amitié repose;
Il s'écroule, privé d'appui.

Reynaud, cœur généreux et noble, âme d'élite s'il en fut, consacra sa vie tout entière à son ami. Poëte lui-même, il ne garda pas une seule branche de laurier pour son usage, et les tressa toutes en couronnes sur le front de l'auteur de *Lucrèce*.

[1] Ce fidèle camarade du poëte est mort, il y a dix-huit mois.

Les deux compatriotes achevèrent ensemble leurs études[1].

Ils étaient loin d'avoir la même tournure d'esprit et le même caractère. Charles semblait excité par une fièvre éternelle. Tout feu, tout élan, tout ardeur, il ne s'occupait jamais de la chose présente et courait en Christophe Colomb dans les champs de l'avenir. François, au contraire, se montrait calme, posé, réfléchi.

Reynaud ne travaillait pas et rêvait sans cesse ; Ponsard travaillait toujours et ne rêvait jamais.

[1] Ponsard obtint le prix de dissertation française ; son professeur déclara que sa composition était remarquable par la profondeur des pensées et la forme pure du style. A la fin de 1832, il passa son examen du baccalauréat avec beaucoup de distinction.

Ces deux intelligences, l'une bouillante, l'autre froide, se mêlèrent par une fusion curieuse et se complétèrent, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'une par l'autre. Avec une inspiration féconde, Charles avait trop de paresse pour écrire ; François doubla cette inspiration de son amour du travail. La pensée de Reynaud devint la pensée de Ponsard, non que celui-ci la copiât et descendît au rôle d'imitateur; ceux qui interpréteraient ainsi notre sentiment auraient tort. Fondues dans un alliage unique, les qualités des deux amis sortirent du creuset en un seul bloc, et la France eut un poëte de plus.

Ils vinrent ensemble à Paris, sous prétexte de faire leur droit; mais, en

réalité, pour se livrer sans gêne à leurs goûts littéraires.

Charles Reynaud se mit à la recherche des cafés hantés par les gens de lettres. Son plus grand désir était de connaître ces illustres héros pour lesquels le journalisme sonne de la trompe, et dont la publicité porte les noms à la province sur son aile toujours vibrante.

A cette époque, le café Molière[1] était un véritable cénacle d'écrivains et d'artistes.

On ne saurait dire au juste ce qu'il y avait là de barbes incultes, de feutres à larges bords et de chevelures à tous crins.

Nous avons encouru de graves repro-

[1] Au coin du carrefour et de la rue de l'Odéon.

ches pour n'avoir pas fait connaître plus tôt à nos lecteurs un personnage fort curieux sans doute, mais dont la physionomie ne pouvait se crayonner d'une manière originale que dans le volume consacré à Ponsard. Il est bon de prévenir les Aristarques disposés à se montrer sévères que nos biographies s'enchaînent, et qu'un fait ou une circonstance, omis à dessein dans l'une, se retrouvent à coup sûr dans l'autre. A la fin de l'œuvre, on pourra seulement parler des omissions et des oublis, si l'ensemble ne donne pas au grand complet tous les détails de l'histoire contemporaine.

Cela dit, qu'on nous laisse écrire, et que les reproches se taisent.

Le café Molière avait l'honneur, en 1833, de compter au nombre de ses habitués le célèbre Achille Ricourt, l'artiste par excellence, « qui serait homme de lettres s'il n'était peintre, qui serait peintre s'il n'était journaliste, qui serait journaliste s'il n'était comédien, qui serait comédien s'il n'était compositeur et chanteur », a dit fort spirituellement, nous ne savons plus où, M. Auguste Lireux, dont le nom va revenir plus d'une fois sur ces pages.

Achille Ricourt n'a jamais écrit une ligne, mais il pourrait écrire cent volumes.

Il n'a jamais tenu un pinceau, mais il étalerait des couleurs, s'il le voulait *bien*, sur un hectare de toile.

Jamais il n'a griffonné le moindre feuilleton, mais Janin rentrera sous terre le jour où Achille prendra la plume.

On n'a jamais vu Ricourt sur les planches, qu'importe? Il est plus fort que Frédérick Lemaître. Auprès de lui, Bocage n'est qu'un pygmée.

Ni l'Académie impériale de musique ni le théâtre Feydeau n'ont pas eu jusqu'ici la moindre partition de Ricourt, pourquoi? parce qu'il est modeste et qu'il ne veut pas éclipser la gloire des Beethoven, des Mozart, des Meyerbeer et des Rossini.

Quand il pourrait être célèbre dans tous les genres, Achille Ricourt se contente de mener les autres à la célébrité. Constamment il est à la recherche d'un

grand homme; c'est là sa manie, son tic, sa marotte. Il faut qu'il en découvre à tout prix, n'importe où.

Des grands hommes, ou la mort!

Nouveau Diogène, il vous éclaire le visage de sa lanterne, et, s'il a pu saisir dans votre œil un éclair de génie, soyez tranquille, votre affaire est bonne.

Ricourt vous expose en plein soleil de la gloire, et se retire ensuite à l'ombre. Il vous ouvre à deux battants les portes de l'Académie, et s'incline avec respect sur le seuil. Achille vous enrichit et reste pauvre. Son unique joie, son plus cher orgueil est de montrer ses grands hommes. Sans cesse il les vante; continuellement il entonne en leur honneur des gammes élogieuses; il les exalte, il

en est fier, il leur brûle sous les narines la myrrhe la plus pure et l'encens le plus suave.

C'est à Ricourt que nous devons Janin, Rachel, Pierre Dupont, Préault, Clésinger, Ponsard... Arrêtons-nous, la liste serait trop longue.

L'important est de savoir comment il a fait passer à l'état de grand homme le héros de cette biographie.

Vous voyez déjà qu'entre Achille Ricourt et Charles Reynaud il existe de nombreux points de ressemblance. Même enthousiasme, même dévouement, même passion de l'art. Ces deux hommes, une fois rapprochés, devaient ressentir l'un pour l'autre une vive sympathie.

Entendant Ricourt parler littérature au café Molière, Charles Reynaud tomba dans une admiration profonde.

Il combla l'éloquent Achille de demi-tasses et de petits verres de kirsch ; il dévora ses paroles, il accepta ses jugements comme autant d'oracles, il le trouva sublime.

Nous avons regret de le dire ; mais le classique Ricourt était, en 1833, un romantique enragé.

Les *Odes et Ballades* lui servaient d'Évangile ; il portait les *Orientales* sur son cœur, et il eût assommé le premier misérable assez perdu de crétinisme pour soutenir qu'*Hernani* n'était point un chef-d'œuvre.

Tous les soirs, en rentrant dans leur

mansarde commune, Charles répétait à Ponsard les harangues de Ricourt et lui communiquait le romantique délire excité dans son cerveau par les entretiens du café Molière.

Nos deux compatriotes lurent ensemble les poésies de Victor Hugo. Ils apprirent par cœur *le Feu du ciel*, *Sara la baigneuse*, *Malédiction*, *le Danube en colère*, et *Nourmahal la rousse* [1]. François se plongea résolûment ensuite dans Shakspeare, étudia Gœthe, Schiller, et se mit à écrire en rimes une traduction du *Manfred* de lord Byron.

Ce fut son premier essai poétique.

Recevant tous les mois une lettre de son père, qui l'exhortait à ne pas négli-

[1] Pièces des *Orientales*.

ger la jurisprudence, il résolut, en fils soumis, de concilier son amour pour les lettres avec les volontés de sa famille.

Pendant trois ans, il mena la vie la plus laborieuse et la plus sage.

Le droit fut bien un peu sacrifié à la littérature ; mais il fréquenta suffisamment les cours de MM. Ducourroy et Blondeau pour être reçu à l'époque de ses examens et passer sa thèse.

Jamais Ponsard ne mit le pied dans un estaminet, jamais il n'égara sa vertu sous les ombrages provocateurs de la grande Chaumière. Reynaud n'essayait pas de l'arracher à sa retraite studieuse.

— Travaille ! lui disait-il, travaille ! Tu es la tête, je suis les jambes : nous arriverons, je te le jure !

La traduction de *Manfred* était terminée.

Sur la modeste pension que lui faisait son père, François avait économisé une centaine d'écus. Charles joignit à cette somme l'argent destiné à ses inscriptions, qu'il négligeait de prendre à l'École de droit, tant les conversations de Ricourt avaient pour lui de charme. Le volume de *Manfred*, imprimé avec luxe, fut expédié à tous les journalistes, et le reste de l'édition alla se placer en dépôt à la librairie Gosselin.

Messieurs les rédacteurs de feuilleton s'empressèrent de garder le silence, et Gosselin vendit en six mois trois exemplaires du livre.

— Ne te décourage pas, dit Reynaud à son ami, travaille toujours !

Malheureusement le père de Ponsard donna l'ordre à son fils de revenir à Vienne. Charles le vit partir avec douleur. Il ne lui conseilla pas la désobéissance ; mais il lui fit promettre de ne point abandonner la littérature, leur maîtresse chérie.

L'auteur de *Manfred* retourna donc en Dauphiné.

Sa famille, instruite de la publication de son livre, parut médiocrement satisfaite. Le vieil avoué sermonna François et lui répéta cette harangue, que tous les écrivains passés, présents et futurs ont entendue, entendent et entendront sortir de la bouche de leur père, et qui se termine invariablement par ces mots : « Tu mourras à l'hôpital ! »

Le peu de succès de la traduction de Byron donnait un singulier poids à ce discours.

Ponsard courba la tête. Il demanda son inscription au tableau des avocats dauphinois.

Cependant, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Reynaud, il ouvrit discrétement la porte de son cabinet de travail à la Muse, dérobant avec soin toutes les visites qu'elle lui rendait, cachant ses vers sous d'énormes dossiers de procédure, et laissant croire qu'il s'occupait exclusivement de la veuve et de l'orphelin.

Mais Ponsard père avait l'œil au guet.

Les rimes furent trouvées un beau

jour, et l'avoué vendit son étude, convaincu que les inclinations littéraires de François la laisseraient dépérir, si jamais il devenait son successeur.

Beaucoup plus libre après cette décision, notre jeune avocat prit ses coudées franches.

MM. Timon frères, imprimeurs à Vienne, fondèrent, en 1837, une *Revue* passablement militante, dont Ponsard devint un des plus actifs collaborateurs. Il publia beaucoup de vers dans ce recueil et nombre d'articles où il se proclamait l'admirateur exclusif de Victor Hugo. Sa plume attaquait les classiques et leur enfonçait vaillamment son bec dans la chair vive.

Or, notre agresseur retardataire igno-

rait ce qui se passait à Paris. Une contre-révolution s'opérait en littérature. Ricourt, le grand Ricourt brûlait les faux dieux du romantisme et se frappait la poitrine avec une componction touchante ; Ricourt venait de découvrir Rachel, n'en déplaise au docteur Véron, qui réclame dans ses *Mémoires* la priorité de cette découverte ; Ricourt prenait par la main la jeune Félix, pour aller s'agenouiller pieusement avec elle au pied des bustes, si outrageusement conspués, de Corneille et de Racine, leur demandant pardon de ses crimes romantiques et jurant de réhabiliter leur gloire, en ne cherchant plus à l'avenir que des grands hommes de leur trempe.

Cela fait, il avait conduit Hermione chez l'ami Jules, pour dicter au prince des critiques ces feuilletons enthousiastes, que celui-ci voulut, mais inutilement, rétracter plus tard.

On ne *démolit* jamais une tragédienne construite par Ricourt.

Sentant bien que tous les échos du café Molière eussent crié au scandale en écoutant ses nouvelles doctrines, Ricourt transporta ses pénates, c'est-à-dire sa pipe et sa chope, au café Tabourey [1], où Charles Reynaud, converti lui-même, siégeait à sa droite.

Arrivèrent, sur les entrefaites, certains

[1] Sous l'appartement même de Jules Janin, rue de Vaugirard, le café regarde le côté gauche de l'Odéon et forme le coin de la rue.

numéros de la *Revue de Vienne*, qui traitaient les classiques de *perruques*. Tous les articles étaient signés Ponsard.

— Le malheureux ! s'écria Charles pâlissant.

Il n'eut garde de montrer les paragraphes incendiaires, et envoya lettres sur lettres au jeune avocat, pour lui expliquer le nouveau mot d'ordre et les causes du revirement d'opinion qui se manifestait chez tous les hommes sensés.

François tomba des nues ; mais il obéit sur l'heure à la consigne. La *Revue de Vienne* cessa d'exalter Victor Hugo. De méchantes langues assurent qu'elle alla même jusqu'à faire amende honorable à cinq ou six académiciens qu'elle avait maltraités fort rudement.

Ponsard est d'un caractère trop digne pour s'être jamais livré à une volte-face aussi grotesque.

Nous avons au contraire l'intime conviction qu'il ne brisa qu'avec regret et douleur sa première idole. Ici l'influence de son ami Reynaud ne fut point heureuse; elle contribua, nous le croyons, à faire boiter un génie qui ne demandait qu'à marcher droit. D'un bout à l'autre de l'œuvre de Ponsard, on remarque une hardiesse timide, s'il est permis de nous exprimer de la sorte, un romantisme contenu par le frein classique, et dont les allures sont pénibles à voir. Il est aisé de comprendre qu'il y avait là un horizon sur lequel on a systématiquement fait descendre un nuage.

Poursuivons notre récit.

Au mois de mars 1843, Charles Reynaud se trouvait à Vienne. Il avait conseillé à François d'écrire une tragédie classique. Cette tragédie était faite, et l'ami de Ricourt arrivait de Paris tout exprès pour en écouter la lecture.

— Vite ! il n'y a pas de temps à perdre ! Quel est ton sujet ? demanda-t-il à Ponsard.

— Tu dois te souvenir, lui dit l'avocat, d'un ancien tableau que nous regardions quelquefois dans notre enfance ?

— Attends un peu !... Ce tableau, si j'ai bonne mémoire, ornait la salle à manger de ton père. N'était-ce point une Lucrèce ?

— Justement, une Lucrèce qui se poi-

gnarde, après le crime de Tarquin. Depuis deux ans je m'inspire de cette toile ; la voici que j'ai fait restaurer et placer dans mon cabinet. *Lucrèce* est le sujet de ma tragédie.

— Cinq actes ? demanda Charles.

— Oui, la coupe régulière.

— Bravo ! Lisons, dépêchons-nous !

Ponsard lut sa pièce. Quand il eut fini, Reynaud se leva, prit le manuscrit, le roula précipitamment et le fourra dans la poche de son paletot.

— Viens avec moi retenir ma place à la diligence, dit-il à l'avocat. Je repars aujourd'hui même pour Paris. Il faut que je montre tes cinq actes à Ricourt.

— Crois-tu qu'ils soient dignes du théâtre ? demanda Ponsard avec inquiétude.

— Je crois que tu as fait tout simplement un chef-d'œuvre. Dors en paix, tu auras de mes nouvelles.

Reynaud prit dans ses bras la naissante *Lucrèce*,
Et l'emportant, ainsi qu'un amant sa maîtresse,
Il la promena dans Paris.
Quand il eut entassé miracles sur miracles,
Épuisé les dégoûts, renversé les obstacles,
Je vins en recevoir le prix.

On voit que Ponsard lui-même confirme par ses rimes les détails précédents et ceux qui vont suivre.

Il faut expliquer, en deux mots, où en était à Paris la situation littéraire. Le drame des *Burgraves* venait d'être représenté à la Comédie-Française. A propos de ce nouvel ouvrage du maître, les querelles d'école s'étaient ranimées, aussi vives et aussi rugissantes qu'aux

jours d'*Hernani*. Les classiques criaient à l'absurde, et les romantiques répondaient : Travaillez ! faites mieux ! où sont vos œuvres?

Charles Reynaud comprenait à merveille tout ce que la circonstance avait de propice.

Nous arrivons donc au récit des événements qui se passèrent soit à l'Odéon, soit aux alentours du théâtre à l'occasion de *Lucrèce*. Écoutez !

Il pouvait être environ dix heures du soir.

Auguste Lireux, directeur du second Théâtre-Français, regardait avec un sourire plein d'amertume le chiffre de la recette du jour, se creusant la cervelle en face d'un problème aussi insoluble

pour lui que la quadrature du cercle, et ne voyant pas comment il déciderait jamais les Parisiens au voyage d'outre-Seine.

Tout à coup, au milieu de ce quartier si paisible et si habitué au silence, s'éleva une tempête de cris, un ouragan d'acclamations

Lireux crut d'abord que ce bruit inusité partait de sa propre salle, où l'illustre républicain Bocage remplissait un rôle dans *la Main droite et la Main gauche;* mais réfléchissant presque aussitôt à l'improbabilité d'un tel enthousiasme au sujet du talent de cet artiste [1],

[1] M. Bocage était affligé déjà de cette malheureuse extinction de voix qui n'enlève rien à son amour-propre, mais qui l'empêche absolument de développer le mérite de son jeu. Si quelquefois les spectateurs

il ouvrit sa fenêtre et regarda dans la rue.

Que vit-il? O spectacle merveilleux!

Il vit le café Tabourey tout resplendissant d'une clarté bleuâtre. Le gaz avait pâli. Vingt-cinq bols de punch flambaient sur les tables et descendaient dans les verres, en ruisseaux enflammés. Quarante individus absorbaient cette boisson brûlante et jetaient les clameurs que nous venons d'entendre pour applaudir un quarante et unième personnage, qui gesticulait, debout sur une chaise, et déclamait... que déclamait-il?

Voilà ce que Lireux ne pouvait savoir.

avaient l'inconvenance de crier : « Plus haut ! » Bocage leur jetait un coup d'œil terrible et portait la main sur la garde de son épée.

De temps à autre arrivaient seulement jusqu'à lui, ces exclamations singulières, qui perçaient l'orage des bravos :

« — Enfoncés, les romantiques ! »

« — Vive *Lucrèce !* »

« — A bas les *Burgraves !* »

— Sans aucun doute, pensa Lireux, ce sont des amis intimes de Victor Hugo.

Il continua de regarder et de prêter l'oreille. Soudain il eut un tressaillement d'effroi. La troupe entière se levait comme un seul homme et criait :

« — A l'Odéon ! à l'Odéon ! »

— Juste ciel ! murmura le directeur, il s'agit de quelque pièce refusée par ma bourriche[1]. Sauvons-nous !

[1] Lireux appelait *sa bourriche* le comité de lecture que lui avait transmis M. d'Épagny, son prédécesseur.

Fermant la fenêtre, il descendit avec précipitation, bien décidé à ne point attendre l'envahissement de son cabinet; mais il fut arrêté dans sa tentative de fuite par le bras robuste d'Achille Ricourt. Le fougueux classique, traînant après lui Charles Reynaud, venait d'enjamber la rue en deux bonds. Il avait presque assommé le concierge du théâtre, qui voulait s'opposer à leur passage.

— Ou vas-tu? cria-t-il à Lireux.

— Je vais me coucher, répondit celui-ci.

— Tu ne te coucheras pas, avant d'avoir entendu la lecture du chef-d'œuvre que nous apportons. Remonte, corbleu, remonte! ou nous te lisons la pièce ici, dans l'escalier!

Lireux remonta.

— Monsieur est l'auteur? demanda-t-il, rentré dans son cabinet et saluant Reynaud.

Ricourt hocha la tête en signe d'affirmation.

— Permettez! dit Charles, qui vit le mouvement, je déclare tout d'abord que la pièce est de mon ami Ponsard, avocat à Vienne. Je n'y suis absolument pour rien.

— Connu! murmura Ricourt à l'oreille de Lireux; le talent modeste aime le pseudonyme.

— Où est votre manuscrit? demanda le directeur à Charles.

— Je ne l'ai pas avec moi, répondit

celui-ci ; mais je puis vous réciter les cinq actes de mémoire.

— Vraiment?..... une pièce qui n'est pas de vous!... c'est extraordinaire.

— Bon! fit Ricourt, archiconnu! Mais ne nous arrêtons pas aux bagatelles de la porte. *Lucrèce*, tragédie en cinq actes, et pas en prose! Au lever de la toile, l'héroïne tient la quenouille et file avec ses esclaves. En avant, Reynaud! De l'aplomb, pas de bêtise; nous jouons le grand jeu!

Debout devant la cheminée, l'ami de François déclama le premier acte tout d'une haleine.

— Eh bien? demanda le fabricant de grands hommes au directeur ébahi.

— C'est du Racine, du Racine pur, balbutia Lireux.

— Du Racine, doublé de Corneille, de Shakspeare, de Confucius et d'Homère! ajouta solennellement Ricourt. Est-ce qu'il n'y a rien à boire ici?

Le directeur sonna.

— Un bischoff aux frais de l'administration! cria Ricourt au garçon de théâtre qui entrait. Nous nous sommes tout à l'heure inondés de punch, il faut varier ses plaisirs. Allons, morbleu, le second acte!

Reynaud le déclama comme le premier. Puis le troisième, le quatrième, le cinquième eurent leur tour, sans que la mémoire prodigieuse de Charles omît un seul passage. Le directeur bondissait sur son fauteuil et poussait des hourras à chaque hémistiche.

— Je reçois la pièce! Embrassons-nous, mes enfants! s'écria Lireux.

. . . . . O mânes tutélaires!
Faites que votre sang féconde nos colères!
Précédez notre marche, et que votre convoi
Porte le premier coup contre le dernier roi!
Nous, pleins du même esprit, marchons comme un [seul homme!
Romains de Collatie, — à Rome! à Rome! à Rome!

Sacrebleu! quelle magnifique poésie!... Vous voyez, je la retiens aussi par cœur. Il faut déclamer cela partout, dans les cercles, dans les cafés, dans les salons, dans la rue.

— Nous avons déjà commencé, dit Ricourt. Le songe, surtout, n'oublions pas le songe!

Et comme j'étais là, pâlissante, — un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant sur le pavé ses anneaux qu'il déploie
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.

Il monte, — et sur mon corps colle ses nœuds glacés.
Je sentais mes cheveux affreusement dressés;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide;
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride;
J'essayais de bouger, et je ne pouvais pas;
J'étais fixe d'horreur. — Comme un immense bras,
Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive.

— L'image me semble un peu risquée, dit Lireux, vu la situation de la femme de Collatin ; mais honni soit qui mal y pense ! Votre songe est sublime. Je vous aiderai, mes enfants ; je veux apprendre aussi la pièce tout entière, pour en réciter des tirades aux ministres, aux ambassadeurs, aux gardes nationaux, à ma blanchisseuse, à mon concierge, à quiconque me tombera sous la main ! J'ai besoin d'un succès, d'un succès-monstre. Il faut l'organiser d'avance. Des réclames, des citations, un tapage

d'enfer ! Déclamons nuit et jour ! que tout Paris parle de *Lucrèce !*

Charles écrivit à notre avocat de Vienne :

« Accours, ta pièce est reçue ! »

Mais, soit que le poëte doutât d'un aussi grand honneur, soit qu'il fût malade de saisissement, ou que sa timidité naturelle eût plus de force que la joie, il ne vint point et resta dans sa ville natale.

— Vous tenez toujours à votre pseudonyme de Ponsard ? demandait Lireux à Charles Reynaud.

Celui-ci protestait, jurait, s'emportait, puis finissait par éclater de rire.

— Il faudra pourtant bien qu'il nous arrive ! s'écriait-il.

On s'occupait, en attendant, de la distribution des rôles. Charles voulait Frédérick Lemaître pour remplir le personnage de Brute ; mais, bien que le puissant acteur fût alors entièrement oisif à la Porte-Saint-Martin, il ne se rendit point à l'appel de l'Odéon, lié qu'il était par son engagement avec les frères Coignard. On se vit dans l'obligation de charger Bocage du rôle, au grand désespoir de Lireux, qui s'écria :

— Quel malheur ! en être réduit au rhume de cerveau de Frédérick !

Il alla frapper, en compagnie de Charles, à la loge de son pensionnaire.

— Entrez ! cria-t-on.

Ces messieurs poussèrent la porte et furent sur le point de reculer d'effroi, au spectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Le grave personnage qui, dès lors, avait en politique de si hautes espérances, le héros intrépide qui, le 23 février 1848, devait adresser à son ami Marrast ces paroles à jamais mémorables : « Pensez-vous, Armand, que je doive monter à cheval? » le citoyen Bocage enfin leur apparut, sans autre vêtement qu'un gilet de flanelle.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?... Entrez!... entrez donc! dit-il sans rien perdre de son air digne, et sans rien ajouter à son costume [1].

Il se colla le lorgnon sur l'œil, car il

[1] Le journal *la Silhouette* a raconté jadis cette entrevue. — M. Bocage, dit-il, avait plus l'air de Don Quichotte en déshabillé, ou du squelette vivant, ou même de l'homme incombustible se disposant à leurs exercices, que d'un comédien de premier ordre, aussi ustement connu en politique qu'en littérature.

est très-myope ; il ne voyait point encore quels étaient ses visiteurs.

Reconnaissant Lireux, il offrit des siéges.

— Ah ! très-bien ! très-bien, messieurs !... vous m'apportez un rôle... je vois cela !... dans une tragédie de *Lucrèce*... on m'en a parlé... Ricourt, ce me semble ?... un fou que ce Ricourt !... il croit aux chefs-d'œuvre... moi, je n'y crois plus.

— Vous avez tort, dit Lireux.

— Non, messieurs, non... je n'ai jamais tort... Enfin, n'importe !... je le jouerai, ce rôle... je ferai mon devoir... Vous voyez, je mets du rouge !... sale métier, messieurs !... et je m'y résigne pourtant, moi, Bocage... un patriote !...

mais le public m'adore... il sait distinguer l'homme sous le comédien.

— Voici le rôle, dit le directeur dont l'impatience était visible. On commencera demain les répétitions.

— Demain, Lireux?... vous n'y songez pas... On me tue dans ce théâtre... Eh ! bon Dieu ! que vois-je?... Brute!... le personnage de mon rôle s'appelle Brute?... Ah çà ! Lireux, vous voulez donc que le nom me reste, comme celui de Robert Macaire reste à Frédérick ?... Après tout le public me respecte... C'est bien, messieurs; je garde ce rôle... Ah ! maudit métier... pour un homme libre !... J'ai foi en des temps meilleurs !

Et le citoyen Bocage soupira, tout en s'agrandissant l'œil avec du noir.

— Vous avez raison, dit Lireux. Quelque jour on proclamera la république, et vous serez premier consul.

— Je l'espère, messieurs, je l'espère !... Vous partez ?... Serviteur !

Voilà comment le citoyen Bocage fut appelé à remplir le rôle de Brute.

Le directeur, toujours suivi de Reynaud, se rendit à la loge de madame Dorval, qui parut très-flattée de jouer une *Lucrèce*, en dépit de tout ce que put lui dire M. Léon Gozlan [1], qui assistait à sa toilette.

Une fois les répétitions commencées,

[1] Ce spirituel écrivain est l'ennemi né du genre tragique. Il condamnait autrefois ses enfants, dit *la Silhouette*, à lire cinq actes de M. Ancelot, lorsqu'ils n'avaient pas été sages. Un de ces petits malheureux en fit une maladie grave. Gozlan se borne aujourd'hui à leur infliger deux actes de M. Viennet.

Charles écrivit à l'auteur de la pièce :

« Arrive ! ou je suspends tout, et je brûle tes cinq actes ! »

Ponsard arriva.

Le directeur de l'Odéon reçut sa visite. Il refusa presque d'en croire au témoignage de ses yeux. Quant à Ricourt, il fit une grimace abominable.

— Ouf ! grommela-t-il, décidément il y avait un Ponsard ; c'est beaucoup moins drôle !

Néanmoins les mœurs douces et le caractère aimable de l'écrivain tragique ne tardèrent pas à lui gagner l'estime et l'affection. Il fut entouré de cajoleries sans nombre. Des académiciens, des ministres l'invitèrent à leurs soirées intimes. Pylade accompagnait partout

Oreste. Chaque jour on lisait le chef-d'œuvre dans un nouveau cercle, et les ovations n'en finissaient plus. La rive gauche se transformait en un vaste foyer d'enthousiasme. Bientôt l'éloge de *Lucrèce* passa les ponts, fit tache d'huile sur la rive droite et gagna les extrémités les plus lointaines de la ville.

Ricourt, parfaitement remis de son injuste impression, déclamait le songe dans tous les cafés du Palais-Royal et du boulevard.

Nous l'avons entendu de nos propres oreilles, à l'estaminet de Paris [1], réciter trois cents vers, à la plus grande satisfaction des consommateurs.

[1] Aujourd'hui remplacé par le restaurant des *Dîners européens*, galerie de Valois, au Palais-Royal.

Ponsard ou Reynaud, que lui importait, au bout du compte? N'avait-il pas toujours son grand homme?

Cependant la mise à l'étude allait bon train. Les décors étaient sur pied, les costumes étaient finis; déjà la presse annonçait le grand jour, quand tout à coup Lireux se frappa le front, comme un homme dont la mémoire se réveille brusquement.

— Diable! diable! s'écria-t-il, et ma bourriche que je n'ai pas consultée!

Ponsard devint livide, Reynaud frissonna des pieds à la tête, Achille Ricourt poussa un juron terrible.

— Allons, allons, dit Lireux, point de frayeur! Du calme, et réparons notre oubli.

Le soir même on envoya des lettres de convocation ; le comité de lecture se réunit le lendemain et refusa la pièce de *Lucrèce* à l'unanimité des voix, donnant pour motif de son refus une raison superbe : il déclara la pièce entachée de romantisme.

O Jupiter! si vous aviez pu voir Achille!

Ce n'était plus un homme, c'était un tigre. Il voulait écharper ces juges iniques, boire leur sang, traîner trois fois leurs dépouilles autour de l'Odéon, comme autrefois son homonyme avait traîné le cadavre d'Hector autour des murs de Pergame.

— Bah ! fit le directeur, laisse en paix ces pauvres vieux, et déclame le songe de plus en plus ! Moi je continue les répétitions.

Seulement Lireux eut soin d'expédier chez le ministre madame Dorval et Ponsard.

Une seconde lecture eut lieu par ordre.

Cette fois les juges daignèrent reconnaître le mérite de l'œuvre, et l'on vit entre les doigts des mêmes personnages les boules noires se métamorphoser en boules blanches, avec une dextérité qui donne la plus haute opinion du jugement des hommes.

A présent on sait le reste.

La tragédie de M. Ponsard fut jouée le 22 avril, et le succès fut immense[1]. Au-

[1] A la représentation de *Lucrèce* eurent lieu des scènes absolument semblables à celles qui se passèrent à la représentation d'*Hernani*. De vigoureux champions y firent le coup de poing. Émile Augier, petit-fils de Pigault-Lebrun, se posa comme le défen-

jourd'hui que l'enthousiasme est éteint, voyons, s'il vous plaît, le mérite de l'œuvre.

On ne trouve chez notre heureux poëte aucun des défauts de l'école moderne ; mais, en revanche, les incontestables qualités de celle-ci, la passion, la pro-

seur le plus intrépide de Ponsard. Il fut secondé par MM. Latour de Saint-Ybars, Jules Barbier, Michel Carré, Adrien Decourcelle, Édouard Foussier, Ducuing, et le célèbre critique Dufaï, qui a trempé sa plume dans du venin de vipère pour écrire ses articles contre Balzac et Victor Hugo. Tous ces messieurs se groupèrent autour de l'auteur de *Lucrèce* et le proclamèrent chef de l'*École du bon sens*. Leur quartier général était au café Tabourey, qu'ils voulurent appeler café Ponsard; mais Ricourt et Charles Reynaud s'y opposèrent, trouvant la chose d'assez mauvais goût. La phalange tout entière de l'*École du bon sens* a fait son chemin dans les lettres, à l'exception du critique Dufaï, relégué au fond de la bibliothèque de la Sorbonne.

fondeur, la couleur, la puissance manquent absolument à M. Ponsard. Il a ramassé un fait connu sous les bancs du collége, et nous l'a présenté tel qu'il est, sans la moindre invention, sans aucune force créatrice, sans prendre la peine de marquer de son cachet des pages arrachées de l'histoire.

De beaux vers sont quelque chose, oui sans doute, mais cela ne suffit pas au théâtre; il faut une idée, une action, des contrastes, des caractères.

Or, dans *Lucrèce*, rien de tout cela.

L'idée n'appartient point à M. Ponsard; il a copié servilement un sujet historique, sans le conquérir, sans le rendre sien, comme ont fait Shakspeare, Corneille et tous les grands génies de la

scène. Quant à l'action, ne la cherchez pas : cinq actes durant, un dialogue rimé la remplace. Le rôle de Tullie, jeté là comme opposition pour faire ressortir la pure existence de Lucrèce, pourrait être enlevé d'un bloc, sans déranger un seul rouage de la machine. Il est vrai que la machine n'a point de rouages. C'est un tout composé de parties disjointes et qui n'ont entre elles aucune affinité.

Parlerons-nous maintenant des caractères ? Ici, M. Ponsard devient, en vérité, trop facile à battre.

Voyez Lucrèce, voyez-la, cette femme que Rome entière admire, ce modèle achevé de toutes les vertus domestiques : au moment où Collatin, son époux, an-

nonce qu'il va fêter ses hôtes, elle débute par manquer à toutes les bienséances hospitalières, ne s'occupe ni de sa maison ni de ses convives, et s'amuse à causer deux heures avec Brute. Elle cause agréablement sans doute ; mais quelle triste ménagère !

Son mari et ses hôtes sont obligés de rentrer pour interrompre ce long bavardage et prier madame de vouloir bien venir se mettre à table.

Voilà ce que M. Ponsard appelle un premier acte.

Attendez ! nous n'en avons pas fini avec Lucrèce. Elle disparaît entièrement au deuxième et au troisième acte ; mais, au quatrième, nous la retrouvons déclamant ce fameux songe, aimé Ricourt,

et si plein d'une poétique indécence.

Les dieux vous ont prévenue, chaste héroïne. C'est fort bien! Vous allez nécessairement être sur vos gardes et vous conduire en femme prudente?

Point. Sextus arrive. Il déclare son amour, et madame Collatin le laisse parler deux heures, comme elle a laissé parler Brute, mais dans une circonstance bien autrement délicate.

Eh quoi! vertueuse personne que vous êtes, un homme est là, plein de frénésie et de passion; il ne vous cache aucun de ses projets; son œil lascif vous dévore; il vous insulte dans le gynécée, sous le toit conjugal, et vous ne le priez pas de sortir? Vous allez me répondre qu'il est votre hôte; mais un hôte assez

impudent pour se comporter ainsi, madame, a-t-il droit à des égards? On rappelle sa nourrice, on fait rentrer ses esclaves, et l'on prie poliment le prince de changer de conversation.

Cette idée fort simple ne vient point à Lucrèce. Elle quitte Sextus installé dans la maison, rentre chez elle et oublie de fermer sa porte.

Ah! pardieu, belle dame, vous l'avez voulu!

Si M. Ponsard ne vous a pas mieux enseigné à vous défendre, tant pis pour vous et tant pis pour lui! Sextus trouve les issues libres, il entre, et vous craignez qu'il n'exécute sa menace, en vous tuant, et en plaçant à côté de vous un esclave également Percé de son glaive?

Vous vous êtes trompée sur la véritable honte. C'était aux dieux à châtier le criminel et à prouver votre innocence. Entre deux flétrissures, vous avez choisi la plus sérieuse. La vertu meurt, madame, et ne se rend pas!

Nous disions que M. Ponsard avait pris dans la chronique romaine le fait pur et simple, nous avions tort; il a trouvé moyen de le rendre invraisemblable et presque ridicule.

Il fallait, en vérité, que l'école classique eût grand besoin d'appui, pour en chercher un dans cette pièce aux éléments si médiocres, aux caractères si chancelants.

Collatin, mari niais, qui introduit le loup dans le bercail; Brute, le fou qui

raisonne comme un sage, et dont Sextus, plus fou que lui, ne comprend pas les fins apologues; Tullie, la femme coquette et légère, qui se transforme à l'improviste en tigresse jalouse, tous ces personnages manquent de vérité, de nerf et de ressort.

Mais la forme? va-t-on nous dire.

Ah ! pour ce qui est de la forme, honneur à M. Ponsard ! La critique fait silence, nous n'avons plus qu'à nous incliner.

Chez lui le vers est solidement construit. L'hémistiche se tient ferme; jamais on ne le voit broncher à la césure ou trébucher contre une rime maladroite. On demanderait sans doute au poëte plus d'élévation, plus de grandeur;

mais il lui reste des dons précieux, la délicatesse, la simplicité, l'harmonie, la grâce.

La vertu que choisit la mère de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille,
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique,
Et rende grâce aux dieux de trouver sur le seuil
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.

Autant nous regrettons la faiblesse et la nullité du fond, pour cette première œuvre de M. Ponsard, autant nous nous plaisons à reconnaître que la forme est belle, châtiée, irréprochable.

Mais ce poëte qui, sans le vouloir, a donné tant de verges pour battre les romantiques, laisse très-souvent deviner la source où il puise ses inspirations. A

quelle école, par exemple, croyez-vous que les vers suivants appartiennent ?

La menace des cieux attend qu'un vent l'allume.
Sommeillez jusque-là, foudres, sur mon enclume!
Noble sang des aïeux qui me gonfles le cou,
Redescends indigné dans les veines du fou !
. . . . . .
Je m'apprivoise au lit de fange où je me vautre.
. . . . . .
Et le jour où sur vous planeront des malheurs,
Ce jour-là je promets mon sceptre à vos pâleurs.

Ces vers ne sont pas de Victor Hugo, comme vous pourriez le supposer. Nous les prenons au hasard dans *Lucrèce*, et nous serions en mesure d'en citer bien d'autres.

Si nous laissons la forme pour revenir au fond, qu'est-ce que le rôle de Tullie ? Un fœtus romantique, une tentative de puissance non suivie d'effet, un élan comprimé, un rejeton malheureux étran-

glé avant de naître par le cordon classique.

Ponsard a payé cher ce premier succès, dont l'amitié, d'une part, et la rancune littéraire, de l'autre, ont exagéré la portée.

Toutes les fois que vous stimulez le public à tort et que vous abusez de sa confiance pour le conduire dans un piége, soyez sûr qu'il se vengera.

Le second ouvrage de Ponsard, *Agnès de Méranie*, est bien supérieur à *Lucrèce ;* on y remarque un talent dramatique réel. Cette peinture de la cour de Rome, luttant contre l'orgueil de Philippe Auguste et contraignant le sceptre et le glaive à s'humilier sous le joug de la foi chrétienne, a quelque chose d'im-

posant et de terrible. Des scènes fortes, émouvantes, bien conduites, se trouvent soutenues d'un bout de la pièce à l'autre par un vers, sinon sublime, du moins énergique et fortement trempé.

Cependant la pièce eut une chute.

Les spectateurs reprirent, séance tenante, tout l'enthousiasme qu'ils avaient accordé de trop à *Lucrèce*.

Charlotte Corday [1], quelques années plus tard, eut le même sort, avec des beautés de premier ordre et un progrès très-sensible dans le talent de l'auteur. La pièce contient un portrait de Marat tracé de main de maître. Nous demandons à le reproduire.

[1] L'idée de cette troisième pièce fut suggérée à Ponsard par la publication des *Girondins*, de M. de Lamartine.

un acte, demandée par elle à l'auteur de *Lucrèce*, et faite à la hâte.

Ponsard y reste au-dessous de lui-même.

Il n'est point taillé pour écrire à la vapeur, et mademoiselle Rachel lui a rendu là un piteux service. *Horace et Lydie*, malgré le concours de l'éminente tragédienne, reçut du public un accueil glacial.

Voilà donc après le succès de *Lucrèce* trois chutes successives.

Notre poëte perdait complétement courage. Charles Reynaud, l'ange gardien de sa gloire, le stimula, lui rendit quelque ardeur, lui prouva qu'il fallait marcher d'un pas plus ferme dans le domaine de l'art, et se résoudre

peut-être à brûler de nouveau quelques grains de myrrhe et d'aloès sur l'autel romantique.

Le conseil était bon. Malheureusement François tenait à conserver le titre de grand-prêtre de l'école du bon sens [1].

Au lieu d'écouter Charles, il eut la malheurense idée de faire des études

[1] On affirme que sa persistance à ne rien oser tient à l'espoir du fauteuil académique, sur lequel il sera probablement assis, le jour où s'imprimera ce volume. La faction académique orléaniste, composée de MM. Guizot, Thiers, Villemain, Cousin, Dupin, Mignet, Vitet, Salvandy, etc., promet ses voix à M. Ponsard. Il a contre lui les auteurs dramatiques, ce qui, soit dit en passant, nous semble d'assez mauvais goût. Scribe, Lebrun, Empis, assistés de Mérimée et de Sainte-Beuve, portent pour candidat celui qu'on appelle assez originalement le fils du *Mérite des femmes*. Nous préférons M. Ponsard. Un aimable plaisant disait; l'autre soir, au foyer de la Comédie-Française, que M. Legouvé s'en allait partout criant : « Voulez-vous *Médée* pour entrer à l'Académie? »

sur Homère, d'abord dans un petit poëme en quatre chants, fort étriqué, sans élévation et sans verve, puis dans cette malheureuse tragédie avec chœurs, représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 18 juin 1852, et qui a pour titre *Ulysse*.

Or, on devrait tâcher de comprendre Homère un peu mieux que ce petit Paulin Limayrac[1] ne comprend Bossuet, c'est-à-dire qu'il ne faut point res-

[1] Le rédacteur pygmée de *la Presse*, le critique roquet qui mord aux jambes tous ceux dont M. de Girardin croit avoir à se plaindre. Notre nain sournois les égratigne de sa plume sans rime ni raison, mais surtout sans justice, et se fourre ensuite dans le premier trou venu quand on le cherche pour le corriger. Le microscopique homme de lettres devient parfaitement invisible. Il a récemment étudié Bossuet, mais jusqu'au talon, pas plus haut : son esprit et sa taille ne lui permettaient que cette investigation restreinte.

ter accroupi au pied du colosse et lui mesurer la cheville, au lieu de lever la tête et d'en admirer les proportions cyclopéennes.

Depuis longtemps il est reconnu que l'Odyssée, œuvre de la vieillesse d'Homère, est infiniment au-dessous de l'Illiade.

Pourquoi M. Ponsard a-t-il choisi l'Odyssée, quand il était question de révéler au public toute la puissance du roi des poëtes? Dans cette œuvre, le génie du chantre ionien ne sommeille pas toujours : pourquoi s'attacher principalement à reproduire la rusticité d'allures des héros de l'époque et la naïveté souvent burlesque de leur langage?

Ceci pour le moins est une mala-

dresse. Les éclats de rire des spectateurs ont dû le faire comprendre à M. Ponsard.

Mais, s'écrie-t-il, ce n'est pas de moi que vous riez, c'est d'Homère !

Un instant, ne confondons pas. Nous rions de l'homme qui a juste été prendre dans le poëme tout ce qui n'est plus en rapport avec les mœurs, les habitudes et les goûts modernes. Représentez le tableau, mais laissez les ombres. Soyez vrai dans le beau ; mais, pour le reste abstenez-vous.

La pièce d'*Ulysse* n'aurait pas eu deux représentations, sans la musique des chœurs [1].

[1] M. Gounod, chacun le sait, est l'auteur de cette musique. Tout Paris rendit hommage à la puissance d'orchestration du jeune virtuose.

A cette quatrième chute, l'école du bon sens plaignit le sort de son chef et le surnomma Ponsard-pas-de-chance.

Il semblait qu'un lutin vengeur s'attachât obstinément aux trousses du père de *Lucrèce* pour le punir de son premier triomphe. Cette influence maudite ne se contentait pas d'obscurcir l'éclat de son étoile littéraire, elle s'étendait à toute sa vie, déjouant ses projets, entravant ses entreprises, conduisant chacune de ses démarches à un traquenard, le poursuivant partout, même en amour, et le faisant perdre au jeu avec une persistance incompréhensible.

Jamais, au grand jamais, le café Frascati ou le café Véron ne virent Ponsard gagner à son ami Janin la moindre partie de dominos.

Le double-six et la noire cohorte qui vient après lui semblaient tenir aux doigts de Ponsard par une sorte de glu infernale.

Heureusement, Janin, depuis son mariage, et dans l'intérêt de sa progéniture à venir, ne joue pas au delà de *cinquante centimes*. Il se bornait, de neuf heures du soir à minuit, à gagner dix ou douze francs à Ponsard, et, grâce à Dieu, ceci n'est point la mort d'un homme.

Mais il y avait alors, tantôt chez Émile Augier, tantôt chez Lireux, des parties de lansquenet plus périlleuses.

Ponsard essaya de fléchir la fortune et de la retenir près de lui sur le tapis vert. Inutiles efforts ! sa poche se vidait avec une régularité quotidienne, et la chronique affirme que la déesse railleuse lui

enleva, un soir, jusqu'à sa culotte[1].

On pria les dames de sortir, afin que le perdant pût s'exécuter.

Vers la fin de 1852, les gens de lettres furent instantanément saisis de la rage boursicotière. Arsène Houssaye, disait-on, venait de sortir de l'antre de Plutus avec cinq cent mille francs en portefeuille; le démocrate Bareste exploitait le Strasbourg avec un rare bonheur, et le célèbre Forcade se vengeait sur le Tours à Nantes de ses infortunes de journaliste.

Une petite société, composée de Ponsard, d'Émile Augier, de Lireux, de Ducuing et de Meissonnier, peintre de l'école

[1] Ponsard avait joué ce vêtement nécessaire contre deux louis, pour voir jusqu'où son malheur pourrait le conduire.

du bon sens, mit en commun quelques fonds et s'achemina place de la Bourse, dans l'espérance d'obtenir aussi les faveurs du veau d'or.

Elle n'y trouva que la ruine.

La chance fatale de Ponsard venait de s'étendre à tous ses associés.

— Je te défends, lui dit son ami Janin, de lire ta nouvelle pièce au comité de la rue Richelieu, avant que tu ne m'aies gagné une partie de dominos !

François soupira. La chose lui semblait impossible, il craignait d'être obligé de renoncer pour toujours à la littérature.

Mais enfin, ô prodige ! un soir, à onze heures cinq minutes, il battit pour la première fois le prince des critiques, et le café Véron marqua ce jour d'une croix blanche.

— Bravo ! dit Janin, te voilà désensorcelé. Va lire ta pièce !

La Comédie-Française assemble son comité de lecture, et *l'Honneur et l'Argent* est reçu..... à correction [1].

— Toujours cette abominable chance! murmura Ponsard désolé.

— Qu'oses-tu dire ? Si tu avais lu la semaine dernière, tu étais refusé net ! répond Janin. Porte ta pièce à l'Odéon, crois-moi. C'est le théâtre de tes premiers succès, là doivent finir tes malheurs. Nous recommencerons les manœuvres de *Lucrèce*, et nous réussirons, à moins que le diable ne soit contre nous.

[1] Le théâtre Richelieu avait perdu 36,000 fr. avec *Ulysse*, et tremblait de compromettre de nouveau sa caisse.

Aussitôt fait que dit.

Janin commence le feu contre le théâtre de Molière, qui a eu l'impertinence de traiter Ponsard comme les petits auteurs crottés dont M. Arsène Houssaye voit les humbles courbettes. Refuser un pareil chef-d'œuvre, quel crime ! Où allons-nous ? où l'art trouvera-t-il un refuge ?

Et le public de donner dans ce nouveau piége. Il crie de toutes ses forces, après Janin :

« — Pourquoi subventionne-t-on la Comédie ? pour faire de l'art. Salle pleine ou salle vide, qu'importe ? Vous êtes un musée, recevez les statues ! »

Quant à l'école du bon sens, elle met tout simplement le Théâtre-Français en interdit. Émile Augier porte

Philiberte au Gymnase, et allez donc !

Cela vous apprendra, messieurs les sociétaires, à vous occuper de la caisse. Dans votre satanée boutique nous n'aurions pas fait un sou. Là-bas, vous allez voir ! l'esprit d'opposition nous amènera le Pactole.

Ah ! peuple français, comme ils te connaissent tous !

L'Honneur et l'Argent, comédie vieille comme le monde, assise sur des lieux communs rebattus, sur des situations imitées de cinquante autres pièces, fut jouée cent fois devant trois et quatre mille francs de recette ; *l'Honneur et l'Argent*, magnifique écho du chauvinisme bourgeois, eut un succès de bourgeoisie incroyable.

En ce siècle d'honnêtes gens, tout le

monde veut paraître honnête, et les filous applaudiront toujours plus fort que les autres à une œuvre où les mots *loyauté*, *probité* retentissent à chaque scène.

Joignez à cela, comme nous le disions tout à l'heure, l'esprit d'opposition, la joie suprême de contredire; ne dépassez pas le niveau des intelligences vulgaires; donnez du vieux, du connu, servez-le bien à point, saupoudré de vers ronflants et d'articles de Janin, tout le monde viendra manger à votre cuisine.

Monsieur Ponsard-pas-de-chance, vous en avez trop, pour votre malheur, quand il ne faudrait point en avoir.

Ne vous en déplaise et n'en déplaise à cet excellent public, il y a mille fois plus de talent véritable dans votre *Agnès*

et dans votre *Charlotte* que dans vos dix actes si chaleureusement applaudis outre-Seine. Vous regretterez de vous être ainsi livré aux faiseurs. Une nouvelle réaction vous châtiera quelque jour, et cela peut-être à la naissance de votre plus noble et de votre plus glorieux enfant. Vous verrez ! vous verrez !

Ce diable de Janin, sûr de l'effet qui allait être produit, se hâta de prendre à l'écart M. Altaroche, alors à la tête du second Théâtre-Français.

— Quel argent vous allez faire ! dit-il, en lui donnant trois petits coups sur le ventre.

— Heu !... chantonna le directeur avec un air de doute.

— Je vous y prends ! s'écria Janin.

Vous ne croyez pas non plus au succès?

— Pardon, je crois à un succès d'estime.

— Malheureux! Eh bien, je passe, au nom de Ponsard, le traité que voici: l'auteur renonce à ses droits, si la recette ne couvre pas les frais; mais les frais couverts, il partage avec vous.

— Soit, marché conclu! fit Altaroche.

L'imprudent directeur perdit à cela vingt-cinq mille écus au moins, qui entrèrent dans la poche de Ponsard.

Et notez bien ici que le poëte ne prend absolument aucune part à ces menées industrielles, à ces tripotages pécuniaires. Jamais il ne s'est rendu complice de toutes les manœuvres organisées à l'Odéon. C'est la nature la plus désintéres-

sée[1], la plus timide et la plus franchement modeste qui existe.

Avant, pendant et après la représentation de *Lucrèce*, ses amis ne pouvaient pas réussir à le convaincre de sa gloire.

Il n'aime ni le tumulte, ni les distractions folles, ni les orages de la vie parisienne. Presque toujours il habite sa ville natale, et ne conserve à Paris qu'un simple pied-à-terre rue Neuve-de-l'Université.

[1] Pendant la saison de 1853, étant allé retrouver à Spa M. et madame Janin et Charles Reynaud, il eut la curiosité de voir si sa chance mauvaise l'avait décidément abandonné. L'expérience lui prouva le contraire : il perdit au jeu tous les droits d'auteur gagnés à l'Odéon. Son dernier écu saisi par le rateau de la banque, il se montra aussi aimable, aussi galant avec les dames, aussi dégagé dans la conversation que s'il venait de perdre une simple partie de dominos avec Janin. Celui-ci lui prêta cinq cents francs quand il fallut regagner Paris.

Les honneurs, les emplois, les décorations sont venus trouver M. Ponsard. Avant tout, néanmoins, il tient à son indépendance et à sa dignité d'écrivain.

Taxile Delord, ayant insinué dans le *Charivari* qu'une place de bibliothécaire venait d'être accordée à l'auteur de *Lucrèce* à la sollicitation d'une comédienne de la rue Richelieu, Ponsard donna sur-le-champ sa démission et provoqua le rédacteur de l'article en duel.

Quatre coups de pistolet furent échangés sans résultat. Les témoins déclarèrent l'honneur satisfait.

Ponsard travaille chez sa mère, à Montsalomon, charmante villa, située aux portes de Vienne.

Il y reçoit ses amis et ses compatrio-

tes[1], qui le trouvent toujours aussi modeste et aussi affectueux. Chez lui tout le monde se sent à l'aise. On joue à la boule, on fume des pipes; les joyeux propos amènent les fous rires. Ponsard lui-même provoque les visites d'amis, tout en fermant sa porte aux importuns, aux fâcheux, aux quêteurs d'autographes et à tous ces bohêmes de lettres qui ont la prétention de fraterniser avec les hommes célèbres, et les poursuivent dans leur chère solitude.

[1] Notre héros est adoré à Vienne; il dément le proverbe : — « Nul n'est prophète dans son pays. » Cela prouve en faveur du caractère viennois. La sottise et la jalousie ne germent pas dans cette heureuse contrée. Après la représentation de *Lucrèce*, on donna des sérénades au père et à la mère de l'auteur. Sur la proposition de M. Auguste Donna, maire de Vienne, le conseil municipal vota par acclamation des éloges à Ponsard, et souscrivit à vingt-cinq exemplaires de sa pièce. La compagnie des avoués imita cet exemple.

Quand la saison de la chasse arrive, Ponsard prend un fusil et court la campagne avec ses chiens.

Le gibier qu'il rapporte consiste en très-beaux vers et en scènes tragiques, méditées et conçues dans les plaines verdoyantes, au bord des ruisseaux tranquilles, à l'ombre des grands bois.

Il faut lui rendre cette justice, qu'il travaille avec une conscience rare.

Nous lui accordons un magnifique talent de poëte, mais il n'a pas les facultés créatrices du génie. C'est le Delille de la littérature contemporaine. Ses enthousiastes le portent sur un sommet, dont l'avenir le fera descendre.

Il doit l'excès de son triomphe, comme nous en avons fourni suffisamment la preuve, au dévouement de son ami

Reynaud, à la résipiscence d'Achille Ricourt, qui des bras du romantisme était retombé dans ceux d'Aristote, et à l'exploitation théâtrale de M. Lireux.

Derrière ces trois personnages s'agitait l'école classique, pleine de fiel et de rancune.

Elle fut ravie de trouver un assommoir tout prêt pour abattre l'orgueil du père des *Burgraves*. Ayant à cœur de venger ses anciennes défaites, elle profita d'une version latine, élégamment traduite, pour rendre le public complice de cette vengeance, et la postérité ne voudra pas croire que deux pages de Tite-Live, délayées en vers corrects, furent mises, un beau jour, au-dessus d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et de *Ruy-Blas*.

Ponsard est un oiseau romantique, auquel on a rogné les ailes.

Il chante, mais il ne vole pas.

Nous le trouvons sans cesse terre à terre, au milieu des fleurs de sa poésie, buvant à son ruisseau de lait et de miel, comme un simple moineau franc, ne s'élevant jamais comme l'aigle au-dessus des nuages pour regarder le soleil et planer dans l'immensité.

FIN.

tion pour
qui vous
de faire
Mr le comte
bienveillants

l'hommage

Imp Lemercier Paris

FRANÇOIS ARAGO

PARIS — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

FRANÇOIS ARAGO

LES CONTEMPORAINS

FRANÇOIS ARAGO

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1854

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

LES CONTEMPORAINS

FRANÇOIS ARAGO

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

DEUX MOTS AU PRINCE DES CRITIQUES.

Décidément, Janin, vous devenez incorrigible.

A qui en avez-vous, grand Dieu ! pourquoi toutes ces déclamations poussives, chargées d'épithètes grossières et d'ignobles insultes contre les *biographes?*

La rancune vous étouffe, pauvre ami ! le fiel vous monte à la gorge ; vous avez un catarrhe de haine, et vraiment les *Débats* ont le plus grand tort de vous

laisser expectorer de semblables périodes.

On ne salit pas de la sorte le rez-de-chaussée d'un journal.

Vous écrivez d'une façon malhonnête, Janin ; votre style n'a pas d'éducation. Chacune de vos phrases est une vilaine petite fille qui se fourre les doigts dans le nez et se mouche sur la manche, sans compter le reste.

Fi! osez-vous bien avouer ces enfants malpropres! Nous plaignons sincèrement le malheureux journal obligé de les prendre en sevrage.

Mais tâchons d'éclairer un peu votre

intelligence rétive et de glisser un rayon sous le sombre nuage de colère qui vous aveugle.

Que nous reprochez-vous? Votre biographie.

Cette biographie a été écrite en toute vérité, avec une plume loyale, que personne au monde ne se flatte, Dieu merci, de faire dévier de la ligne droite.

Nous avons dit que vous étiez un critique sans bonne foi, un saltimbanque littéraire; que vous dansiez éternellement sur la corde du caprice, sans tenir en main le balancier de la raison. Nous vous avons démontré que vous êtes

jaloux de toutes les gloires, que l'éclat du génie offusque vos prunelles ; nous avons soutenu, et nous soutiendrons sans cesse, que, depuis trente ans, vous faites le métier d'insulteur derrière le char de triomphe qui passe.

Or, que pouvions-nous dire autre chose, à moins d'en imposer effrontément à nos lecteurs?

Écrivons-nous, oui ou non, l'histoire contemporaine? est-ce notre droit de l'écrire? Fallait-il encourager vos écarts, louer vos sauts périlleux, nous émerveiller devant chacune de vos contradictions, applaudir vos impertinents men-

songes? Devions-nous, envers et contre tous, affirmer que vous êtes l'écrivain le plus consciencieux de notre siècle?

Ah! Janin, cela nous était vraiment impossible, à moins de faire éclater de rire la France entière.

Des milliers d'auteurs dramatiques eussent crié au scandale.

Il n'en est pas un seul, ô vieux loup du feuilleton, qui n'ait été mordu par toi! Tu tiens encore dans ta gueule, et l'on trouve attachés à tes crocs les lambeaux de leur renommée saignante.

Et ces malheureux comédiens que vous avez égorgés dans votre abattoir

hebdomadaire, ô critique ! et ces jeunes talents dont vous avez tari la sève, et toutes ces victimes de votre phraséologie haineuse et brutale, pouvions-nous les laisser sans vengeance ?

Non, Janin.

Plus vous nous accablerez de sottises, plus vous ramasserez d'épithètes outrageantes pour les jeter sur nous, plus vous achèverez de nous convaincre et de convaincre le public que l'offense, dans votre bouche, est un éloge.

Croyez-vous avoir sali Balzac, le jour où vous prononciez, au sujet de ses œuvres, des mots analogues à ceux-ci :

« *Quel entassement d'ordures!..... Mettons, puisqu'il le faut, des bottes de cureur d'égout, et descendons dans cette fange.* »

Ah! Janin, malheureux Zoïle, vous n'avez sali que vous-même!

EUGÈNE DE MIRECOURT.

FRANÇOIS ARAGO

Le bourg d'Estagel, dans les Pyrénées-Orientales, revendique l'honneur d'avoir abrité le berceau du plus illustre de nos savants modernes.

François-Dominique Arago vint au monde le 26 février 1786.

Il était l'aîné d'une famille nombreuse,

dont il se montra le constant protecteur.

Certains biographes aiment le merveilleux. On a prétendu que François, à l'âge de quatorze ans, n'avait pas encore ouvert sa croix de par Dieu, et que, trois ans plus tard, il entrait à l'École polytechnique, le premier de sa promotion.

Ceci tiendrait un peu trop du miracle.

Le père de François, ancien avocat, connaissait tous les dangers de l'ignorance. Il envoya de très-bonne heure son fils à l'école primaire, et lui fit donner quelques leçons de dessin et de musique au logis paternel.

A cette époque, nos provinces méridionales étaient infestées de bandes es-

pagnoles. La Convention envoyait ses troupes contre l'ennemi.

François admira les beaux officiers qui logeaient chez son père.

Il écouta leurs discours patriotiques et devint un petit républicain fort chaleureux, tout disposé à manier le sabre et à combattre pour la défense du territoire.

Pendant la nuit, il se levait et se glissait en tapinois dans la chambre des militaires, profitant de leur sommeil, essayant l'uniforme, s'admirant sous l'épaulette, regagnant ensuite son lit et massacrant dans ses rêves des bataillons entiers de l'armée d'Espagne.

Très-souvent la mère d'Arago fit courir après ce patriote en bas âge, qui s'é-

tait échappé pour suivre un régiment.

On rattrapait François à quatre ou cinq lieues de la commune.

Mêlé aux soldats, il agitait l'espadon d'un air héroïque, marchait au son du tambour, et portait triomphalement le sac et la giberne d'un fantassin.

L'enfant ne dormait plus.

Sa famille était obligée de le surveiller sans cesse pour mettre obstacle à ses fantaisies guerrières.

Il s'échappa néanmoins, un matin, au point du jour, et courut sur la place d'Estagel, afin d'y guetter ses chers soldats.

On était à la veille de la bataille de Peyres-Tortes.

Beaucoup des hameaux avoisinants se

trouvaient au pouvoir de l'ennemi, et François jeta tout à coup une exclamation de surprise et de colère, en voyant débusquer, de l'une des rues adjacentes, un piquet de sept à huit cavaliers espagnols.

Égarés dans une reconnaissance nocturne, ceux-ci traversaient avec assez de crainte un village qui leur était inconnu.

Notre petit héros se hâte de rentrer à la maison, s'empare d'une hallebarde rouillée, se précipite de nouveau sur la place, court sus à l'ennemi en poussant des hourras, et blesse à la cuisse le brigadier du détachement.

Celui-ci, furieux, l'ajuste avec sa carabine.

Le pauvre enfant allait payer cher son

courage, quand une troupe de villageois arrive, en brandissant des pieux et des fourches. On entoure les Espagnols. Ils demandent grâce et se rendent prisonniers.

François Arago avait sept ans, lorsqu'il exécuta ce haut fait d'armes.

Son père, ayant obtenu l'emploi de payeur à l'hôtel des Monnaies de Perpignan, quitta le hameau d'Estagel, et vint habiter avec toute sa famille le chef-lieu des Pyrénées-Orientales.

Il fit entrer son fils au collége, et celui-ci ne se leva du banc des humanités que huit ans plus tard, pour aller à la Faculté de Montpellier commencer la série des fortes études.

Virgile, avec ses Églogues et sa poésie

tendre, n'avait pu amollir cette nature belliqueuse.

Arago tenait toujours à sabrer les ennemis de la France. L'épaulette continuait de rayonner à ses yeux dans un horizon de gloire.

Se promenant, un jour, sur les fortifications, il aperçoit un très-jeune officier d'artillerie, en train de lever des plans.

Cet officier semblait chargé de la direction des travaux.

Le regard de François étincelle, sa poitrine bat avec force ; il s'approche et demande au jeune militaire comment il a pu, à son âge, conquérir un tel grade.

— En me faisant admettre à l'École polytechnique, répond celui-ci. Passez

vos examens, soyez reçu ; dans trois ans vous aurez mon uniforme.

— Quel est le programme de ces examens?

— Vous pouvez le réclamer à la préfecture de Perpignan.

François ne perd pas une heure. Il se fait renseigner le jour même, afin de remplir toutes les conditions exigées; puis il se livre à l'étude des mathématiques avec un courage extrême. Bientôt il devine qu'un vieil abbé, son professeur, est loin d'être de première force. Alors il étudie seul et s'enfonce résolûment dans les traités de Legendre, de Garnier et de Lacroix.

Nous le laisserons ici parler lui-même.

« Je trouvai, dit-il, mon véritable maître

dans une couverture du traité d'algèbre de M. Garnier. Cette couverture se composait d'une feuille imprimée, sur laquelle était collé extérieurement du papier bleu ; j'enlevai ce papier avec soin, après l'avoir humecté, et je pus lire dessous ce conseil donné par d'Alembert à un jeune homme qui lui faisait part des difficultés qu'il rencontrait dans ses études :

« *Allez, monsieur, allez, et la foi vous viendra !*

« Ce fut pour moi un trait de lumière. Au lieu de m'obstiner à comprendre du premier coup les propositions qui se présentaient, j'admettais provisoirement leur vérité, je passais outre, et j'étais tout surpris, le lendemain, de comprendre parfaitement ce qui, la veille, me paraissait entouré d'épais nuages [1]. »

Après dix-huit mois de travail constant

[1] *Ma Jeunesse,* extrait des œuvres complètes de F. Arago (Gide et Baudry, éditeurs). Nous donnerons plus loin quelques autres citations, tirées du même livre.

et d'infatigable persévérance, notre héros était en mesure de satisfaire au programme. Il n'avait pas encore dix-sept ans, et l'École polytechnique allait lui ouvrir ses portes.

Mais il comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans le professeur chargé cette année-là des examens.

Celui-ci tomba subitement malade. Les candidats furent renvoyés à l'année suivante.

Arago résolut d'employer ce temps d'arrêt à faire des excursions dans la partie du domaine de la science où il n'avait point encore mis le pied, et dévora tous les ouvrages de hautes mathématiques. Ces nouvelles études devinrent presque un jeu pour sa puissante

intelligence. Il voulait aborder les examinateurs avec autant de bagage scientifique qu'ils pouvaient en avoir personnellement, et, ce bagage, il le chercha comme eux dans tous les livres connus.

On le prévint qu'un officier d'artillerie devait savoir l'escrime et la danse; il passa, chaque matin, deux heures à faire des armes et à se dénouer le jarret.

Enfin le grand jour de l'épreuve arrive.

Arago prend avec un de ses amis de collége la voiture de Toulouse. Ils devaient être l'un et l'autre examinés par le frère du célèbre géomètre [1] que les Conventionnels avaient porté, en 1792, au ministère de la marine.

[1] Gaspard Monge.

Monge le jeune était d'une sévérité presque brutale.

Il intimida tellement le compagnon d'Arago, que le malheureux élève, déconcerté, tremblant, comprit à peine les questions, répondit mal ou ne répondit pas; il fut jugé indigne de l'admission.

Vint le tour de François.

— Jeune homme, lui dit l'examinateur, vous êtes probablement de la force de votre ami? Je vous conseille d'aller compléter vos études avant de risquer l'examen.

— Monsieur, répond Arago, mon ami est plus fort qu'il ne l'a fait voir. La timidité seule a gêné ses réponses.

— Bon! la timidité, dit Monge : excuse

des ignorants ! Seriez-vous timide aussi, par hasard?

— En vérité, non.

— Prenez garde ! il serait plus sage de vous épargner la honte d'un refus.

— « La honte pour moi, réplique fièrement le candidat, consisterait à n'être pas examiné [1]. »

Cette noble assurance coupa court aux observations légèrement déplacées de l'examinateur. Il s'émerveilla bientôt de la manière à la fois originale et précise avec laquelle Arago répondait à chacune de ses demandes.

Tous les problèmes posés par Monge furent résolus en un clin d'œil.

[1] Ces paroles sont textuelles. (Voir le livre intitulé *Ma Jeunesse*).

François donna les preuves d'une science si profonde et si solide, que le professeur, dépouillant tout à coup sa physionomie sévère, se leva de son fauteuil et sauta au cou du jeune homme, en s'écriant :

— Bravo ! Si vous n'êtes pas reçu le premier à l'École polytechnique, personne n'y entrera !

L'examen de Toulouse n'était qu'un examen préparatoire. A Paris, le fameux Legendre avait la mission d'interroger une seconde fois les élèves, et de prononcer sans appel sur les admissions ou les refus. Un mois après, notre jeune savant paraissait devant lui.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Legendre.

— François-Dominique Arago.

— Arago?... Ce nom-là n'est pas français. Je refuse de vous admettre au concours. Retirez-vous.

Décidément il était écrit que les examinateurs seraient pour le jeune homme une pierre d'achoppement. On eût juré qu'ils se posaient en obstacle, comme à plaisir, au seuil de sa carrière.

Par bonheur François avait bonne tête et bonne langue.

Il lutta contre l'obstination de Legendre, qui persévérait dans son dire, et tous les deux se querellèrent plus de vingt minutes.

— Vous êtes étranger, c'est évident! criait le professeur.

— Permettez-moi de repousser l'asser-

tion : je suis Français, tout ce qu'il y a de plus Français, répondait l'élève d'un ton ferme.

— Non !

— Si !

— Jamais enfant de la France ne s'est appelé Arago.

— Pardonnez-moi. Les preuves, du reste, viendront facilement après l'examen ; vous pouvez toujours m'interroger.

Vaincu par l'accent digne et par l'assurance de son interlocuteur, Legendre lui fit signe de passer au tableau.

Mais il lui gardait rancune, et, dans sa manière de poser les questions, on voyait clairement qu'il cherchait à embarrasser le jeune homme.

Arago se prit à sourire.

Sa vengeance consista sur l'heure à montrer qu'il était de force à rompre les plus difficiles entraves, et il résolut cinq problèmes par des formules algébriques inusitées.

— Pourquoi cette méthode plutôt qu'une autre? dit Legendre. Vous resteriez court si je vous sommais de donner l'explication de vos préférences.

— Non vraiment ! répondit François.

Il développa sans plus de retard les motifs qui l'engageaient à choisir telle ou telle marche pour arriver aux solutions. Plus le professeur cherchait à l'entraîner dans les ténèbres ou à le faire trébucher contre l'incertitude, plus le jeune homme illuminait le débat des

clartés de la science, plus il allait directement au but.

Subjugué comme l'avait été Monge, Legendre tendit les deux mains au brillant élève, qui devait être bientôt son confrère et son ami.

Nous nous permettrons, en passant, de donner à messieurs les examinateurs un léger coup de férule sur les ongles. Ils ont presque tous, ne leur en déplaise, les allures trop heurtées et trop pédantes. Rengorgés dans un triple collet de science et de morgue, ils épouvantent l'élève, que leur devoir est au contraire de rassurer par un accueil bienveillant, afin de lui laisser le calme et le sang-froid, sans lesquels il n'y a point d'examen possible.

On ne rencontre pas tous les jours des caractères énergiques, capables de livrer bataille et d'emporter d'assaut leur admission.

Tâchez, madame la Science, de ne plus froncer le sourcil comme une ogresse, et, pour Dieu, n'ayez point l'air de vouloir manger nos enfants tout crus !

Voilà donc François à l'École polytechnique.

Mais, s'il avait des notes excellentes pour le travail et l'étude, il en avait de détestables, au point de vue du républicanisme, dont il faisait hautement parade, et qui s'effaçait de plus en plus chaque jour des mœurs politiques.

Le sénat venait d'élever à l'empire Napoléon 1er.

Tous les élèves furent invités, le jour du couronnement, à signer une adresse qui congratulait le nouveau maître.

Arago brisa la plume qu'on lui tendait.

— Vous ne me forcerez jamais, dit-il, à signer l'arrêt de mort de la liberté!

On agita son renvoi de l'école; mais l'empereur, instruit du fait, s'y opposa formellement, et déclara même que cet autre Caton d'Utique devait partout et toujours compter sur la protection de César.

Pendant sa vie entière, François put impunément jouer un rôle de républicain farouche, grâce à la supériorité de talent qui le distinguait. Sous tous les régimes il conserva des places où personne n'était digne de le remplacer.

Napoléon n'avait qu'une parole. Il nomma François secrétaire de l'Observatoire, avant même que le jeune homme eût passé, à l'École polytechnique, ses derniers examens.

L'élève patriote ayant refusé cette faveur impériale, on l'appela aux Tuileries.

— Il paraît, monsieur, dit l'empereur, que vous persévérez dans votre rancune.

— Sire...

— Voyons, parlez ! Quelle raison me donnerez-vous de votre refus?

— Depuis cinq ans, sire, je n'ai qu'un but, qu'une espérance : entrer dans l'artillerie.

— Vous consentiriez donc à vous battre sous mes drapeaux?

— Ce sont les drapeaux de la France, sire.

— A la bonne heure. Votre premier devoir, comme soldat futur, est l'obéissance. Braquez le télescope sur les astres, nous verrons ensuite à vous permettre de braquer le canon sur l'ennemi.

François entra à l'Observatoire.

Six mois après, il reçut l'ordre de partir pour l'Espagne, en compagnie de MM. Biot et Rodriguez, afin d'y continuer les travaux commencés en 1770, et d'obtenir le diamètre de la terre par la mesure exacte de l'arc du méridien.

Il faudrait écrire ici une épopée complète pour raconter les malheurs sans nombre de François Arago dans cette expédition méridionale. Jamais Ulysse,

cherchant Ithaque, n'essuya plus de traverses, ne courut plus de périls, ne fut exposé à plus de misères.

Arago les raconte dans celui de ses opuscules qui a pour titre : *Ma Jeunesse*. Comme il n'a eu d'autre but, en publiant ce livre, que celui de rectifier les erreurs ou de signaler les omissions de ses biographes, on comprendra que nous n'empruntions qu'à lui-même la substance de cette partie de son histoire.

A peine a-t-il établi son observatoire au *desierto de los Palamos,* qu'il lui arrive les aventures les plus étranges.

— Il faut prendre, de temps à autre, quelques distractions, lui dit un jour M. Biot[1]. Allons nous promener jusqu'à

[1] Les deux savants, postés à l'extrémité orientale de la chaîne montagneuse qui suit le cours de la rivière

la foire de Murviedro [1]. Les environs sont peuplés de ruines romaines et mauresques fort curieuses.

— Soit, je vous accompagne, dit François.

Sur le champ de foire, ils trouvent une compatriote qui leur fait joyeux accueil, parle avec eux de la France, et les invite le plus cordialement du monde à venir souper chez sa grand'mère.

Comment refuser une Française jeune et jolie, surtout lorsqu'on la rencontre en Espagne?

de Guadalaviar et s'arrête à la ville de Liria, dans le royaume de Valence, y avaient établi un grand triangle, destiné à lier une des Baléares à la côte d'Espagne. Ils se mettaient ainsi en communication de signaux avec leur collègue Rodriguez, qui avait choisi son poste dans l'île d'Iviça.

[1] Ville d'Espagne, située à quelques lieues de la mer, au nord-est de Valence.

Par malheur, le fiancé de la demoiselle, Catalan jaloux, assiste au festin. Nos deux collègues, lancés sur la voie de la galanterie, ne remarquent pas son œil plein de menace.

Grande est donc leur surprise, lorsque l'aimable hôtesse leur glisse à l'oreille, au moment du départ, ces mots terribles :

— Veillez sur vous ! J'ai lu dans les yeux de Pedro qu'il va chercher à vous tuer.

Pedro était le futur de leur gentille compatriote.

— Diable ! s'écrie François, voici qui est grave. Achetons des pistolets !

— A quoi bon ? dit le muletier qui les a conduits à Murviedro, et qui attelle sa

bête pour les remmener sur la montagne. Je réponds de votre vie et de la mienne.

Mais Arago ne l'écoute pas ; il est déjà dans la boutique d'un armurier.

Au bout de quelques minutes, il revient avec deux pistolets à sa ceinture, et donne à M. Biot un tromblon chargé jusqu'à la gueule.

— Enfin, soit, dit le muletier, vous avez de l'argent à perdre. Ma mule vous défendra mieux que vos armes.

On part. L'ombre commence à descendre. A une portée de fusil de la ville, en face d'un vieux couvent dont les moines sont déjà plongés dans le sommeil, deux robustes gaillards débouchent tout à coup de l'angle d'un mur.

Ils s'élancent et se cramponnent aux naseaux de la mule.

Reconnaissant dans l'un de ces deux individus le promis de la jeune hôtesse, François arme ses pistolets; M. Biot couche les agresseurs en joue.

— Non ! non ! c'est inutile, ne tuez personne ! dit le muletier.

Puis, faisant claquer son fouet, il crie d'une voix de tonnerre :

— *Capitana !*

Aussitôt la mule se dresse sur le jarret, force par ce mouvement brusque Pedro et son compagnon à lâcher prise, les jette sous les roues de la carriole et prend un galop furieux.

Nos astronomes ne surent jamais pourquoi le seul mot de *Capitana* avait dé-

cidé l'intelligente bête à se conduire aussi vaillamment et à broyer deux hommes.

Le muletier garda son secret.

Rendus à l'observatoire de Palamos et se trouvant fort heureux d'avoir échappé au péril, François va se mettre au lit, lorsqu'il entend frapper à sa porte. Il se hâte d'ouvrir, croyant avoir affaire à quelque malheureux garde de la douane, égaré par cette nuit sombre.

Mais les aventures doivent dorénavant se succéder pour lui sans interruption.

La porte ouverte livre passage à une espèce de géant, carré des épaules et dont l'encolure puissante, le costume singulier, la mine rébarbative sont d'autant mois capables de rassurer François, que ce nocturne visiteur a sur l'épaule

une escopette, et que ses flancs sont garnis de dagues et de poignards.

Il demande à se coucher par terre au pied du lit d'Arago, qui n'ose répondre par un refus.

Toute la nuit notre astronome reste l'œil ouvert, écoutant ronfler l'hercule et persuadé que cet hôte dangereux feint le sommeil, pour l'inviter lui-même à dormir et lui couper la gorge plus à l'aise.

Or, il se trompe.

Le géant ne se réveille qu'au grand jour, précisément à l'heure où l'alcade de Cullera [1], suivi d'une troupe d'alguazils, approchait de la cabane d'Arago pour visiter quelques gorges suspectes de la montagne.

[1] Ville du royaume de Valence.

— Merci de votre hospitalité, dit le colosse. Voici là-bas des personnages avec lesquels je suis en froid. Je ne tiens ni à les saluer ni à causer avec eux.

Notre homme ouvre la fenêtre, s'élance, et disparaît dans la montagne, après avoir sauté de roc en roc et franchi les précipices avec la légèreté d'un chamois.

— Vous avez reçu chez vous le chef des bandits de tout le royaume de Valence, dit l'alcade au jeune savant.

— Tiens, mais c'est un fort honnête homme ! il ne m'a fait aucun mal, se dit François.

Une idée lui traverse l'esprit.

Vers la fin de la semaine, le chef de voleurs lui rend une seconde visite et le

prie de nouveau de le laisser coucher dans sa cabane.

— Oui, dit l'astronome, avec le plus grand plaisir ! mais je sais qui vous êtes, et, comme il m'arrivera souvent de voyager la nuit, dans l'intérêt de mes observations, ne pourriez-vous me donner un passe-port qui me garantisse des attaques de votre bande ?

— C'est déjà fait, répond son hôte. Mes hommes ont votre signalement. Vous pouvez voyager sans crainte à toute heure.

Sur cette assurance formelle, Arago commence tranquillement ses excursions.

Chaque nuit, il rencontre çà et là des *bandidos* en embuscade, qui arrêtent

sa mule et veulent examiner le contenu de sa valise.

Il raconte lui-même quelques anecdotes de ce genre assez originales.

Un soir, quatre brigands l'abordent et s'écrient :

« — Halte-là, *señor!* Les temps sont durs; il faut que ceux qui possèdent viennent au secours de ceux qui n'ont rien. Donnez-nous les clefs de vos malles, nous ne prendrons que votre superflu.

« — Mille pardons! mais on m'a dit que je pouvais voyager sans risque.

« — Comment vous appelez-vous, *señor?*

« — Don Francisco Arago.

« — C'est différent. Que Dieu vous accompagne! »

Et les bandits de le saluer avec politesse, après s'être confondus en excuses.

Vers la fin d'avril 1807, la partie la

plus urgente des travaux étant terminée, M. Biot regagna Paris, et François alla rejoindre à l'île de Majorque son deuxième collègue, afin de continuer avec lui le reste des études ordonnées par leur mission.

La guerre éclata tout à coup, à cette époque, entre l'Espagne et la France.

Ni François ni M. Rodriguez ne s'inquiétèrent de cet incident; mais, par malheur, la population majorquaine se figura que les signaux nocturnes, échangés entre les astronomes, avaient pour but de diriger la marche de quelque flotte française, en train de tenter une descente aux Baléares.

On veut s'emparer de François. Il se sauve déguisé en muletier.

Chemin faisant, il rencontre les insulaires qui le cherchent pour le mettre à mort, leur donne une fausse indication, les jette sur une route opposée à celle qu'il doit suivre, et va se réfugier à Palma sur un vaisseau espagnol.

Mais on apprend l'asile dont il a fait choix. La populace, exaltée jusqu'à la rage, somme le capitaine du navire de lui livrer sa victime.

Celui-ci veut faire cacher l'astronome dans une caisse vide.

Une légère difficulté se présente : les jambes de François sortent tout entières, et l'on ne peut réussir à fermer le couvercle.

— Qu'on me donne des juges, dit-il; je me rends prisonnier!

Des soldats le conduisent à la citadelle de Belver, et tous leurs efforts parviennent à peine à le sauver du massacre.

Une fois en sûreté entre quatre murs, Arago raconte ses malheurs au capitaine de la forteresse, qui lui dit :

— Vous êtes perdu, si vous n'arrivez pas à quitter l'Espagne. Les portes du château sont assiégées par le peuple et par une horde de moines fanatiques. Ces derniers surtout sont capables de séduire mes soldats. Ils leur offrent de l'or pour les décider à jeter du poison dans vos aliments.

On apporte, le soir même, à François une gazette qui rend compte de son supplice, en le prévenant que c'est un hà-

bile mensonge inventé par les autorités du lieu pour calmer l'effervescence populaire.

Mais il pense, non sans quelque raison, que, dans un pays semblable, le mensonge de la veille peut devenir la vérité du lendemain.

Son collègue Rodriguez lui vient en aide et réussit à organiser sa fuite.

Le capitaine de la forteresse ferme les yeux. Notre astronome s'embarque avec ses instruments de mathématiques sur un bateau pêcheur, misérable coquille, cent fois menacée de disparaître sous les vagues, et que la Providence conduit enfin au port d'Alger.

Par la protection du consul français, Arago prend place au nombre des pas-

sagers d'une frégate que le dey expédie à Marseille.

Le trajet s'accomplit heureusement.

Déjà l'on aperçoit les côtes de France, quand tout à coup un corsaire espagnol capture le navire algérien et l'emmène au port de Rosas avec son équipage et sa cargaison.

Notez que, sous peine d'écrire cinq ou six volumes, nous devons ici glisser sur une foule d'épisodes.

Tout à l'heure nous parlions des infortunes d'Ulysse. A côté du destin de François Arago, celui du père de Télémaque était couleur d'azur.

Parmi les matelots chargés de le conduire au rivage, l'astronome reconnaît son ancien domestique de Majorque.

Il n'a que le temps de s'envelopper la tête d'un manteau et de se coucher au fond de la chaloupe; il arrive ainsi à se soustraire aux regards de cet homme qui, d'un mot, peut le rendre aux moines de Palma et à la multitude furieuse qui réclame son supplice.

Doué d'une énergie presque surnaturelle, François ne se laisse point abattre par tous ces revers.

Ayant, un soir, trompé la vigilance de ses gardiens, il s'échappe des pontons, où les magistrats espagnols le retiennent en quarantaine; mais entendant les cris douloureux que poussent les passagers de la frégate, dont cette fuite aggrave la position, il rentre dans sa cabine et renonce à son propre salut

pour ne pas compromettre celui des autres.

Ce trait, relaté en quelques lignes, dans l'autobiographie de l'astronome, déjà citée plusieurs fois, est tout simplement de l'héroïsme.

Arago avait trouvé moyen d'instruire le dey d'Alger du sort de son navire, que la junte espagnole se montrait d'humeur à déclarer de bonne prise.

Or, le dey s'inquiétait médiocrement de la frégate et de son équipage.

Mais en revanche, il s'indigna fort contre la junte assez audacieuse pour confisquer des animaux curieux qu'il envoyait à l'empereur des Français.

Il menaça l'Espagne de lui déclarer la guerre, si elle ne rendait pas à

l'instant bêtes, navire, matelots et passagers.

Arago dut sa délivrance à deux lions et à trois grands singes, dont le potentat moresque voulait faire hommage au Jardin des plantes.

Le 28 novembre 1808, la frégate quitte le port de Rosas et fait voile pour Marseille.

Mais, hélas! les infortunes de notre héros ne sont point à leur terme! Un coup de mistral violent accueille le navire à l'entrée de la rade et le repousse au large. Arago s'est endormi d'un sommeil paisible, espérant à son réveil saluer la France; il ouvre les yeux et se trouve en pleine mer.

Pendant trois jours le capitaine, après

une lutte affreuse avec les vents, débarque.... Où croyez-vous qu'il débarque, au port de Marseille? Non pas.

Il aborde sur la côte d'Afrique, à Bougie, environ à cent soixante-dix-sept kilomètres d'Alger.

La saison devenait détestable, et le bâtiment, d'ailleurs, avait besoin de trois mois et plus pour réparer ses avaries. Notre astronome, en société d'un aide de camp français, qui s'était embarqué avec lui à Rosas, veut gagner Alger, pour y prendre un navire capable de tenir la mer.

On les prévient que tout le littoral est au pouvoir de tribus hostiles.

— Qu'importe? dit Arago ; nous tournerons par l'Atlas.

Tout le monde déclare l'entreprise insensée. François et son compagnon persistent. Ils prennent avec eux sept ou huit matelots presque sans armes, et se lancent dans ce trajet téméraire, où, le jour, ils sont poursuivis par les Arabes maraudeurs, la nuit par les bêtes fauves, où ils n'échappent à un péril que pour tomber dans un autre, où la mort les menace constamment et de toutes les façons, mais qu'ils arrivent enfin à accomplir, grâce à leur calme inébranlable et à leur intrépidité surhumaine.

Personne ne voulut croire à cette miraculeuse excursion.

L'astronome et son ami l'aide de camp n'avaient pas eu la patience de rester trois mois à Bougie, ils durent attendre

six mois à Alger dans la maison du consul français; car, à cette époque, l'Afrique craignait une guerre avec Napoléon.

Ce fut seulement à la fin de juin 1809 qu'il fut permis à Arago d'essayer une troisième fois la traversée d'Alger à Marseille.

Il part; on arrive, et, juste à l'entrée de la rade, se trouve une frégate anglaise.

Elle s'oppose au passage du navire qui ramène l'astronome et lui enjoint d'aller stationner aux îles d'Hyères.

— Voulez-vous, dit François au capitaine de son bord, me confier seulement le porte-voix pour vingt minutes?

On le laisse diriger la manœuvre.

Il a l'air d'obéir aux Anglais, gagne le dessus du vent sur la frégate, vire à la côte, et se précipite à pleines voiles dans le port de Marseille, avant que les marins britanniques fussent revenus de leur stupeur.

François embrassa la terre natale avec allégresse.

A Perpignan, où il se rendit sans retard, il consola sa famille, qui ne le croyait plus de ce monde et qui faisait prier pour le repos de son âme.

Notre jeune savant, si recommandable déjà par ses travaux, par son énergie et par ses malheurs, fut présenté comme candidat à l'Académie des sciences, où il obtint la presque unanimité des voix.

Il entrait à peine dans sa vingt-quatrième année.

L'empereur autorisa son admission par une dispense d'âge, et le nomma presque aussitôt professeur à l'École polytechnique, puis astronome adjoint au bureau des longitudes.

On se rappelle que jadis, François, appelé par la volonté impériale au secrétariat de l'Observatoire, avait fait ses réserves pour entrer un jour dans l'artillerie.

Mais trois années de fatigues et de traverses sans nombre avaient suffisamment exercé son courage; il ne songeait plus qu'à se reposer dans la science et dans l'étude.

Un beau matin, le comte Mathieu Du-

mas, compulsant les registres de la guerre, trouve le nom d'Arago en tête de la liste des jeunes Français qui ont échappé aux lois de la conscription.

Sans plus de retard il porte le professeur de l'École polytechnique sur les cadres de l'armée active, et lui envoie sa feuille de route.

— Ah ! par exemple ! dit Arago ; nous allons rire !

Prenant une plume, il écrit au comte Mathieu :

« Général,

« Si vous m'obligez à partir, j'irai me joindre aux conscrits, et je traverserai les rues de la capitale en costume de membre de l'Institut.

« F. Arago. »

— Diable ! murmure le comte, en recevant cette lettre, il le ferait comme il le dit !

Sans plus de retard il répond à François :

« Monsieur l'astronome,

« Gardez-vous d'un pareil coup de tête ! Ce serait d'un effet déplorable. Je vous dispense du service.

« Comte MATHIEU DUMAS. »

En ce moment même, Arago terminait avec M. Biot le travail qui avait motivé leur voyage, et les deux savants donnaient au monde la mesure de l'arc du méridien.

François conquit, dès lors, une grande influence par l'admiration qu'il inspirait à ses collègues.

On le nommait à l'Institut le grand électeur.

Il ne s'occupait des candidatures ni par vanité ni par esprit d'intrigue. Son unique but, en dirigeant les voix, était toujours d'écarter la médiocrité pour ouvrir les portes de l'Académie des sciences au vrai mérite.

A la fin de 1812, il commença son cours d'astronomie à l'Observatoire, et le continua sans interruption jusqu'en 1845.

La foule de ses auditeurs était innombrable.

Plus d'une fois la jeunesse ardente du quartier latin se battit aux portes de la salle avec les désœuvrés et les curieux, qui voulaient écouter l'illustre professeur, au risque de ne pas le comprendre

et sans réfléchir qu'ils accaparaient la place des véritables étudiants.

François Arago faisait ses cours comme personne, depuis, n'a su les faire.

Sa parole nette, éloquente, limpide, charmait ses auditeurs et les intéressait même dans les questions les plus sèches et les plus abstraites. Nous n'oserions pas dire que souvent il excita l'enthousiasme, si quatre ou cinq générations d'étudiants n'étaient pas là pour nous appuyer de leur témoignage.

En 1843, ses admirateurs du quartier latin lui firent frapper une médaille.

Voici par quel procédé judicieux François arrivait à être compris de tout son auditoire et à éclairer d'un autre *Fiat lux* les ténèbres de la science.

Une fois assis dans sa chaire, il examinait les personnes présentes, et, quand il avait aperçu quelque part un œil bien stupide, une véritable tête de crétin, c'était sur cet œil terne qu'il fixait son regard ; c'était sur ce cerveau déprimé, sur ce crâne durci qu'il frappait avec le marteau du raisonnement pour en faire jaillir un éclair.

Lorsque le front du crétin s'était illuminé, le professeur se disait :

— Bravo ! tout le monde m'a compris.

A chaque leçon même manœuvre. François appelait cela chercher son thermomètre.

Un individu sonne un jour à sa porte, et demande avec insistance à parler à M. Arago.

Le savant donne ordre de l'introduire.

Il se trouve en face d'un brave bourgeois de la rue Saint-Denis, qui s'épanche en remercîments, et dont la paupière se mouille de larmes de reconnaissance.

— Hier, monsieur Arago, dit-il, vous sembliez faire votre cours pour moi seul.

Notre astronome le félicite de sa démarche et lui serre la main, non sans réprimer avec beaucoup de peine une envie de rire.

— C'est un de mes thermomètres ! dit-il à quelques amis présents, lorsque le bonhomme fut dehors.

Après les cent jours, on annonça que l'empereur, ce géant tombé, devait partir pour les États-Unis d'Amérique, afin d'y consacrer à des travaux de science et d'histoire son génie toujours vivace, et dont la guerre ne voulait plus.

Napoléon décida qu'il emmènerait avec lui François Arago.

Mais les Anglais intervinrent. Sainte-Hélène empêcha cette puissante association, qui eût nécessairement enfanté des prodiges.

Le czar Alexandre offrit au savant de l'emmener à Saint-Pétersbourg.

— Vous aurez, lui dit-il, la direction générale des sciences dans toutes les Russies, avec cent mille roubles d'honoraires.

— Ne pouvant suivre Napoléon le Grand, répondit l'astronome, je reste en France. Permettez-moi, sire, de ne pas priver mon pays de mes travaux, puisque la Restauration m'y laisse un coin pour y poser le pied d'un télescope.

M. de Humboldt, l'illustre linguiste prussien, chambellan et ministre d'État, connaissait beaucoup François.

Depuis environ sept ou huit ans, ils entretenaient ensemble une correspondance scientifique.

Ayant suivi le roi de Prusse son maître à Paris, en 1815, M. de Humboldt prévint Arago que Frédéric-Guillaume avait le plus vif désir de causer avec lui, et qu'il se proposait de lui rendre une visite à l'Observatoire.

—Jamais ! cria l'astronome, c'est déjà trop d'avoir eu celle d'Alexandre ! Vos souverains étrangers semblent prendre à tâche de me compromettre. Qu'ils me laissent en repos !

La réponse était nette, et même un peu brutale.

M. de Humboldt n'insista plus.

Seulement, le jour de son départ, il vint faire ses adieux à François, accompagné d'un personnage vêtu d'une façon très-simple, et qui avait l'air d'un bourgeois prêt à monter en diligence.

Arago présenta des siéges à ces messieurs ; puis il causa près d'une heure avec le chambellan, sans adresser une seule fois la parole au compagnon qu'il avait amené.

Celui-ci fut très-embarrassé de sa contenance.

Lorsque les visiteurs furent partis, Arago se frotta les mains en s'écriant :

—Frédéric-Guillaume ! Frédéric-Guillaume ! tu te souviendras du républicain de l'Observatoire !

Il avait parfaitement reconnu le roi de Prusse.

On comprend que nous ne pouvons ni analyser ni décrire les travaux sans nombre exécutés par François pendant le cours de sa carrière.

Ce puissant athlète combattit corps à corps avec la science, de 1809 à 1848, pour lui arracher tous ses secrets ; il opéra des merveilles qui étonnèrent le

monde, et qui, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, le firent changer de face [1].

[1] Les trois grandes découvertes, auxquelles Arago doit l'immortalité de son nom, sont la polarisation colorée, l'aimantation du fer et de l'acier par l'électricité, et le magnétisme par rotation. La première de ces découvertes a donné le *polariscope*, instrument qui permet d'étudier la constitution de l'atmosphère terrestre et celle du soleil; la seconde fut l'origine de la télégraphie électrique, et l'on doit à la troisième, entre autres applications, la machine électrique, dont les médecins aujourd'hui font usage. Ce fut Arago qui entreprit avec Dulong de déterminer les nombres les plus utiles pour régler l'emploi des machines à vapeur. Ses travaux ont sur l'art agricole une influence précieuse; ils apprennent aux cultivateurs à se servir utilement de la météorologie. Arago prouve, dit M. Barral, que la lune n'exerce aucune action sur la végétation, que la rosée condense sur les végétaux les principes contenus dans l'atmosphère, qu'il est *impossible de prédire le temps*, et que tous les Mathieu Laensberg du globe sont des imposteurs. François ne s'est pas contenté d'être un grand savant, il a tenu surtout à être un savant utile.

Jamais il n'écrivit un livre; le temps, pour cela, lui manquait toujours.

Il consignait ses découvertes et leurs applications dans l'*Annuaire du bureau des longitudes,* ou bien il se contentait de les signaler à l'Académie par une simple communication verbale.

Avant tout il songeait à promulguer la science.

Élu secrétaire perpétuel en 1830, il imprima l'activité la plus prodigieuse à l'Institut.

« Jamais, dit M. Flourens, l'action de l'Académie n'avait paru aussi puissante et ne s'étendit plus loin. Les sciences jetèrent un éclat inaccoutumé et répandirent avec plus d'abondance leurs bienfaisantes lumières sur toutes les forces productrices de notre pays.

« A une pénétration sans égale, se joignait, dans M. Arago, un talent d'analyse extraordinaire. L'exposition des travaux des autres semblait être un jeu pour son esprit. Sa pensée rapide et facile, le tour spirituel et piquant de ses phrases captivaient ses confrères, qui, toujours étonnés de tant de facultés heureuses, l'écoutaient avec un plaisir mêlé d'admiration. »

Mais, dans ce poste de secrétaire perpétuel, si François déployait sa verve et son éloquence, on doit dire qu'il lâchait en même temps les ressorts de sa nature fougueuse.

Il ne supportait pas la contradiction.

S'élevant au plus haut de la sphère scientifique et embrassant tout par un coup d'œil d'aigle, il s'indignait des entraves qu'apportaient à la discussion quelques timidités ignorantes.

Son œil noir, ombragé par deux sourcils puissants, couvrait ses antagonistes de regards terribles; sa voix éclatait comme un tonnerre, et les argumentations victorieuses tombaient de ses lèvres avec une pluie de sarcasmes et de phrases écrasantes.

Bien souvent, à la fin d'un de ces orages, on compta huit ou dix malheureux académiciens foudroyés par ce Jupiter tonnant de l'Observatoire.

On ne se relevait jamais d'une attaque de François Arago.

La bataille finie, très-peu de ses adversaires lui gardaient rancune. Ses victimes elles-mêmes le félicitaient presque toujours de son triomphe, et lui pardonnaient ses coups de massue.

Comme beaucoup de grands hommes, notre savant n'aimait pas à se montrer en robe de chambre.

Il déposait difficilement sa dignité magistrale, même avec ses connaissances les plus intimes, et craignait le ridicule plus que toute autre chose au monde.

Un soir, à Louvain, se trouvant dans une auberge avec M. Quetelet, son ami, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, il parut très-vivement affecté lorsqu'on vint lui dire qu'il n'y avait à leur disposition qu'une chambre à deux lits.

L'heure de se coucher sonne ; on monte dans cette chambre.

Mais, au lieu de se déshabiller, l'as-

tronome parisien se promène de long en large, en se livrant à des gestes d'impatience. Le savant belge, étonné, le regarde et n'ose vaquer à sa toilette de nuit.

Tout à coup Arago semble prendre une résolution extrême, et dit à son compagnon de chambre :

— Je dois vous avouer, mon cher, qu'il m'est impossible de dormir, si je n'ai pas sur la tête...

— Quoi donc ?

— Un bonnet de coton !

— Ma foi, c'est aussi mon habitude, répond M. Quetelet. Beaucoup de personnes ne se coiffent pas d'autre façon pour entrer dans leurs draps.

— Vous croyez? dit François, poussant un soupir de soulagement. Mais ce n'est pas tout; dès que je m'endors...

— Eh bien?

— Je ronfle!

— Bah! c'est comme moi. Je fais plus de vacarme qu'un tuyau d'orgue.

— Alors, dit Arago, c'est différent. Couchons-nous.

L'organisation merveilleuse de l'Observatoire de Paris est due tout entière à l'habile directeur, qui, durant l'espace de quarante années, y apportait chaque jour de nouveaux soins et une nouvelle perfection de détails. Bien des savants, envoyés par les souverains de l'Europe, essayèrent de surprendre les secrets de

ce génie organisateur, mais sans pouvoir y parvenir.

Arago, perpétuellement sur ses gardes, déjouait l'espionnage.

Il voulait que l'Observatoire de Paris fût le premier du monde, et nous approuvons ce noble orgueil.

La révolution de 1830 jeta François dans l'arène politique.

Sa femme, qu'il adorait, s'était posée jusqu'alors en obstacle, afin d'arrêter chez lui les entraînements du républicanisme. Elle mourut à la fin de 1829, et le démon révolutionnaire s'empara de l'illustre astronome, que son ange gardien ne pouvait plus défendre.

Il alla s'asseoir au palais Bourbon,

tout à l'extrême gauche, entre Laffitte et Dupont de l'Eure.

On l'écoutait à la chambre comme un oracle, et ce fut lui qui prononça le premier, vers 1832, ce mot de *réforme*, qui devait avoir pour le trône de Louis-Philippe des conséquences si terribles.

Certes, on doit le dire, le caractère honorable de François Arago commandait à tous le respect et l'estime [1].

[1] A la chambre, ses vastes connaissances jetaient la lumière sur toutes les questions. Il ne manquait jamais de prendre la parole, quand il s'agissait de marine, de canaux ou de chemins de fer. On décerna, sur sa demande, des récompenses nationales à Vicat, l'inventeur des ciments hydrauliques, et à Daguerre, l'inventeur de la photographie. Il fit voter l'acquisition par l'État du cabinet Dusommerard, aujourd'hui musée de Cluny. Ses rapports sur la navigation de la Seine, sur l'établissement des lignes de vapeur et sur les fortifications de Paris sont des chefs-d'œuvre de logique et

Il est à regretter que les partis violents enrôlent de tels hommes sous leur bannière.

Malgré les instances de l'Académie française, il fut impossible, en 1836, de décider l'astronome à accepter une can-

de science. François avait à la tribune de véritables qualités d'orateur. Nous nous souvenons d'avoir admiré plus d'une fois sa noble prestance et sa belle tête expressive. Il parlait avec une ardeur toute méridionale et lançait fort bien le sarcasme. En 1844, Cormenin disait de lui : « Lorsque Arago monte à l'estrade, la chambre, attentive et curieuse, s'accoude et fait silence. Les spectateurs des tribunes se penchent pour le voir. A peine est-il entré en matière qu'il attire et qu'il concentre sur lui tous les regards. Le voilà qui prend, pour ainsi dire, la science entre ses mains ! Il la dépouille de ses aspérités, de ses formules techniques, et il la rend si perceptible que les plus ignorants sont aussi étonnés que charmés de le comprendre. Des jets de clarté semblent sortir de ses yeux, de sa bouche et de ses doigts. » (*Livre des Orateurs*, page 437.)

didature. Le cumul des places lui semblait une chose odieuse. En dehors de ses deux modestes traitements de secrétaire perpétuel et de membre du bureau des longitudes, qui lui donnaient à peine de quoi vivre, il n'accepta jamais que des fonctions non rétribuées. Il ne recevait pas un centime ni comme directeur de l'Observatoire, ni comme membre du conseil supérieur de l'École polytechnique.

Ses honoraires s'élevaient, année commune, à onze mille francs au plus, et sa famille presque tout entière était à sa charge.

Il est impossible d'écrire la biographie de François Arago sans parler de son

frère Étienne et de son frère Jacques [1], deux types de la plus incontestable originalité.

D'abord préparateur de chimie à l'École polytechnique, Étienne laissa les cornues et les fioles pour se jeter dans la littérature. Il distilla le mélodrame, le vaudeville, la comédie, mais sans pouvoir en extraire la célébrité.

Croyant mieux réussir en politique, il rédige des tartines pour les feuilles de l'opposition, fait courir le bruit qu'il s'est battu comme un héros en 1830, et ob-

[1] L'astronome avait cinq frères. Trois se sont montrés comme lui sages et dignes. L'un est officier supérieur dans l'artillerie; un autre est mort général au service du Mexique; le troisième vit dans la retraite.

tient, pour prix de ses exploits, la direction du Vaudeville.

Mais entre ses mains le théâtre périclite.

Il accuse aussitôt le pouvoir de la médiocrité des recettes, se joint aux révoltés d'avril, et n'est pas mis en état d'arrestation par égard pour son illustre frère.

Toutefois, se croyant poursuivi, le directeur du Vaudeville passe à l'étranger.

Ce n'est qu'au bout de six semaines qu'il ose revenir en France. Encore se montre-t-il fort peu dans les rues et a-t-il soin de ne pas dormir deux nuits de suite dans la même chambre. Il ne sort qu'enveloppé d'un long manteau,

rabattant sur sa figure un feutre à bords très-amples, ne se laissant aborder par personne, faisant signe à ses amis de ne pas le reconnaître, et se donnant, en un mot, tous les airs d'un conspirateur malheureux.

Le préfet de police, impatienté de le voir ainsi se poser en victime, lui écrit un beau matin :

« Monsieur,

« Ne prenez pas la peine de vous entourer de mystère. On n'a jamais eu l'intention de vous arrêter, on ne vous arrêtera pas. »

C'était humiliant !

Furieux de voir qu'on accorde à son inimitié politique une si médiocre importance, Étienne jure de prouver à la

police qu'elle se trompe, et concourt aussitôt d'une manière active à l'évasion de ses complices de juin, détenus à Sainte-Pélagie.

Mais, à sa grande surprise, on ne daigna pas encore le charger de fers.

Seulement on lui enleva la direction du Vaudeville, que le mauvais état de la caisse allait le contraindre à quitter au premier jour. Il fut enchanté de l'aventure et cria sur les toits que le gouvernement seul était cause de sa faillite.

Étienne reprit la plume, en attendant les révolutions à venir.

Il travailla dans le *National* et dans la *Réforme* jusqu'au jour où février lui permit de s'emparer de la poste aux let-

tres et de s'y maintenir par la force des baïonnettes.

Ses chers amis du gouvernement provisoire sanctionnèrent cette usurpation.

Quelqu'un disait plaisamment d'Étienne, qu'il avait administré le Vaudeville en directeur des postes, et les postes en directeur du Vaudeville.

— Ah ! s'écriait parfois le grand astronome, je donnerais volontiers Étienne pour être débarrassé de Jacques

Ces deux originaux lui jouaient des tours pendables. Quand l'un avait fini de se compromettre en politique, l'autre se livrait en littérature à toutes sortes de bouffonneries.

On a surnommé Jacques l'Homère du calembour.

Partout, sans repos ni trêve, sans respect pour les autres et sans respect pour lui-même, à la maison, dans la rue, dans les cercles, dans les foyers de théâtre, ce bizarre écrivain se livrait au jeu de mots et vous lançait comme un pavé le coq-à-l'âne à la tête.

Jacques est l'inventeur du procédé fameux qui permet de se chauffer, pendant l'hiver le plus rude, avec une simple statuette.

— Prenez, disait-il, un premier consul en plâtre, cassez-lui un bras, et vous aurez un bon appartement chaud (un Bonaparte manchot).

Sans cesse il ruminait quelque absurdité de ce genre.

Il arrêta un jour cinq ou six collé-

giens qui se promenaient au bord de la Seine ; puis, leur montrant une sinuosité du fleuve, il cria :

— Méphistophélès ! (mes fils, c't'eau fait l'S).

Justement, c'était dans le voisinage de Charenton. Les collégiens le prirent pour un échappé de la maison de fous.

Un soir, en plein Théâtre-Français, Jacques, assis à l'orchestre auprès d'un de ses amis, se lève tout à coup et se prépare à sortir.

— Mais, lui dit son compagnon, la pièce est intéressante ; je désire voir la fin de l'acte.

— Chicot ! répond notre abominable fabricant de calembours.

— Comment, Chicot? balbutie l'autre. Que veux-tu dire?

— Eh bien, oui, parbleu, Chicot! Reste dedans! (reste de dent).

Le Code pénal n'a pas prévu ce genre de crime et le laisse impuni.

François Arago vit, un matin, ce frère dangereux pénétrer dans son cabinet de travail, à l'Observatoire. Il eut un tressaillement d'effroi.

— Bon ! dit Jacques, tu t'imagines que je viens chercher de l'argent? Pas du tout. Je veux seulement ton avis sur une spéculation qui doit remplir ma bourse et ménager la tienne. Il s'agit de recueillir tous mes jeux de mots, tous mes calembours, et d'en composer un volume énorme que j'intitulerai : *Arago-*

tiana. Tu comprends? Avec notre nom, ce volume s'enlèvera chez les libraires.

— Avec notre nom! Que signifie?....

— Dame, on croira que le livre est de toi. Juge un peu! C'est une fortune.

L'astronome courut à son secrétaire.

— J'ai là cinq cents francs, dit-il: partageons!

Cette menace de l'*Aragotiana* fut renouvelée trente ou quarante fois, et toujours avec un nouveau succès.

Nos lecteurs savent que, pendant les dernières années de sa vie, Jacques eut le désagrément de devenir aveugle. Il n'en perdit pas un calembour.

On a prétendu (nous ne le croyons pas) qu'il s'était arrangé avec un oculiste

célèbre, moyennant une rente annuelle, pour feindre la cécité pendant dix ans, et recouvrer ensuite la vue par une cure miraculeuse.

Tous les soirs, il se faisait mener dans les coulisses par quelque gentille Antigone, ou par un lion complaisant, qui profitait de la circonstance pour entrer en pourparler avec ces dames.

Se querellant, un soir, avec un acteur des Variétés, Jacques lui cria :

— Où êtes-vous? Approchez, que je vous donne un soufflet!

Preuve qu'il était aveugle.

Un spirituel journaliste, M. Adolphe de Balathier, prétend qu'il l'est devenu, à force de faire semblant de l'être.

En tout cas, aveugle ou non, Jacques

vient de terminer au Brésil sa carrière extravagante, à moins cependant qu'il n'ait fait lui-même courir le bruit de sa mort pour exécuter quelque nouveau tour. La suite nous l'apprendra.

François Arago laisse deux fils, Emmanuel et Alfred, l'un avocat, l'autre peintre.

Alfred s'abrite sous le renom paternel comme le roseau sous le chêne; il ne s'occupe en aucune sorte de politique et fait son chemin.

Quant à l'avocat, c'est autre chose.

Il a du sang d'Étienne dans les veines, et rarement on a vu pareil hanneton révolutionnaire. C'est lui qui, dans un excès de zèle, se fit huer à Lyon, pour y

avoir doublé l'impôt des 45 centimes. Nommé représentant du peuple à la Constituante et à la Législative, il se percha tout au sommet de la montagne, et y poussa des clameurs à scandaliser les plus écarlates.

Au Palais de Justice, Emmanuel a reçu le sobriquet de *Maximum*.

On affirme que ses clients, par le fait même de ses plaidoiries, sont presque toujours sûrs d'être condamnés aux plus fortes amendes et à autant d'années de prison que peut en infliger le Code.

Mais la gloire du grand Arago n'a jamais été obscurcie par ces ombres.

Travailleur infatigable, esprit honnête, cœur plein de désintéressement, il con-

sacra sa longue carrière au pays et ne lui demanda jamais la fortune. Toutes les sciences, l'astronomie, les mathématiques, la chimie, la physique, la philosophie, l'histoire naturelle, la mécanique, réunies dans cette tête féconde, y éclataient en un vaste rayonnement qui éclaira l'univers entier.

L'argent, ce dieu du siècle, Arago le méprisait [1]; les honneurs, il n'y tenait pas. Jamais on ne vit à sa boutonnière les décorations nombreuses que lui envoyaient les empereurs et les rois.

[1] De son vivant, il ne songea même pas à exploiter ses œuvres, qui consistent surtout dans les mémoires et les notices publiés depuis quarante-cinq ans par l'*Annuaire du bureau des longitudes*. Ses fils les ont vendues cent mille francs après sa mort à MM. Gide et Baudry.

Un jour, M. Leveyrier, ce Christophe Colomb des comètes, voulant aller dîner chez un ministre, désirait y paraître avec un ordre dont il avait reçu le brevet, mais dont il lui manquait les insignes.

— Ouvrez cette armoire, dit Arago, et prenez ce qui vous est nécessaire.

Dans l'armoire se trouvaient toutes les croix et tous les cordons du globe.

Il n'y eut pas en Europe une seule académie qui ne sollicitât l'honneur d'admettre l'illustre savant au nombre de ses associés ou de ses membres. François entretenait avec chacune d'elles une correspondance active.

En 1848, douze lustres pesaient sur sa

tête, et il ne montrait ni découragement ni fatigue. La révolution de février le trouva debout sur la brèche, ferme, inébranlable, opposant une digue au flot de la démagogie qui menaçait de tout envahir.

Le 24 au soir, nous l'avons entendu répondre énergiquement au peuple assemblé devant l'hôtel de ville :

— « Non, citoyens, non! Deux mille individus présents sur cette place ne peuvent être l'expression de la volonté nationale. Malgré mon désir, malgré le vôtre, je ne proclamerai pas la république! »

Et, le jour où quelques-uns de ses collègues du gouvernement provisoire

parlèrent d'arborer le drapeau rouge, il s'écria :

— « Soit! je vais faire battre le rappel. Assemblez vos adhérents, nous décide-rons la question à coups de fusil ! »

A l'hôtel de ville, ce lieu de festins perpétuels et de scandaleuses bombances, on ne vit jamais François Arago parmi les convives. Sa domestique lui apportait un dîner modeste; il mangeait seul dans son cabinet.

Tour à tour ministre de la marine et ministre de la guerre, il refusa de toucher ses appointements.

Les fatales journées de juin vinrent ensanglanter Paris.

Ce noble cœur fut saisi d'un découra-

gement profond. Tous les résultats de la république trompaient son attente, et les secousses l'avaient brisé.

Dès lors il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau.

Ni l'air natal, ni les soins affectueux de sa famille ne purent le sauver. L'épuisement des forces atteignait ses dernières limites. Il languit plusieurs années encore, et mourut le 2 octobre 1853.

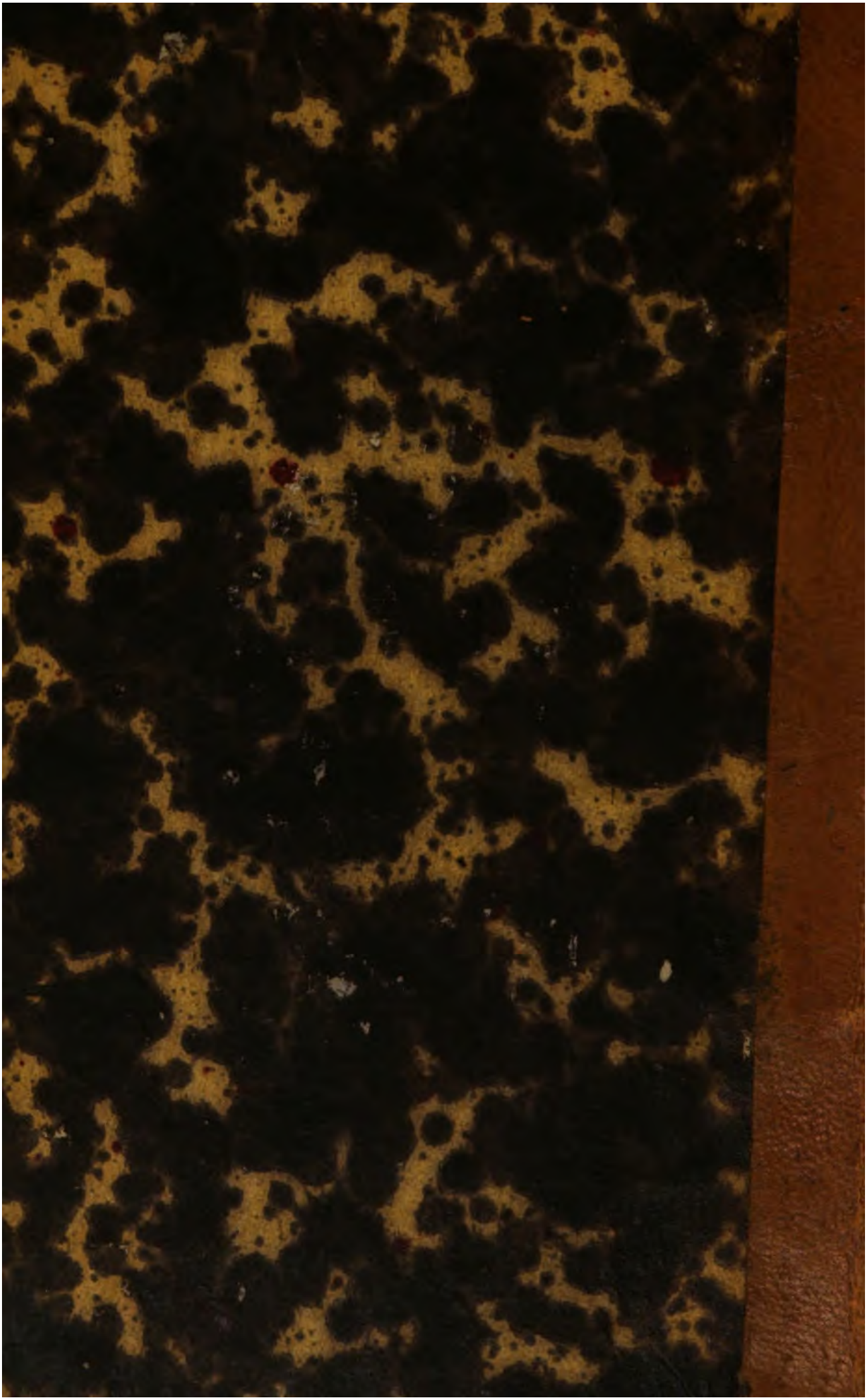
Quarante mille individus, académiciens, diplomates, artistes, bourgeois, ouvriers, soldats l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Jamais regrets plus universels n'éclatèrent autour d'une tombe; jamais hommage funèbre ne fut

rendu au cercueil d'un mort avec pl
de solennité, et disons-le, avec plus
patriotisme.

François Arago est un homme
Plutarque.

FIN.

à l'académie
calcul imaginé
henri Mondeux,
de vos
nanimement et sans
avez eu la bonté

Ag s sentiments respectueux

ago